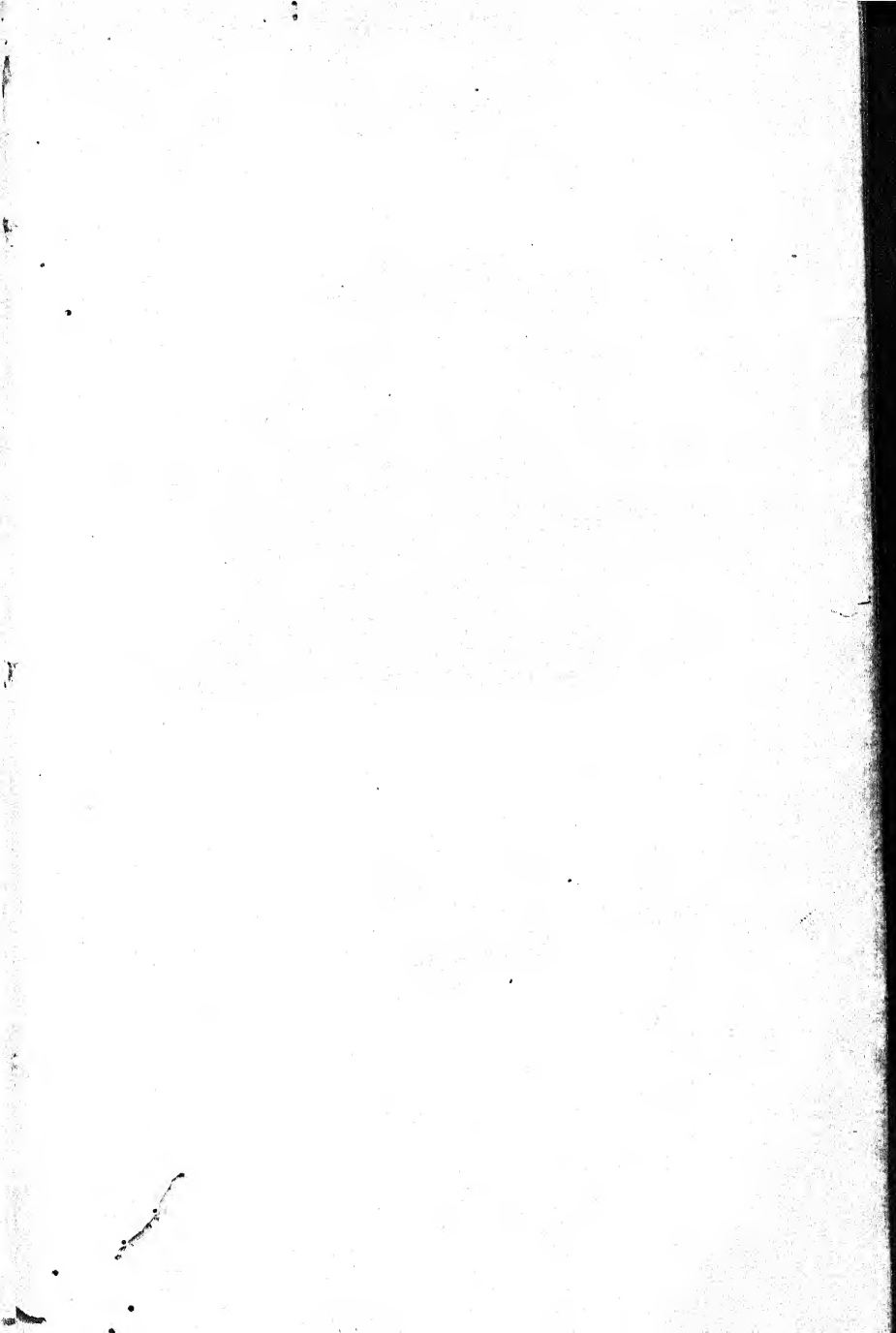




DES PARTISANS
ET
DES CORPS IRRÉGULIERS.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.





Lith. du C^{te} de Lesteyrie.

PARTISAN-VOLONTAIRE

DES PARTISANS

ET

DES CORPS IRRÉGULIERS,

OU

Manière d'employer avec avantage les troupes-légères, quelque soit leur dénomination : Partisans, Voltigeurs, Compagnies-franches, Guérillas, et généralement toute espèce de Corps-irréguliers, contre des Armées disciplinées.

Ouvrage utile dans les guerres régulières, et indispensable dans le cas d'une invasion étrangère. Mêlé de Réflexions et d'Instructions sur l'Art Militaire; d'Anecdotes et de Citations analogues au sujet; précédé d'une Revue de tous les peuples anciens et modernes; la manière dont ils faisaient la guerre; et terminé par une Notice sur les Récompenses nationales des Anciens, et sur la création des principaux Ordres de Chevalerie.

AVEC UNE LITHOGRAPHIE DE M. HORACE VERNET.

PAR M. LE MIERE DE CORVEY,

Officier supérieur en retraite, Chevalier de plusieurs Ordres militaires.

PARIS,

ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES pour l'Art Militaire,
rue Dauphine, n° 9;

RAPILLY, Libraire, boulevard Montmartre, n° 23;

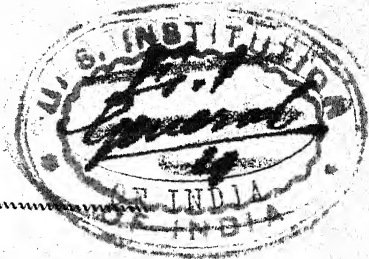
Et J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR, rue
Montmartre, n° 121.

~~~~~  
1823.









# PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

ON a écrit la vie des grands capitaines, parmi lesquels Duguesclin, Bayard, Coligny, Henri iv, le grand Condé, le prince Eugène, Fabert, Catinat, Villars, Turenne, Charles xii et le grand Frédéric tiennent sans contredit le premier rang.

Les généraux les plus célèbres, des militaires de tous grades et des savans distingués, ont laissé des mémoires fort intéressans sur la tactique des anciens, et des traités sur celle maintenant adoptée par tous



les peuples civilisés ; on peut donc assurer que nous possédons les ouvrages les plus intéressans sur l'art de la guerre, dans lesquels on trouve, de la manière la plus précise, le développement de toutes les tactiques militaires. On remarque les Commentaires sur Polybe, par le chevalier Folard ; les Mémoires de Monteculli ; ceux de Blaise de Montluc ; les ouvrages sur la Fortification, par le maréchal de Vauban ; ceux de Cohorn : le Traité sur l'Art de la Guerre, par la Rochefoucauld ; les *Réveries* du maréchal de Saxe ; l'Art de la Guerre, par le maréchal de Puysegur ; les Mémoires sur la Tactique, par Guibert ; ceux de Feuquières ; de Bonneville ; l'Essai sur la Science de la Guerre, par le baron d'Espa-



gnac ; l'ouvrage du général Jomini ; celui du général Rogniat et une infinité d'autres , dont la nomenclature serait trop longue.

Je ne finirais pas si je voulais donner la liste des excellens auteurs , qui se sont occupés de l'Art de la Guerre , et détailler tous les bons ouvrages qu'ils ont laissé , tant sur l'infanterie ; la cavalerie , et l'artillerie , que sur toutes les autres parties de l'art militaire : je crois donc qu'il n'y a plus rien de neuf à dire sur la manière de faire la guerre régulière , c'est-à-dire , la guerre qui se fait d'après les règles de la Stratégie. Mais , ayant fait toutes les campagnes de la révolution , j'ai vu le parti que l'on pouvait tirer des corps irréguliers , des troupes légères et surtout des partisans com-



mandés par un chef instruit et entreprenant.

Pendant les trois années que j'ai passées en Espagne, j'ai admiré le courage de cette nation qui a su défendre son indépendance contre une invasion formidable, sans autre ressource que des bandes de partisans, connues sous le nom de *guérillas* ; bandes mal armées, mal disciplinées, mais animées de l'amour de la patrie : j'ai été étonné de leur manière de faire la guerre ; leur dévouement à la cause nationale, leur courage et leur patience, ont mis en défaut la tactique des troupes françaises ; ces *guérillas* avaient pour principe, d'éviter tout engagement en ligne avec nos armées : ce plan suivi avec persévérance, a mis en défaut toutes nos



combinaisons; en attaquant les petits détachemens, les faibles escortes et tous les hommes isolés qu'ils rencontraient, ils ont fini par nous battre en détail, par nous miner, et par détruire insensiblement tant de monde, que je ne crains pas d'être taxé d'exagération en disant que la guerre d'Espagne a coûté plus de cinq cent mille hommes à la France, dans l'intervalle des sept années qu'elle a duré (1).

J'avais remarqué, au commencement de la révolution, la manière dont les Vendéens avaient organisé leurs armées; j'avais été frappé de leur nouvelle tactique; de la division de leur territoire en Evêchés, en Can-

(1) Voyez le chap. iv de la seconde partie de cet ouvrage, page 97 et 101.



tons et en Paroisses; mais, suivant moi, leur but était manqué; car, s'ils avaient un point central pour la division de tel ou tel général qui commandait l'arrondissement d'un Évêché, ils n'en avaient pas pour tout le pays qu'ils occupaient; chaque général commandait à son gré dans l'étendue de son arrondissement, et si l'on se réunissait quelquefois pour une expédition, c'était de concert entre les généraux, mais il n'y avait personne parmi eux, qui eût le droit d'ordonner un mouvement général; ils ne reconnaissaient d'autre chef que le Roi ou les princes Français.

J'ai comparé depuis, leur tactique avec celle des Espagnols, et j'ai trouvé beaucoup de points de ressemblance dans la guerre de partisans que ces



deux peuples ont faite : je ferai seulement observer que les Vendéens ayant plusieurs départemens levés en masse pour défendre leur cause, ils ont pu réunir sur un seul point, des corps plus considérables que les Espagnols, et tenter le sort des batailles ; mais, si les Espagnols, dont nous occupions les principales villes, avaient pu rassembler une armée nationale, commandée par des chefs dévoués ; cette armée réunie aux corps de guérillas, aurait chassé plutôt l'ennemi qui avait envahi son territoire, à moins que l'Espagne n'eût subi le joug du vainqueur. En entreprenant une guerre nationale pour conserver son indépendance et se défendre contre une invasion étrangère, il faut faire une guerre d'extermination, et l'ennemi



doit nécessairement être chassé, ou bien, la nation qui se défend doit être envahie, et le vainqueur a le droit de la traiter comme un pays conquis; c'est ce qui est arrivé plusieurs fois. Mais, quand on veut conserver sa conquête, il faut traiter les vaincus avec douceur, c'est le moyen de se les attacher (1). Malheureusement, toutes ces guerres où l'on employe les levées en masse, sont alimentées par un fanatisme quelconque; soit esprit de parti, d'opinion, de religion, etc.; sans cela, il n'y aurait pas de ces guerres d'extermination dont les résultats sont horribles (2).

(1) Voyez, pour l'exemple, la conduite des Tartares en Chine; non-seulement ils ont conservé les lois et les usages du pays, mais même ils en ont adopté le costume.

(2) Lisez l'histoire de Charles 1<sup>er</sup>, chef de la race



La manière dont ces deux peuples ont organisé leur plan de défense, m'a fait faire des observations curieuses sur leur organisation et sur la tactique qu'ils avaient adoptée; j'ai vu le parti que des chefs habiles et téméraires pourraient tirer de corps irréguliers; j'ai donc pensé, que si l'on pouvait assujétir cette manière

des Carlovingiens, en France (*Charlemagne*). La postérité lui décerna le titre de *grand*, parce qu'il était au-dessus de son siècle; qu'il savait choisir ses ministres et ses généraux; qu'il les dirigeait dans le conseil et dans les camps: il fut grand législateur et grand guerrier, et avança beaucoup la civilisation de la France. Mais, on ne peut lire, sans frémir, les exécutions sanguinaires qu'il ordonna contre les Saxons, parce qu'ils étaient idolâtres: après les avoir vaincus en bataille rangée, il en fit, de sang-froid, décapiter quatre mille cinq cents qui étaient prisonniers; il fallait qu'ils choisissent entre le baptême et la mort: ces idolâtres ne se convertissaient que pour n'être pas massacrés; aussi, dès que le vainqueur était éloigné, ils retournaient à leurs idoles.



de combattre à des règles fixes, on rendrait un grand service à tous les pays, qui, à la suite d'une guerre malheureuse, se trouveraient exposés à l'invasion et à l'envahissement d'un conquérant. Personne n'avait encore traité cette matière à fond; les auteurs qui ont écrit sur l'art de la guerre, n'ont parlé que très-superficiellement des partisans; ils ont sans doute regardé ces corps volontaires, comme des auxiliaires de peu d'importance: moi qui ne pense pas comme eux, j'ai osé entreprendre cet ouvrage, parce que je le crois utile à tous les peuples civilisés, puisqu'en donnant des règles à cette manière de se défendre chez eux, je prouve aux peuples conquérans, la folie qu'il y a de vouloir envahir un pays quand la nation



menacée, est disposée à prendre une attitude imposante.

Il faut de l'énergie pour repousser une invasion ; il en faut pour se lever spontanément en masse ; il est donc nécessaire que le pouvoir qui met tout en mouvement, en ait une assez forte, pour la communiquer à toute la nation, sinon, il faut qu'il nomme un conseil-central (comme je l'ai proposé page 108, chapitre v, seconde partie) ; que ce conseil-central ait la confiance générale, il aura de l'énergie et fera des merveilles.

Je crois avoir eu une heureuse idée, en proposant la création de ce conseil-central, nommé par le gouvernement légal dans le cas où ce gouvernement ne se sentirait pas la force de sauver, lui seul, la nation



dans un moment désespéré. Il est bien clair que si le gouvernement conserve sa force et sa puissance, la formation du conseil-central est inutile, puisque le gouvernement peut agir par lui-même; dans ce cas, il a des ressources, il peut solder tous les partisans, volontaires et sédentaires; donner ses ordres pour l'attaque et la défense; il a nécessairement sous ses ordres une armée disciplinée; alors, la défense est très-facile, parce que tout le monde y concourt, et l'on n'a pas besoin de livres pour apprendre ce qu'il faut faire quand il s'agit de repousser l'ennemi et que l'on a entre les mains, tous les moyens de défense. Mais, lorsqu'une invasion subite et formidable parvient à paralyser le gouvernement,



on se trouverait fort embarrassé, si l'on n'avait pas prévu d'avance les moyens de repousser l'ennemi. Voilà ce que j'avais en vue, en proposant cette espèce de gouvernement provisoire, nommé par l'autorité légale.

Je pense aussi que la formation d'un conseil-central, aurait pu prévoir un malheur qui a couvert la France de deuil : c'est, lorsqu'après la révision de la constitution de 1791, la faction révolutionnaire chercha à paralyser tous les pouvoirs, et entreprit de changer la forme du gouvernement constitutionnel, adoptée par la Nation Française et sanctionnée par le Roi : il me semble que si mon plan avait été adopté alors par LOUIS XVI lorsqu'il vit son autorité méconnue après son acceptation de la constitution ;



comme les mesures sévères lui répugnaient et qu'elles étaient indispensables pour arrêter le torrent , et conserver la forme du gouvernement établi en France ; s'il eût nommé un conseil-central composé d'hommes probes , énergiques et constitutionnels, les Français auraient approuvé cette précaution , et tous les honnêtes gens se seraient réunis : les membres de ce conseil-central auraient pu prendre de grandes mesures au nom du Roi, aussitôt qu'il aurait cessé d'être libre ; munis de pouvoirs légaux, ils auraient fait des appels à la saine portion de la Nation , les braves y auraient répondu ; ils auraient traité avec toutes les puissances au nom du Roi chef du pouvoir exécutif ; les mesures énergiques prises de concert avec les Français constitutionnels ,



avec la Vendée qui ne s'était armée que pour la conservation des droits du Roi , et l'intervention des puissances alliées , auraient épouvanté ceux qui voulaient changer la forme du gouvernement , et nous n'aurions pas à regretter cet infortuné Monarque.

J'ai traité dans cet ouvrage de tout ce qui m'a paru avoir rapport avec la guerre des partisans ; il y a beaucoup de choses qui seraient utiles pour les troupes régulières ; la manière d'attaquer et de défendre un convoi , doit faire partie de l'instruction d'un chef de troupes réglées ; il doit connaître la guerre des montagnes ; en indiquant la manière de faire cette guerre , c'est indiquer aussi la manière de se défendre , je crois donc cet ouvrage utile à tous les militaires.



J'adopte un uniforme simple pour mes partisans - volontaires , parce qu'une troupe quelconque doit en avoir un quel qu'il soit, pour éviter les surprises et les réunions d'ennemis qui pourraient profiter des circonstances pour surprendre les corps de partisans (1); des malveillans même pourraient se faire passer pour des partisans et faire des exactions dans un pays, voilà la raison pour laquelle j'exige que chacun fasse la guerre dans son département, parce qu'il y est connu : quant à l'uniforme, comme

(1) Pendant la guerre des Chotans, on avait formé, dans les armées républicaines, des compagnies de gens du pays; on appelait ces corps des *contre-Chouans*; ils portaient la cocarde et le costume des Chouans, parcouraient le pays occupé par eux, et donnaient tous les renseignemens dont on avait besoin : mais beaucoup ont profité de l'*incognito* qu'ils avaient, pour commettre des vexations envers les habitans.



il faut pouvoir le quitter dans une retraite, j'ai proposé le plus simple qui est une blouse : beaucoup de paysans et de rouliers en portent ; cela cache tous les costumes et donne un air d'uniformité à la troupe. Je me rappelle avoir vu, dans la campagne de France, en 1814, des bataillons d'élite formés à la hâte, arriver aux armées avec des blouses : les grenadiers portaient une *grenade* de drap rouge cousue sur le bras gauche, et les voltigeurs un *cor-de-chasse* de drap jaune, également cousu sur le bras gauche ; ils avaient tous de grands chapeaux ronds et ils se battaient fort bien, quoique ce costume ne soit pas très-militaire, j'avoue que l'ensemble de ces corps, n'était pas désagréable à l'œil.

Je voudrais aussi que tous les fusils



des partisans fussent bronzés (excepté la batterie), cela est sujet à moins d'entretien, on aperçoit moins les fusils au soleil, et l'éméri dont on se sert pour éclaircir les canons, les use promptement.

Lorsqu'au commencement de la III<sup>e</sup> partie de cet ouvrage, je traite de la manière de mettre une ville non fortifiée à l'abri d'un coup de main, je cite Berlin et Paris, et je prends mon exemple sur cette dernière ville, parce que tout le monde la connaît : mais jamais Paris, ni aucune grande ville ne se défendra avec succès contre une armée, à moins d'être électrisée par un fanatisme quelconque; la raison en est simple: dans toutes les grandes villes, les propriétaires, les marchands et



tous les gens établis, ne sont point, ou ne sont plus militaires; le soin de leur commerce les occupe, et ils disent, s'il s'agit de se défendre : « Qu'ai-je besoin d'aller me mesurer » contre des troupes soldées? par » qui serai-je soutenu? par des hommes qui m'abandonneront peut-être au premier coup de fusil : je » dois rester chez moi à défendre » ma famille et ma propriété. » Si l'ennemi ménage ces hommes-là, ils ne bougeront pas; mais, si une bombe brûlait la maison de celui qui parle ainsi, si un éclat d'obus ou un coup de mitraille, tuait ou blessait dangereusement sa femme ou son enfant; alors, il prendrait ses armes et chercherait l'occasion de se venger. Les hommes se laissent presque tous con-



duire par des considérations particulières ; combien de gens très-ordinaires passent pour de grands-hommes, parce que l'on ne connaît pas les motifs qui les ont fait agir !

En résumé, à quoi servent toutes ces belles défenses ? à rien, qu'à faire tuer beaucoup de monde. Rappelez-vous bien, que l'on prend toutes les villes quand on peut en faire le siège régulièrement, et si l'on peut se rendre maître d'une ville fortifiée, à plus forte raison on prendra, quand on le voudra, celle qui n'est qu'à l'abri d'un coup de main : il n'y a qu'à la bloquer, elle capitulera bientôt faute de vivres.

J'approuve fort qu'on tienne quelque temps, quand on ne craint pas d'être enlevé de suite ; parce que l'on



peut obtenir une bonne capitulation : mais , c'est folie de vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité dans une ville ouverte , sans vivres , sans munitions , et sans espoir d'être secouru. Si une armée de votre nation manœuvre près de vous , si la prise de la ville où vous êtes , compromet le salut de cette armée , cela est différent ; il faut redoubler de courage et d'audace , afin d'arrêter l'ennemi pour donner le temps à vos troupes d'arriver ; il y aurait même de la lâcheté à ne pas le faire , et quand on a de bons chefs et de l'énergie , tout est possible.

Lorsque j'ai fait mon chapitre sur la défense d'une grande ville ouverte , et que j'ai cité Paris ; c'est que je suis persuadé que , dans aucune hypothèse ,



il n'est de l'intérêt de l'ennemi de détruire une capitale ; au contraire , il doit avoir intérêt à la conserver ; ainsi , si l'on veut s'y maintenir pour attendre des secours , ou une bonne capitulation , je crois cela possible ; mais , comme cette défense sort des règles ordinaires de celle des places fortes ; comme on ne peut l'entreprendre d'après les règles de la tactique , cela rentre nécessairement dans mon système , et j'ai écrit ce que je ferais , si j'étais chargé d'empêcher l'ennemi d'entrer dans une grande ville non fortifiée , et je dis même de quelle manière j'essayerais de le chasser , s'il avait trouvé le moyen de s'introduire dans un des quartiers de cette ville ; je n'assure pas que je réussirais , mais du moins , je crois



que je parviendrais à gagner du temps et c'est beaucoup à la guerre.

Après avoir traité de tout ce qui pouvait avoir rapport à la guerre des partisans, je consacre un chapitre aux récompenses nationales : si un brave s'est distingué dans une affaire, il est juste que le gouvernement lui témoigne sa satisfaction ; or, de quelque manière que ce soit, c'est une récompense. Je parle des différentes manières dont les Romains et les Francs récompensaient leurs soldats ; après avoir donné des couronnes ou des terres, on créa des titres et des ordres de chevalerie ; l'origine de ces ordres, et les motifs qui les ont fait créer, sont des choses quelquefois fort curieuses et qui m'ont fait faire quelques recherches pour



avoir les dates certaines de leur création : j'ai terminé ce chapitre par une notice sur la Tour-d'Auvergne, *premier grenadier de France*, qui a obtenu ce titre sous le Consulat qui décernait des Armes d'Honneur aux braves.

Après avoir mûrement réfléchi aux moyens possibles de chasser l'ennemi de son territoire, j'ai pensé que l'on saurait gré à un ancien officier, s'il mettait au jour le résultat de ses observations sur la manière de faire la guerre de partisan, la seule possible à bien faire, lorsque l'on est menacé d'une invasion ; surtout, si l'on n'a pas une armée formidable à opposer à l'ennemi.

Voilà le seul motif qui m'a décidé à faire imprimer ce traité : je



désire que mon pays n'ait jamais besoin de l'utiliser ; mais je suis persuadé que tous les peuples de l'Europe pourraient s'en servir avec avantage , dans le cas d'une invasion étrangère ; et de quelque côté que l'on considère mon entreprise , il me semble qu'il est possible , même dans le cas d'une guerre régulière , d'employer utilement les moyens de défense que je détaille dans cet ouvrage , moyens que l'expérience m'a fait considérer comme presque infaillibles.

Je présente donc mon Livre avec confiance , à mes compagnons d'armes ; non , comme l'œuvre d'un auteur qui cherche à faire parler de lui ; mais , comme le résultat de mes lectures et des observations que j'ai



faites dans mes nombreuses campagnes ; je n'ai d'autre but que celui d'être utile à mon pays, heureux si j'ai réussi.

---



---

## INTRODUCTION.

---

ON appelle *corps irréguliers*, tous les corps qui, ayant une manière particulière de faire la guerre, ne suivent point la tactique adoptée pour les armées régulières, par les gouvernemens civilisés. Comme cette manière de combattre fait beaucoup de mal à l'ennemi, les gouvernemens policés employent souvent des corps irréguliers dans leurs armées. Les Cosaques, les Baskirs, les Pandours, les



Guérillas, les Mameloucks, les Partisans et plusieurs autres, sont des corps irréguliers.

Leur tactique, quoique différente de celle des nations qui les emploient, mérite une attention particulière : elle diffère suivant les pays ; car, les localités sont pour beaucoup dans l'emploi de ces corps.

Tous les pays ne sont pas propres à faire la guerre de partisan ; par exemple, on ne pourrait pas la faire avec avantage dans toute la France, mais il est quelques contrées où cette guerre serait faite avec succès. D'abord, je citerai la Bretagne ; on pourrait s'y défendre long-temps contre des armées formidables : ensuite, les Pyrénées, les Alpes, les Vosges et les Cévennes ; ces montagnes offrent de grandes chances de succès pour ceux qui vou-



draient s'y défendre ; mais , le reste de la France (à moins d'une levée en masse) présente peu de ressources pour ce genre de guerre. Au contraire, les habitans de l'Espagne, pays traversé par plusieurs chaînes de montagnes ; ceux de l'Ecosse, de la Suède, de la Suisse, de la Grèce, des frontières du Piémont, du Tyrol et de plusieurs autres pays d'Europe, ont beaucoup de facilité pour se défendre avec succès contre des armées formidables, parce que leur position topographique paraliserait les opérations de la cavalerie et de l'artillerie, qui font une partie de la force des armées disciplinées.

La manière de faire cette guerre est le but que je me suis proposé en composant cet ouvrage ; je ne prétends pas donner des règles générales pour défendre tous les pays ; il faut que les chefs fassent leurs



dispositions suivant le caractère de l'ennemi qui attaque, du peuple qui se défend, et du pays que l'on occupe : d'après cet exposé, on voit que je n'ai pu avoir en vue, aucun système de défense propre à un lieu plutôt qu'à un autre : j'ai écrit d'une manière générale sur cette matière, parce que je crois (ainsi que je l'ai dit dans ma préface) qu'un traité complet sur cette espèce de guerre nous manque. Je n'ai point la prétention d'avoir tout prévu ; mais, ayant parlé généralement de tous les cas que j'avais cru possible de rencontrer, je suis certain qu'un chef habile saura suppléer aisément à ce qui manque dans mon ouvrage, et que d'après telle ou telle circonstance qu'on ne peut jamais prévoir à la guerre, il trouvera dans son génie, des ressources qu'aucun écrivain ne pourrait lui indiquer.



Avant d'entrer en matière , j'ai cru nécessaire de donner l'histoire abrégée de tous les corps qui ont été formés en France, depuis l'établissement de la monarchie; et j'ai pensé, qu'un aperçu succinct sur la formation des armées anciennes, sur leurs armures, leur manière de combattre et généralement sur tout ce qui concernait l'art de la guerre avant l'invention de la poudre , serait lu avec plaisir. Nous verrons comment les combinaisons de cet art se sont développées successivement. L'exemple des anciens , leurs erreurs mêmes , pourront nous guider dans les moyens que je propose.

Rien n'éclaire davantage que l'expérience , et l'introduction de l'artillerie dans les armées régulières , à fait totalement changer l'ancien système, en remplaçant les machines de guerre (dont l'ef-



fet était lent et nécessitait l'emploi d'une foule innombrable de bras ) par une arme meurtrière , dont l'effet est aussi prompt que la poudre qui en est le mobile.

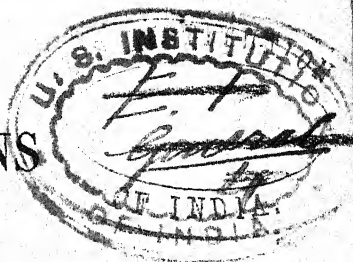




# DES PARTISANS

ET

## DES CORPS IRRÉGULIERS.



---

### PREMIÈRE PARTIE.

Des Peuples anciens et modernes ; de leur  
manière de faire la guerre.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

De la milice des Francs, de leur armure et de leur  
manière de combattre.

---

Enrôlement des premiers Francs, leurs armes ; la francisque,  
le javelot, l'épée, le bouclier, la capeline, les jacques, etc. ;  
arbalétriers à pied et à cheval ; note sur les *Mameloucks* en  
1798. Le *Coin*, manière de placer la cavalerie dans les ar-  
mées sous la première race.

**L**ES Français ont toujours été belliqueux ;  
on voyait naître dès l'enfance le génie



guerrier de la nation ; et pour l'entretenir, on élevait les jeunes gens à n'avoir d'autres amusemens que l'exercice à pied et à cheval ; cependant ils ne pouvaient porter les armes que du consentement de leur cité : quand ils avaient atteint l'âge voulu par la loi, ils se rendaient à l'assemblée qui avait lieu à des époques fixes ; là, le père ou les plus proches parens présentaient le candidat et quelque guerrier renommé, quelques princes ou seigneurs, ou même les pères ou parens leur faisaient présent d'une lance et d'un bouclier ; cette cérémonie les initiait dans l'ordre militaire et les associait aux défenseurs de l'état.

Les armes offensives étaient l'épée, la lance, le maillet, la fronde, le javelot, la hache et la cateie, espèce de massue lourde et pesante, qu'ils jetaient au milieu des ennemis et dont le poids énorme écrasait ou estropiait ceux qu'elle atteignait.

L'arme défensive était un bouclier plus haut que large, ordinairement en osier couvert de peaux ; ce bouclier paraît le javelot et la flèche ; on tenait beaucoup à le



conserver, car sa perte entraînait le déshonneur (1).

On portait aussi quelquefois des cuirasses couvertes de peaux d'ours ou de sangliers, et un casque surmonté de queues de chevaux ou de quelques figures hideuses : tel était l'armement des premiers Francs.

Sous Clovis, les Francs n'avaient que trois armes offensives ; la francisque, le javelot et l'épée : le bouclier était leur seule arme défensive.

La *francisque* était une hache à deux tranchans à manche fort court. On la lançait à l'ennemi, d'où lui vint son premier nom d'*angon*. L'*angon* était un javelot en usage chez les Gaulois, le fer de ce javelot ressemblait à une fleur-de-lys ; la hache nommée *francisque*, du nom de la nation, avait aussi la forme d'une fleur-de-

(1) Les peuples belliqueux ont toujours mis beaucoup d'importance à la conservation de cette arme, témoin le mot de cette Spartiate à son fils, en lui donnant un bouclier la veille d'une bataille : « *Rapporte-le, mon fils, ou qu'on te rapporte dessus.* »



lys (c'est de là que quelques antiquaires tirent l'origine des armes de France); mais la forme de la francisque n'est pas bien connue. Aimoin rapporte que sous Clovis, la francisque était la même chose que ce qu'on appelle *spata*; d'autres auteurs disent que c'est une espèce de trait, *telum quoddam*; le père Daniel dans son histoire de France, prétend que c'était une espèce de hache; il paraît que cette arme servait à la défense dans une mêlée et qu'on la lançait à son ennemi à une petite distance (1).

(1) Les Mameloucks employaient aussi cette manière de lancer leurs armes à l'ennemi. Pendant l'invasion des Français en Egypte, en 1798, l'armée française se trouvant près des Pyramides, fut attaquée par les Mameloucks qui sont, sans contredit, la meilleure cavalerie du monde pour l'impétuosité de l'attaque. Comme nous avions peu de cavalerie à leur opposer, le général en chef fit former le carré à toutes les divisions de son armée, les Mameloucks les attaquèrent avec la plus grande bravoure; mais leurs efforts furent inutiles, ils employèrent tous les moyens possibles pour les rompre, et n'en pouvant venir à bout, ils leurs lancèrent leurs pistolets, leurs tromblons, leurs haches d'armes, et



Le *javelot* était le nom que les anciens donnaient à tout ce qui pouvait se jeter *jaculum*, à *jaculando*.

Le javelot dont les Romains armaient les Velites avait trois pieds de long dont un pied de fer.

Les Maures se servaient d'un javelot ressemblant aux flèches; le bas était garni de trois plumes et ces javelots se nommaient *zagaies*.

L'*épée* est l'arme la plus ancienne : il y en avait de courtes nommées *braquemars*, elles étaient pointues et à deux tranchans : de larges nommées *estocades* ; d'autres dont on se servait à deux mains, appelées *espadons*.

Au commencement de la troisième race, les épées étaient larges, fortes et de bonne trempe, à cause des armures en fer dont on était couvert. Les épées étaient

présentaient le derrière de leurs chevaux aux baïonnettes françaises, espérant rompre les quarrés; ce fut en vain, l'infanterie française tint bon et la bataille fut gagnée.



courtes sous Louis IX; actuellement elles ont de vingt-huit à trente-deux pouces; c'est l'arme qui distingue l'officier.

Sous la première race, on ne se servait point de l'arc ni des flèches, aux armées; plus tard on forma des corps d'arbalétriers. La charge de grand-maître des arbalétriers, était la plus relevée après celle de connétable; c'est Philippe-Auguste qui, le premier, employa cette arme dans ses armées.

Il y avait des arbalétriers à pied et à cheval. Les piétons arbalétriers avaient pour armes offensives, l'arbalète et la francisque, et pour défensives la *Capeline*, petit casque en fer, des juste-au-corps de mailles ou de chaînes nommés *Jacques* (1), et un bouclier d'osier qui couvrait tout le corps du piéton. On mettait des ornemens à presque toutes les armes

(1) Le nom de *jaquette*, donné à un habillement que l'on met aux enfans, vient sans doute de ces juste-au-corps en maille nommés *jacques*. — Les *Jacquettes* que portaient les paysans français révoltés au milieu du quatorzième siècle, firent qu'on appela cette guerre la *Jacquerie*.



offensives ou défensives , et surtout des banderoles aux lances.

L'ordre de bataille des Francs était très-uniforme ; les masses d'infanterie étaient au centre de l'armée , et formaient un triangle plein , auquel on donnait le nom de *Coin*, parce que l'on tournait toujours la pointe du côté de l'ennemi , que l'on cherchait à rompre ou à enfoncer tandis que des jeunes gens lestes , choisis par les chefs , et armés à la légère , combattaient à la tête de ce corps d'élite.

La cavalerie était placée sur les ailes. Les Romains changèrent cette manière de se former et de combattre , et apprirent aux Francs les ruses de la guerre.

Les cavaliers furent d'abord en petit nombre dans les armées : leur principale fonction était de porter les ordres des généraux et de les escorter ; ce n'est qu'au commencement de la seconde race , que la cavalerie s'introduisit comme corps régulier dans les armées françaises ; on changea alors la tactique , on mêla les levées de cavalerie et d'infanterie ; et , comptant da-



vantage sur la cavalerie, on plaçait l'infanterie entre les files de cavalerie et on l'employait à relever les cavaliers terrassés, à faire des retranchemens et à aller au fourrage. On croyait alors que la cavalerie faisait la force des armées, parce que les guerres ne duraient pas long-temps. Dans ce temps-là, on ne tenait pas campagne; aussitôt qu'on rencontrait l'ennemi, on l'attaquait avec impétuosité; la cavalerie le chargeait avec vigueur; si l'ennemi était battu, la campagne était terminée, si au contraire il était vainqueur, on prenait la fuite, ordinairement l'infanterie était prisonnière, mais, comme la cavalerie se sauvait, on en concluait que la cavalerie était seule utile.

---



## CHAPITRE II.

Organisation des premières armées françaises : aperçu sur les divers changemens qui s'y sont opérés jusqu'à nos jours et désignation des différens corps qui ont été formés en France, depuis l'établissement de la monarchie.

Appointés, *seniores*, ducs, comtes, vicaires, centeniers, thungiens, juges militaires, milice, soudoyers, gens-d'armes. — Cavalerie, infanterie : dissertation sur la force de ces deux armes. Exemple cité sur la bataille de *Lutzen*, en 1632. — Premières troupes étrangères, grandes compagnies nommées *les Malandrins*. Duguesclin, cité pour l'expédition de Castille. — Gendarmerie de Charles VII. — Lanciers, coutilliers, cheval-légers, francs-archers, guisarmiers, francs-taupins, lansquenets, estradiots, cavalerie albanaise, argoulets, légions, bandes : dissertation sur les corps moitié infanterie et moitié cavalerie ; note sur l'artillerie. — Aventuriers, cavalerie légère, dragons, hussards, tirage de la milice, carabins et mousquetaires, reîtres, maréchaussée. — Maison du Roi, sa composition, gardes-du-corps, gentilshommes au bec-de-corbin, cheval-légers de la garde, gendarmes de la garde, mousquetaires, gendarmerie de *Lunéville*, grenadiers à cheval, gardes-françaises, gardes-suisse, cent-suisse. — Premiers uniformes. — Note sur les *alliquais*. — Compagnies franches, grassins, chasseurs de Bretagne, volontaires de la Morlière ; note sur le général *la Morlière*. — Enrôlemens volontaires, réquisition, conscription, tirailleurs, voltigeurs, désignation de tous les corps formés en France depuis la révolution, artillerie légère.

Sous la première race, les soldats de milice qui composaient les premières armées



des francs, destinés à faire partie de l'armée à demeure, prirent le nom d'*appointés*, pour les distinguer des vassaux qui étaient obligés de servir un certain nombre de jours, quand ils en étaient requis par leur seigneur. Ces appointés étaient donc des militaires de profession, et, au lieu de solde, ils recevaient du monarque une certaine quantité de terre, à la charge par eux, de prendre les armes quand ils en seraient requis pour le service de l'état.

Ces troupes étaient sous les ordres immédiats d'un seigneur, c'est-à-dire d'un des anciens, *seniores*. Les seigneurs obéissaient aux comtes et ceux-ci aux ducs.

Les Ducs, les Comtes, les Vicaires et les Centeniers ou Thungiens administraient les finances, rendaient la justice dans les provinces, y convoquaient ceux qui devaient faire la campagne, les assemblaient et les conduisaient au rendez-vous.

Les juges étaient tous militaires, la loi salique leur ordonnait de passer leur bouclier à leur bras quand ils prononçaient un jugement.



Chaque province fournissait à sa milice des vivres pour trois mois et des armes et des habits pour six, mais aussitôt que les trois mois étaient expirés, le Roi était obligé de pourvoir à l'entretien de son armée pendant toute la durée de la guerre.

Comme chaque gentilhomme fieffé avait le droit de lever ses vassaux pour faire la guerre pour son propre compte, soit à ses voisins, soit quelquefois même à son souverain, Philippe-Auguste, pour être moins dépendant de ses vassaux, leva des corps qui restaient toujours sous les armes; on les recrutait partout, français, allemands, déserteurs de diverses nations, tout cela était indifférent. Ces corps s'exerçaient pendant la paix et recevaient une solde ce qui les fit nommer *Soudoyers* ou *soldats*. Nos rois prirent ensuite à leur solde des compagnies de Gens-d'Armes, composées de cent hommes, que l'on nomma *compagnies d'ordonnances*, pour les distinguer de celles que les nobles conduisaient à la guerre.

On ne se servait que d'infanterie dans les



premiers temps de la monarchie, mais aussitôt que les fiefs devinrent héréditaires, Pepin et Charlemagne exigèrent des grands vassaux de la couronne, des hommes montés, au lieu de fantassins; de cette manière, il y avait presque autant de cavalerie que d'infanterie dans l'armée française, ce qui, suivant le président de Montesquieu, n'est pas une preuve de la force de la nation, car il prétend dans les *considérations sur la cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie et que, moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie, parce que l'infanterie de ligne n'est rien sans discipline: il en donne pour raison, que la force de la cavalerie consiste dans son impétuosité et son attaque rapide: la cavalerie est dangereuse dans son désordre même, elle culbute, renverse et étonne souvent la troupe la plus aguerrie. La force de l'infanterie est dans sa résistance et une certaine immobilité, c'est plutôt une réaction qu'une



action; tandis que la force de la cavalerie est momentanée; l'infanterie agit plus long-temps, mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir plus long-temps: l'infanterie est donc l'âme d'une armée et la force de la nation. De nos jours, où l'on a poussé au plus haut degré l'art de la guerre, la force de nos armées est dans l'infanterie. La réunion de toutes les armes est nécessaire; mais on pourrait au besoin tout faire avec de l'infanterie, et les gouvernemens qui négligent cette arme prouvent leur faiblesse et leur ignorance dans l'art militaire (1).

(1) La preuve que l'on peut tout faire avec de bonne infanterie, dans un besoin urgent, c'est qu'en Egypte, pays plat, couvert de sables, où l'armée française n'avait pas un arbre pour s'abriter, et se trouvait en opposition avec l'excellente cavalerie des Mameloucks, l'infanterie formée en carré a, non-seulement battu les Mameloucks, mais même, dans aucune action, n'a jamais pu être entamée par eux. Cependant la cavalerie a beau jeu en plaine. Un autre exemple plus récent, c'est la bataille de Lutzen, en 1815: nous étions dans une plaine où la cavalerie nombreuse de l'ennemi avait un grand avantage sur les Français qui en avaient fort peu; Napoléon dit: « Mes amis, c'est une campagne



Philippe-le-Bel introduisit le premier des troupes étrangères à la solde de la France.

Pendant les guerres de Philippe de Valois et du Roi Jean, on leva des corps irréguliers sous le nom de *grandes compagnies*, que le peuple nommait *Matandrins*. Ces troupes, formées de tous les hommes que l'on avait pu trouver, étaient un fléau redoutable pour les provinces où elles séjournèrent, surtout après la paix que Charles V fit en 1366, qu'on nomme la *paix de Bretigny*. Le gouvernement voulait se débarrasser de ces compagnies, et n'osait le faire, parce que tous les hommes qui les composaient étaient nés en France, chefs et soldats. La guerre entre Henri de Transtamare, qui disputait la couronne de Castille à son frère *Pierre-le-Cruel*, fournit un prétexte au Roi; il pensa que s'il pouvait mettre à

«d'Egypte, que l'infanterie fasse le service de cavalerie! » il fit charger la cavalerie ennemie par la jeune garde, la força de quitter ses positions, et la bataille fut gagnée.



leur tête un général renommé, il parviendrait peut-être à les éloigner de France; on jeta les yeux sur Duguesclin, qui fut trouver ces compagnies près de Châlons-sur-Saône, où elles s'étaient réunies, après avoir parcouru et dévasté la Champagne, le Barrois, la Lorraine et pénétré par l'Alsace, jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Elle campaient au nombre de 30,000 combattans, soldats intrépides, pillards déterminés, capables de tout entreprendre sous un bon chef; ils gémissaient de l'état de paix où se trouvait la France. Voici comme Anquetil rapporte l'entrevue de Duguesclin avec ces bandes, il leur dit en les abordant : « Camarades, » nous en avons fait assez, vous et moi, » pour damner nos âmes et vous pouvez » même vous vanter d'avoir fait pis que » moi. Faisons honneur à Dieu et le diable laissons. » A cette harangue succède le motif qu'il n'y a plus rien à faire en France, pays absolument ruiné; que les trésors de la Castille, enrichie par le repos et le commerce, vont être à leur discrétion.



tion; de plus, que le Roi de France leur offre deux cent mille francs et le passage par Avignon. Cet appât fit son effet, l'armée part, prend la route de Provence, arrive à Avignon qui appartenait au pape, lève des contributions et se rend en Castille, où elle détrône *Pierre-le-Cruel*.

Charles VII, voulant avoir un corps de cavalerie qui fut continuellement occupé de son service, créa quinze compagnies auxquelles il donna le nom *d'hommes-d'armes*, voilà l'origine de la Gendarmerie, corps qui s'est illustré dans une infinité de batailles. Ces compagnies furent formées des hommes les plus braves et les plus expérimentés qu'il y eût dans le royaume; chacune de ces compagnies avait cent lancers ou hommes-d'armes, et chaque homme-d'armes cinq suivans ou aides, savoir : trois archers, un coutillier et un page ou valet. Ce coutillier prenait vraisemblablement son nom de l'arme offensive nommée *coutille* ou *coustille*, dont on se servait alors; c'était une épée fort menue à trois pans et tranchante de-



puis la garde jusqu'à la pointe. Cela faisait six cents hommes par compagnie, tous à cheval et les quinze compagnies formaient un ensemble de neuf mille hommes.

Lors de la création des cheveu-légers, les compagnies de gendarmes diminuèrent sensiblement, car plusieurs gendarmes prirent de l'emploi dans ces nouveaux corps : ils ont depuis fait partie de la maison du Roi; on en reparlera lors de l'organisation des troupes sous Louis XIV.

Occupé à reconquérir son royaume, Charles VII fut obligé de se relâcher sur la discipline. On éprouva toutes les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile; manquant d'hommes on employait toute espèce de soldats; ceux-ci étant souvent mal payés firent contribuer les paysans, excitèrent des troubles et forcèrent le Roi à les congédier en partie; mais, lorsque Charles put jouir en paix du fruit de ses victoires, il s'occupa de son infanterie : voulant avoir des corps bien disciplinés, il institua en 1448, les francs-archers, et



ordonna que chaque paroisse fournirait un homme armé et équipé.

Le titre de *franc-archer* vient de ce qu'ils étaient exempts d'impôts. Ce corps s'augmenta tellement, que, sous Louis xi, il y avait seize mille francs-archers commandés par quatre capitaines-généraux, sous les ordres d'un officier supérieur nommé par le Roi. Cette organisation subsista jusqu'en 1481, où les francs-archers furent cassés par Louis xi. Il remplaça ses seize mille francs-archers par six mille Suisses et dix mille Français; pour les payer, il établit des impôts excessifs sur la France.

Il y avait dans le corps des francs-archers des piétons nommés *guisarmiers*. Ils portaient une arme offensive appelée *guisarme*, c'était la même chose que la *voulge* espèce d'épieu, à peu près fait comme celui duquel on se sert lorsqu'on fait la chasse au sanglier; il était de la longueur d'une hallebarde et garni par un bout d'un fer large et pointu.

On levait aussi des soldats dans les vil-



lages; mais semblables à nos pionniers, ils n'étaient employés qu'à creuser la terre, à faire des tranchées, des mines, etc... On les nommait *francs-taupins*.

Charles VIII ajouta à ses troupes, des *lansquenets*, fantassins allemands (1); ils servirent dans nos armées jusqu'à ce que François I<sup>er</sup> eût créé ses légions.

Les *estradiots* ou *stradiots* étaient une milice à cheval, dont les Français n'eurent connaissance que pendant les guerres d'Italie, sous Charles VIII; leur nom vient du grec *stratiôtês*, qui signifie *soldat*; aussi étaient-ils grecs pour la plupart. On nommait encore cette cavalerie, *cavalerie albanaise*. Le duc de Joyeuse en avait un escadron à la bataille de Coutras, contre le roi de Navarre qui fut depuis Henri IV. Les *estradiots* étaient armés comme les *cheveu-légers*.

Les *argoulets*, armés comme les es-

(1) On nommait aussi *lansquenets*, des espèces de rubans qui attachaient le chaperon de mailles sur le casque et voltigeaient sur les épaules.



tradiots, étaient une espèce de hussards qu'on envoyait à la découverte. Cette troupe faisait partie de l'ancienne milice française; on en voyait encore à la bataille de Dreux sous Charles VII.

François I<sup>er</sup> fixa ses légions au nombre de sept. Chacune était composée de six mille hommes. Ces légions furent levées savoir : celle de Picardie (qui fut la première) en Picardie, la seconde en Normandie, la troisième en Bretagne, la quatrième en Languedoc, la cinquième en Guyenne, la sixième en Bourgogne, Champagne et Nivernois, la septième en Dauphiné, Provence, Lyonnais et Auvergne.

Les capitaines et autres officiers de ces légions devaient être du pays où chacune avait été levée; le Roi nommait les capitaines-généraux et leur laissait la disposition des autres emplois.

Ces légions durèrent peu de temps, elles furent cassées pour établir à leur place des compagnies sous les nom de *bandes*, auxquelles on substitua les régimens sous Henri II.



François 1<sup>er</sup> créa aussi de la cavalerie légère. Louis XII avait mille deux cents cheval-légers, François 1<sup>er</sup> et Henri II augmentèrent considérablement ce corps; sous le règne de ces princes, on donnait quatre sols par jour à chaque fantassin.

On a essayé plusieurs fois à former des corps composés de cavalerie et d'infanterie: cette tentative n'a jamais réussi, il faut des corps homogènes dans une armée régulière. Réunissez, si vous le voulez et quand le besoin l'exigera, des régimens de cavalerie avec des brigades et des divisions d'infanterie, rien de mieux; mais que ce soit momentanément et ne les réunissez jamais pour en former un seul et même corps. Ce que je prescris ici pour une armée régulière, ne doit pas être exécuté dans les corps irréguliers, par exemple dans la formation des légions que je propose en cas d'invasion, j'emploie cette organisation dans mon système, parce que manœuvrant avec peu d'hommes, et ne formant qu'une seule légion dans un cercle réunissant plusieurs départemens, ma légion compo-



sée de cavalerie et d'infanterie sera pour moi un corps d'armée ; mais je me garderais bien d'employer cette organisation dans des armées régulières. M. de la Rochefoucauld, dans son traité sur l'art de la guerre, propose cependant cette mesure ; il prétend que si l'infanterie et la cavalerie se mêlaient ensemble, par exemple les dragons moitié fantassins et moitié cavaliers, ils seraient invincibles : j'ai toujours pensé le contraire et l'expérience m'a prouvé que je ne me trompais pas. L'on a vu, dans les guerres de la révolution, qu'en voulant faire de l'arme des dragons, des corps moitié cavalerie et moitié infanterie, on a détruit, pendant un temps, l'esprit de corps et la force morale des régimens, qui n'ont repris leur ancienne vigueur que lorsqu'on leur rendit leur première organisation. Effectivement on disait aux cavaliers, quand on leur enseignait aux manœuvres de cavalerie, la façon d'attaquer un quarré d'infanterie : « Agissez de telle manière aucune infanterie ne » pourra vous résister. » Et le soir en fai-



sant faire les manœuvres d'infanterie, on leur faisait former le quarré et on leur disait : « Avec cette manière de combattre, aucune cavalerie ne pourra vous entamer. » (1)

C'est sous François 1<sup>er</sup> qu'on vit en France, les premiers aventuriers reconnus par le gouvernement.

Les *aventuriers* étaient une troupe à pied, formée de vagabonds réunis par quelques officiers pour faire la guerre en Italie.

N'étant point payés, ils vivaient du butin fait sur l'ennemi; en rentrant en France, l'habitude du pillage leur fit commettre de grands excès; mais Henri II les contint

(1) On a essayé aussi, plusieurs fois, d'attacher une pièce de canon, à la suédoise, à chaque bataillon d'infanterie; c'est encore une mauvaise méthode, on a été obligé de l'abandonner: cela ne sert qu'à attirer le feu de l'ennemi sur votre infanterie, et il est beaucoup de circonstances où ils gênent; il vaut beaucoup mieux avoir des corps d'artillerie et un parc dans chaque division: le général le fait porter partout où cela est nécessaire.



et les utilisa dans ses armées en leur donnant une solde et les soumettant à la discipline des autres troupes: il les incorpora plus tard dans les sept nouvelles légions qu'il forma après la malheureuse bataille de Saint-Quentin.

C'est sous ce même Henri II, que la cavalerie légère, figura d'une manière régulière dans nos armées. Henri IV multiplia cette troupe, Louis XIII la maintint comme Henri IV, Louis XIV en augmenta le nombre et, en 1695, en forma des régimens. Il créa des dragons et des husards, fit tirer à la milice pendant la guerre et créa des armées formidables qui firent souvent trembler l'Europe.

Louis XV se trouva plusieurs fois forcé d'avoir recours au tirage de la milice, notamment en 1745 et en 1765.

Ce fut ce prince qui créa les *grenadiers royaux*; ce corps fut formé des plus beaux et des plus courageux soldats tirés des régimens de milice, ils firent des prodiges de valeur dans la guerre qui finit en 1747. Ce corps composé de dix à douze



mille hommes , a servi avec gloire en Flandre , en Allemagne et en Italie.

Les *carabins* étaient des cavaliers espagnols (mêlés de Basques et de Gascons) , leur nom vient du mot arabe *karab* qui veut dire *instrument de guerre*. Ils étaient attachés à une compagnie de chevau-légers , quelquefois jusqu'au nombre de cinquante. Leur arme défensive était une cuirasse échancrée à l'épaule droite afin de pouvoir mieux coucher en joue , un gantelet à coude pour la main de la bride et un cabasset en tête (1) , et pour armes offensives , une longue escopette (2) de trois pieds et demi au moins , et un pistolet.

(1) Le *cabasset* , que l'on nomme ordinairement le *pot-en-tête* , servait à couvrir la tête du piquier ; il a été réformé des armées françaises à cause de sa pesanteur.

(2) L'*escopette* était une sorte d'arquebuse dont la cavalerie française se servait pendant les règnes d'Henri iv et de Louis xiii.

\* Gaia , dans son *Traité des armes* , dit que l'escopette était longue de trois pieds et demi , qu'elle portait à cinq cents pas et que c'était une espèce de carabine que les carabins portaient à l'arçon de la selle.



Ces compagnies de carabins furent réunies sous le règne de Louis XIII, qui en forma des régimens; il y en avait jusqu'à douze en 1643. Ils fournissaient la garde des généraux de l'armée, et avaient un général particulier qui fut supprimé quelques temps après la paix des Pyrénées. Henri IV en avait mis une compagnie dans sa garde; elle est devenue ensuite, sous Louis XIII, la première de deux compagnies des mousquetaires.

Les *reitres*, cavaliers venus de l'Allemagne, commencèrent à servir dans nos armées avec les carabins sous Henri III.

La *maréchaussée* fut créée sous Philippe I<sup>er</sup> et supprimée peu de temps après; elle fut rétablie en 1720, sur le pied du corps de gendarmerie de France et sous le nom de *maréchaussée de France*. Ce corps était disséminé par toute la France et chargé de la sûreté du royaume; il avait trente-une compagnies à cheval composées de prévôts, de lieutenans, d'exempts, de brigadiers, sous-brigadiers et cavaliers. Depuis la révolution, ce corps s'est beau-



coup augmenté et a pris le nom de *gendarmerie*.

C'est sous Louis XIV, que l'on a réuni plusieurs corps d'élite, pour en former un seul attaché uniquement à la personne du Roi, et connu sous le nom de *Maison du Roi*.

On entend par *Maison du Roi*, les gardes-du-corps, les gendarmes, les chevaux-légers, les mousquetaires, la gendarmerie, les grenadiers à cheval, les régimens des gardes françaises et suisses, et les cent-suisses.

Les *gardes-du-corps* sont des cavaliers destinés à la garde de la personne du Roi. Distribués en quatre compagnies, ils précédaient et prenaient rang sur les gendarmes et chevaux-légers du Roi.

La première et la plus ancienne des quatre compagnies est la compagnie *écossaise*, formée en 1423 par Charles VII, pour donner aux Ecossais des marques de sa confiance en leur nation.

Louis XI, fils de Charles VII, créa en 1474, une nouvelle garde de cent gentils-



hommes, appelés les *gentilshommes au bec de corbin*; chaque gentilhomme entretenait deux archers, ce qui faisait une garde de trois cents hommes, outre la compagnie écossaise. En 1475, le Roi forma une seule compagnie de ces deux cents archers, qui devinrent la première compagnie française. En 1479, il créa la deuxième compagnie française, composée de cent gentilshommes comme celle créée en 1474. François 1<sup>er</sup> forma la troisième compagnie française. Louis XIV fit des changemens dans le nombre et dans l'armure, et les distingua par les bandoulières qui sont blanches et argent pour la compagnie écossaise, la deuxième compagnie la porte bleu et argent, la troisième jaune et argent et la quatrième verte et argent.

Les *cheveu-légers* de la garde qui font partie de la maison du Roi, étaient une compagnie qui fut amenée de Navarre au Roi Henri IV, vers l'an 1570; tous les cheveu-légers étaient nobles; ils rendirent de grands services au Roi qui les attacha à sa garde en 1590.



La compagnie des *gendarmes de la garde* fut formée par Henri iv à son avènement à la couronne, sous le nom *d'hommes d'armes de ses ordonnances*; elle fut choisie parmi les plus braves gendarmes qu'il y avait alors; Louis xiii la mit dans sa garde et en fut le capitaine.

Les *Mousquetaires* étaient deux compagnies choisies parmi la jeune noblesse: la première fut créée par Louis xiii en 1622, et formée d'une compagnie qu'on nommait les *carabins de sa Majesté*; la deuxième fut, au commencement de sa création, attachée au cardinal Mazarin; le Roi l'en retira pour la placer dans sa garde en 1660; ils portaient jadis des casaques avec une croix blanche devant et derrière; mais depuis que Louis xiv eut donné des uniformes à toutes les troupes, les mousquetaires prirent la soubreveste pour le service, et la casaque pour manteau.

La *gendarmerie* fut créée en 1415 par Charles vii, (voyez la page 16). Louis xv ayant fait faire de très-beaux quartiers à Lunéville pour ce corps, on le nomma ha-



bituellement *gendarmerie de Lunéville*, afin de le distinguer de la compagnie des gendarmes, qui faisait également partie de la maison du Roi,

Les *grenadiers à cheval* formaient une compagnie instituée par Louis XIV, en 1676, pour marcher et combattre à la tête des troupes à cheval de sa Majesté.

Le régiment des *gardes françaises* fut créé par Charles IX, en 1563, pour être de la garde des Rois.

Le régiment des *gardes suisses* ne fit partie de la Maison du Roi qu'en 1616, sous Louis XIII; depuis l'alliance des Suisses avec la France, plusieurs compagnies avaient été choisies pour garder le Roi; les nombreuses marques de fidélité qu'ils avaient données à diverses époques, les firent entrer dans la maison Militaire du Roi.

Les *cent Suisses* furent placés dans la garde du Roi par Louis XI.

Voilà l'histoire abrégée de tous les corps formant la Maison du Roi, telle qu'elle était sous Louis XIV et Louis XV.



C'est sous Louis XIV que les premiers uniformes des officiers et de toutes les troupes ont commencé à être portés régulièrement. Auparavant les officiers n'en avaient pas comme à présent ; les soldats, cavaliers, et dragons portaient des habits de différentes couleurs : la bandoulière, la cocarde au chapeau et l'écharpe étaient ce qui distinguait le militaire.

Les *hussards*, formés d'abord en Pologne et en Hongrie, étaient une milice à cheval que l'on opposait à la cavalerie Ottomane et qui fut admise dans les armées françaises en 1692; mais ils eurent une discipline exacte et une grande subordination.

Les commandemens se faisaient autrefois en allemand, dans les régimens d'hussards (1).

(1) LES ALLAQUAIS, espèce de soldats, sorte d'aventuriers desquels Brantôme, *Capitaines franc.*, tom. IV, p. 46, dit ; « Car avant ce nom aventurier pratiqué, » aucuns appeloient les soldats *laquais*, et plus anciennement *allaquais* ; c'est-à-dire, gens à pied, allans et



Nous avons eu , dans les guerres soutenues , vers la fin du règne de Louis xv , plusieurs corps francs dont la réputation s'est conservée quoique les corps n'existent plus. On se plaît à citer le corps dit : les *Grassins* , les *chasseurs de Bretagne* et les *volontaires de la Morlière*.

On rapporte à l'avantage de ces derniers, l'anecdote suivante , qui prouve la bonne réputation dont ce corps jouissait à l'armée. Louis xv arrivant quelques jours avant une bataille , avait établi son quartier-général en avant du gros de l'armée : quelques seigneurs de la cour l'engageaient à se retirer , alléguant sa sûreté ; mais Louis xv leur répondit : « Je reste ici et je suis tranquille ; car la Morlière est d'avant-garde (1). »

» marchans près leurs capitaines , comme aujourd'hy  
» nous appelons ceux qui vont en devant ou après nous ,  
» *laquais*. » (DE ROQUEFORT, *Supplément au Glossaire de la langue romane*.)

(1) Le brave chef de ce corps devint maréchal de camp et cordon rouge à la paix ; il est mort lieutenant-général pendant la révolution. Son fils aîné , qui avait



Depuis la révolution française, l'ancienne tactique a totalement changé; on a voulu opposer des masses formidables à celles que présentait l'ennemi. Différentes espèces de recrutement ont augmenté nos armées d'une manière étonnante. Les enrôlemens volontaires, les levées extraordinaires, la réquisition et la conscription ont complété nos cadres.

On remarqua de nouveaux corps d'infanterie de toutes les espèces, des régimens de tirailleurs et de voltigeurs, des demi-brigades, des compagnies franches, des corps de partisans de toutes les façons, des légions de toutes les espèces, des

appris l'art de la guerre sous ses ordres, fut de bonne heure général de division : il commanda pendant vingt ans les îles de France et de Bourbon, et s'était tellement concilié l'estime et la confiance des habitans, qu'il est à croire que jamais les Anglais n'auraient enlevé ces colonies, s'il les avait toujours défendues. Le général la Morlière revint en France sans d'autre fortune qu'une réputation sans tache.

Un de ses frères, officier de dragons, avait accompagné le général La Fayette en Amérique, pendant la guerre de l'indépendance.



cohortes , des régimens de Croates et de Dalmates, des éclaireurs, des guides à pied, des vélites, des pupilles de la garde, des vétérans, des gendarmes à pied, des chasseurs des montagnes, des tirailleurs du Pô, des bataillons de marins, des compagnies d'aërostiers, des compagnies de télégraphiers et des corps d'ingénieurs géographes suivant les armées.

Dans la cavalerie, on compte des éclaireurs et des guides à cheval, des lanciers Polonais, des lanciers Français, des mameloucks, des gendarmes lanciers, des gendarmes d'ordonnance, des gardes d'honneur, etc.

Notre artillerie légère est devenue la meilleure de l'Europe; sous des chefs habiles, fondateurs de la nouvelle école, notre tactique a fait les progrès les plus rapides et nos victoires ont étonné le monde.

---



## CHAPITRE III.

Des peuples anciens et modernes qui ont combattu  
d'une manière irrégulière.

Barbares, Parthes, Scythes, Numides, Huns, Goths, Gètes, Cimbres, Visigoths, Ostrogoths, Vandales, Suèves, Gépides, Hérules, Marcomans, Quades, Sarmates, Daces, Thraces, Bulgares, Perses, Cantabres, Archers des îles Baléares, Francs, Germains, Arabes bédouins, Tartares, Usbecks, Kalmoucks, Baskirs, Nogais, tartares du Jaïck : *Gengis-Kan* et *Tamertan*, cités; Cosaques réguliers et irréguliers, Cosaques du Jaïck, du Dniepper, du Don; Cosaques-*Zaporow*; Maures ou Sarrazins.—Mort d'*Abdérane*. — Les Normands, les Montagnards Ecossais, Espagnols, Castellans : *Vettoncs*, don Pélage, cités; les Danois, etc.

En composant ce traité, mon intention n'a point été d'écrire l'histoire des peuples qui ont été renommés par leur manière irrégulière de combattre, manière qui, n'étant point celle de leurs ennemis, les faisait nommer *barbares*. Mais pour entrer dans mon sujet avec avantage, j'ai



cherché à démontrer que la guerre des partisans a été employée avec succès par des peuples qui n'existent plus ; mais dont la réputation est parvenue jusqu'à nous.

Les *Parthes* (1), descendants des Scythes, furent chassés de leur patrie ; ils vinrent s'établir dans l'endroit où est maintenant Ispahan et firent trembler les Romains. Les Parthes passaient pour être les meilleurs cavaliers et archers de la terre. Ils fondaient avec impétuosité sur l'ennemi, se retiraient de même et lançaient ( par derrière, en fuyant ), des flèches à l'ennemi, avec une telle adresse que, souvent, leur fuite était plus redoutable que leur attaque. Après la mort d'Artabane, leur dernier chef, ils s'incorporèrent avec les Perses en conservant leurs mœurs et leur antique valeur.

(1) *Parthes*, ce mot signifie *exilés* ; c'était, suivant plusieurs auteurs, des Scythes exilés de leur patrie, qui prirent ce nom comme souvenir, et c'est l'opinion d'Anquetil (*Précis de l'Histoire universelle*), auteur estimé, dont les ouvrages m'ont beaucoup servi, particulièrement dans ce chapitre.



Les *Scythes*, un des peuples les plus anciens de la terre, et dont toutes les nations belliqueuses prétendent descendre, vivaient sous des tentes ou sur des charriots qui leur servaient à transporter leurs familles dans les endroits propres aux pâturages. Ce peuple était extrêmement brave, et un homme ne pouvait s'y marier qu'après avoir tué un ennemi; ils étaient d'une force prodigieuse et très-avides de gloire. Quand ils étaient poursuivis par leurs ennemis, ils fuyaient dans les montagnes, emportant leurs tentes et leurs bagages avec eux; on les poursuivait en vain; on ne trouvait aucune apparence de population, tout était caché, et quand l'ennemi se reposait avec sécurité, ils fondaient dessus comme une nuée d'oiseaux de proie et en faisaient un carnage horrible. Ils étaient répandus depuis les sources du Gange jusqu'à la mer Caspienne.

Les *Numides* habitaient le nord de l'Afrique; peuple brave et excellens cavaliers; ils trafiquaient de leur courage et transportaient leurs escadrons où la solde les



appelait; ils servirent en Espagne, en Italie, en Sicile, sur les vaisseaux Carthaginois et Romains : la cavalerie numide a toujours été fort estimée.

Les *Huns* descendaient des Scythes et habitaient les environs du mont Caucase; ils se répandirent, en 376, vers les Palus-Méotides, chargèrent les *Alains* et firent des incursions sur le territoire Romain; ils formèrent des armées nombreuses en se réunissant aux *Suèves*, aux *Gépides*, aux *Sarmates* et autres nations barbares; et en 452, sous la conduite d'*Attila*, surnommé *le fléau de Dieu*, ils parcourent la Grèce, la Thrace, menacent Constantinople, reviennent sur leurs pas, se jettent en Allemagne, prennent Trèves, Strasbourg, Spire, Mayence; entraînent les *Hérules*, les *Suèves*, les *Quades*, les *Marcomans*, passent le Rhin à la tête de cinq cent mille hommes; ils sont défaits près de Châlons-sur-Marne, par l'armée des *Francs* commandée par *Mérovée*, réunie aux *Romains* sous les ordres d'*Aëtius*, et aux *Visigoths* sous les ordres de *Théodo-*



ric. Une multitude de Sarmates, de Saxons, de Belges, de Bourguignons et d'Armoricains, renforçaient l'armée des Francs. La bataille ne finit qu'à la nuit, et plus de deux cent mille combattans restèrent des deux côtés sur le champ de bataille. Les Huns se retirèrent et furent porter le ravage dans d'autres pays; ils revinrent encore une fois attaquer les Francs, mais il furent repoussés par les fils de Clotaire jusqu'aux bords du Danube. Charlemagne les soumit; ils s'établirent dans la Pannonie qui, des *Ugri* (Huns), a pris le nom de Hongrie.

Les *Goths*, les *Gètes* et les *Cimbres*, sont le même peuple; ils s'établirent en Suède, et envoyèrent des peuplades en Prusse, en Livonie, en Moscovie et jusques dans la Tartarie. Les *Goths* de l'est furent nommés *Visigoths*, et ceux de l'ouest *Ostrogoths*. Ils se servaient, à la guerre, de haches et de lances recourbées.

Les *Vandales* étaient *Goths* d'origine et errans par habitude; ils tirent leur nom d'un mot gothique qui signifie *errer*. Ils



étaient bons guerriers, mais ils combattaient sans ordre; ils furent redoutables aux Romains, furent battus par les Francs, se rejetèrent sur la Grèce, passèrent en Espagne et de là en Afrique, où ils consolidèrent leur puissance.

Les *Suèves* étaient, du temps de César, la nation la plus belliqueuse de la Germanie; on les place entre l'Elbe et la Vistule. Une de leurs hordes réunie aux Alains et aux Vandales, passa en Espagne, s'en empara et forma un état des pays environnant les villes de Mérida, Séville et Carthagène. Après la mort de Rémismond, un de leurs rois qui tenait sa cour à Lisbonne, les Espagnols conquièrent son royaume, et en firent une de leurs provinces.

Les *Gépides*, originairement Goths et Vandales, vinrent des Palus-Méotides dans les environs du Danube, ils accompagnèrent Attila dans son expédition contre les Francs.

Les *Hérules* quittèrent les Palus-Méotides, pour se répandre en Grèce; ils pillèrent Athènes, Sparte, Argos et pénétrè-



rent en Asie; ils se perdirent parmi les peuples chez lesquels ils se dispersèrent.

Les *Marcomans*, Gaulois d'origine, s'établirent en Bohême vers l'an 598. Ils connaissaient la discipline militaire, et se sont distingués dans leurs guerres contre les Romains.

Les *Quades*, établis en Moravie et voisins des Marcomans, étaient braves, bien armés et très-opiniâtres.

Les *Sarmates*, originaires du pays où est actuellement la Pologne, une partie de la Russie et de la Tartarie, se sont souvent battus avec avantage contre les Romains. Il y eut une guerre entre ce peuple et les Daces, qui fut décidée par une célèbre bataille, donnée en Dacie sur les bords du Marisus, elle fut funeste aux Sarmates qui y perdirent leur roi et la fleur de leur noblesse. Les Polonais qui prétendent descendre de ces peuples, sont une nation guerrière dont la cavalerie est très-estimée.

Les *Daces* occupaient la Moldavie, la Transylvanie et la Valachie. Ils sont origi-



naires de la Scythie. Depuis Auguste jusqu'au troisième siècle, ils furent le fléau de l'empire romain, qui fut obligé de leur payer tribut; mais Trajan affranchit ses états de cette honteuse condition; les Daces furent vaincus et leur pays devint province romaine.

Les *Thraces*, habitans le pays où est actuellement située Constantinople, alors *Byzance*, étaient féroces, braves, sombres et durs à la fatigue; ils furent soumis par les Romains.

Les *Samnites*, descendans des *Albains*, habitaient les *Abruzzes*; ils étaient fort braves et soutinrent plusieurs guerres contre les Romains, qui les subjuguèrent à la fin.

Les *Bulgares* comme les *Daces*, sont aussi descendans des Scythes; ils parlaient la langue esclavonne et, après leur émigration, ils s'établirent sur les bords du Volga, ce qui les fit nommer *Volgari*, dont on a fait *Bulgari*, Bulgares. Ils brillèrent d'un grand éclat de gloire jusqu'en 971.



Assaillis par des hordes Russes, ils furent soutenus par les Romains et ensuite vaincus par les Grecs en 1219. Ils se relevèrent et devinrent assez forts pour lutter avec avantage contre l'empire de Constantinople; mais en 1225 la Bulgarie fut assujétie par Etienne, roi de Hongrie; et depuis, vers l'an 1596, elle est restée aux Turcs.

Les *Perses* naissaient tous soldats, et ne quittaient jamais leurs armes, même en temps de paix; ils portaient jadis pour armes défensives, une tiare à l'épreuve pour la tête, une cotte de mailles en écailles, des cuissards, des brassards et un bouclier; et pour armes offensives, des javelines, des épées courtes, des arcs fort longs, des flèches de roseaux qui se brisaient dans la plaie; ils maniaient avec dextérité leurs chevaux qui étaient couverts de peaux épaisses, et comme les Parthes, ils étaient très-adroits à lancer une flèche à leur ennemi en se retirant. Le luxe les a perdus; c'est une des causes de la destruction de l'ancien royaume de Perse; ils ser-



vaient sans solde et sans autre récompense que leur part de butin; dans le chapitre suivant, on indiquera le nom des corps qui composent actuellement l'armée persanne, depuis qu'elle se bat comme les nations civilisées.

Les *Cantabres*, furent dans une si haute réputation, du temps des Romains, que plusieurs provinces d'Espagne se disputèrent l'honneur d'avoir été comprises dans les limites de l'ancienne Cantabrie. *Silius Italicus*, dans le dénombrement des peuples qu'Annibal mena avec lui en Italie, fait marcher les *Cantabres* avant tous les autres; Pompée les regardait comme les meilleurs soldats de son armée.

Il est prouvé que les provinces de Biscaye, d'Alava et du Guipuscoa, étaient renfermées dans l'ancienne Cantabrie. La ville capitale nommée *Cantabrie* fut détruite par les Suèves et les Goths, lorsqu'ils envahirent l'Espagne au cinquième siècle. Cette ville était située entre Logrono et Viana et la ville d'Amaga.



La langue basque que l'on parle dans les trois provinces citées (1), est une des plus fortes preuves que les habitans actuels descendent des anciens et fameux Cantabres.

Les *archers des îles Baléares* dont la réputation d'excellens tireurs est venue jusqu'à nous, habitaient les îles de Minorque, de Majorque et d'Ivica; ces îles situées dans la Méditerranée se nommaient jadis, les *îles Baléares*.

Les *Francs*, les *Germain*s, et beaucoup d'autres peuples étant actuellement des nations civilisées, nous ne parlerons d'eux que dans le chapitre où il est traité des peuples qui ont employé des corps irréguliers dans leurs armées régulières.

Les *Arabes Bédouins*, qui habitent des déserts couverts de sable, combattent encore comme les anciens Scythes, et ne vivent que du produit de leurs brigandages. Ils établissent leurs tentes dans un

(1) On prétend que la langue basque ainsi que la langue bretonne sont des dialectes de la langue celtique.



endroit convenable, choisissent un chef et se réunissent souvent plusieurs hordes ensemble pour attaquer les caravannes; sont-ils vainqueurs? ils partagent le butin, se dispersent et vont établir leur camp dans un autre endroit.

Les *Tartares* mènent aussi, pour la plupart, une vie vagabonde. Réunis en horde sous le commandement d'un chef nommé *Kan*, ils campent (comme les anciens *Scythes*) sous des tentes ou sur des charriots, dans les lieux où ils trouvent de quoi nourrir leurs troupeaux. Il y a une foule de peuplades qui sont fort redoutables à leurs voisins et à leurs ennemis, par leur manière de faire la guerre : les principales sont les *Tartares-Usbecks*, qui habitent la grande Bucharie, les *Kalmoucks*, les *Bashirs*, les *Tartares Nogais* et ceux qui habitent les bords du *Jaïck*. Leurs armes sont l'arc, la flèche, la pique et le sabre. Ils ne vont à la guerre qu'à cheval. C'est dans ce pays qu'ont été fondés les grands empires; les conquérans de l'Inde et d'une partie de l'Asie et les



maîtres actuels de la Chine, étaient des Tartares; ils ont eu des chefs fameux par leur férocité et par leur bravoure, entr'autres *Gengis-Kan*, qui s'empara de la Chine en cinq ans de temps, de 1211 à 1216. et *Tamerlan* le plus sanguinaire des conquérans, qui bâtissait des tours et comblait les fossés, en y faisant jeter ses prisonniers vivans, il les entassait avec des briques et du mortier, jusqu'à sept ou huit mille à la fois, hommes et chevaux. A Is-pahan capitale de la Perse, *Tamerlan* fit couper soixante-dix mille têtes, dont il fit bâtir des tours; il détrôna Bajazet, s'empara d'une partie de la Russie, prit Moscou, Astracan, la Gétie, le Korasan, la Perse, l'Arménie, la Géorgie. Il mourut en 1405, âgé de 71 ans.

Les *Cosaques* sont aussi des hordes irrégulières qui servent dans les armées de l'empereur de Russie; leur nom est dérivé du mot *cosa* ou *kosa*, qui en Polonais signifie *chèvre*, à cause de l'agilité qu'ont ces peuples, pour aller dans des lieux de difficile accès. C'est une nation



puissante, ses forces consistent en cavalerie : ils sont partagés en plusieurs tribus ou hordes ; on les divise en réguliers et en irréguliers, les Cosaques réguliers ont un chef nommé *Hetman*. Ces Cosaques se distinguent par le pays qu'ils habitent. On dit les Cosaques du Jaick, du Dniepper, du Don , parce qu'ils sont établis le long de ces rivières ; les plus renommés sont les Cosaques du Don ; quand aux Cosaques irréguliers, nommés *Cosaques-Zaporow*, on ignore leur origine. La manière de combattre de ces hordes, effraie au premier abord ; ils sont armés d'une lance fort longue et montés sur de petits chevaux fort vifs ; réunis en bande de deux ou trois mille hommes, ils fondent sans ordre sur leur ennemi , comme des fourrageurs, jettent de grands cris et attaquent avec impétuosité ; s'ils trouvent de la résistance ils fuient avec la promptitude de l'éclair.

Les *Maures* ou *Sarrazins*, qui devinrent, après la conquête de l'Espagne, un peuple galant, civilisé, brave et chevaleresque, étaient, lors de leur invasion en



Espagne, des hordes indisciplinées. Les Sarrazins sous la conduite d'*Abdérame*, un de leurs plus célèbres généraux, firent, en 725, une invasion dans le midi de la France et s'y établirent. Charles-Martel les harcela long-temps et les joignit à Poitiers, en 732, il remporta sur eux une victoire décisive; ils furent totalement défaits. Ils revinrent plusieurs fois en France et furent encore battus par Charles-Martel, en 738, près de Narbonne: mais ce fût son fils Pépin qui leur fit évacuer tout-à-fait le territoire Français, qu'ils avaient plus ou moins envahi à sept fois différentes.

Les *Normands* firent aussi plusieurs irruptions et de grands ravages en France, sous le règne de Charlemagne, (de 804 à 807); ils retournèrent chez eux chargés de butin, et revinrent en 844, sous le règne de Charles-le-Chauve; ils pénétrèrent dans l'intérieur de la France et firent des dégâts considérables. *Hochery*, l'un de leurs chefs, brûla Rouen, porta le fer et le feu en Bretagne, en Anjou et jusques dans l'Aquitaine. Un autre chef prit Nantes par



escalade et réduisit cette ville en cendres. Une troisième troupe beaucoup plus nombreuse, remonta la Seine jusqu'à Paris. Cette troupe ravagea la Picardie, la Flandre et la Champagne. Leurs ravages s'étendirent jusqu'à la Gascogne; ils prirent et pillèrent Bordeaux. Enfin Charles-*le-Simple*, en 912, traita avec eux, et leur céda la Neustrie, qui prit le nom de *Normandie*. Le Roi donna à *Rollo*, leur chef, qui avait établi le siège de sa domination à Rouen, une de ses filles en mariage, sous la condition d'embrasser la religion chrétienne; ce qu'il fit.

Il arriva, des Normands en France, ce qui était arrivé des Francs dans les Gaules. Tant qu'ils furent obligés de se dérober aux poursuites, ce ne furent que des vagabonds et des brigands; dès qu'ils furent établis dans des villes, la fortune qui change les noms, leur donna celui de conquérans. Des pirates devinrent généraux et leur chef fut duc de Normandie, grand vassal de la couronne et allié à la famille royale.



Les *Montagnards Ecossais* sont très-braves et se sont toujours battu d'une manière différente des autres peuples policés. L'Ecosse, autrefois la Calédonie, a éprouvé différentes révolutions qui forçant les habitans d'être toujours sous les armes, en ont fait un peuple guerrier. Leur arme défensive était un casque de fer et une longue cotte-de-mailles; l'arme offensive était le sabre, la hache, des flèches dentelées et barbues. Nous pourrions citer encore les Celtibériens, les braves Castillans, les anciens *Vettones*, et les habitans des Asturies, qui honorent toujours la mémoire du roi Pélage. Ces peuples faisaient parfaitement la guerre de montagnes; avec quel art et quelle bravoure Don Pélage qui fut nommé Roi, en 718, se défendit contre les attaques des Maures! Les braves Espagnols de ces contrées formèrent les royaumes d'Oviédo et de Léon, et s'y maintinrent les armes à la main pendant environ sept cents ans, c'est-à-dire pendant tout le temps de l'occupation de l'Espagne.

Les *Danois*, peuple belliqueux, se bat-



taient, jadis, d'une manière irrégulière. Vers l'an 333, une émigration considérable de ce peuple, établit une colonie sur la côte de la Baltique, vis-à-vis le Danemarck entre l'Elbe et l'Oder; ils firent depuis, plusieurs incursions chez leurs voisins; Harald, un de leurs Rois, conquît l'Angleterre en 930; mais, les Normands s'en emparèrent à leur tour, en 1067, sous la conduite de *Guillaume-le-Conquérant*, duc de Normandie.

Beaucoup de peuples que je pourrais citer encore, ayant adopté la tactique européenne, ne doivent plus trouver place dans ce chapitre.

J'ai certainement omis de parler de beaucoup d'autres peuples qui se battaient d'une manière irrégulière; mais, la plupart n'existent plus, et d'autres n'ont laissé aucune trace de leur passage.

---



## CHAPITRE IV.

Des peuples anciens et modernes qui se sont distingués dans l'art de la guerre. — Leur armure : composition de leurs armées : désignation de quelques corps qui en faisaient partie, et manière dont ils combattaient.

Les Grecs, les Macédoniens : leur armure, phalange. — Les Helvétiens, la république Suisse. — Les Romains : légion, cohortes, manipules, célères et vélites, frérentaires, hastaires, triaires, frumentaires. — Les Carthaginois, les Saxons, les Prussiens, les Anglais, les Perses : athanate, kortchis, kurtchis. — Les Turcs : janissaires, agiomoglans, les acauzis; cavalerie turque, spahis, caripi, dellis. — Les Espagnols, les amogabares. — Drabans suédois. — Strélits russes. Allemagne : hussards, hullans, croates, bannalistes, waradins, licanien, pandours, manteaux-rouges, hussards de la mort, chasseurs tyroliens. — Monténégrins. — Les chevaliers de Malte et les Templiers.

Après avoir nommé les peuples qui ont toujours combattu d'une manière irrégulière, peuples dont la plupart ne sont connus que sous le nom de *barbares*, nous devons nous occuper de ceux qui,



ayant fait des progrès dans l'art militaire, ont suivi une tactique quelquefois différente, mais qui cependant a servi de modèle, dans bien des points, à celle dont on se sert aujourd'hui.

Nous commencerons par la *Grèce*. Ses habitans étaient des peuples guerriers, qui se sont illustrés par leur amour pour la patrie et par leur bravoure : à Marathon, à Salamine et dans vingt autres endroits, ils se sont couverts de gloire ; ils ont été grands jusques dans leurs défaites : témoin, la bataille de Leuctres, le passage des Thermopyles, et la retraite des dix mille.

Les *Macédoniens* avaient ordinairement un tiers d'auxiliaires dans leurs armées ; les uns Grecs, entretenus par leurs républiques, et les autres mercenaires, payés par le roi.

L'infanterie avait trois sortes de soldats ; les uns armés à la légère, les autres moins légèrement, et les derniers étaient pesamment armés : ceux-ci formaient la fameuse phalange, corps terrible dans l'attaque,



et inébranlable dans la résistance ; ils n'avaient d'autre solde que le butin. La cavalerie était, en partie, composée d'étrangers. Des boucliers, des casques de cuir cru, des épées tranchantes et perçantes, des poignards et des piques, telles étaient les armes des Macédoniens.

Les *Helvétiens* avaient une population nombreuse dès le temps où les Romains pénétrèrent dans les Gaules. Il paraît que l'Helvétie, pays de montagnes et de lacs, a été peuplée par les habitans des Gaules et de l'Allemagne, qui ont remonté, en cotoyant le Rhin, jusqu'aux cîmes d'où part ce fleuve. Les rois de France des deux premières races leur donnèrent des gouverneurs, et les premiers empereurs d'Allemagne en firent autant par la suite. A la fin, les vexations furent si grandes, que les Helvétiens secouèrent le joug et formèrent la république suisse ; ils ont, par leur bravoure et leur persévérance, conservé leur liberté. Ils se servirent d'abord de longues piques, puis ils adoptèrent la tactique et les armes nouvelles. Leur pays



est excellent pour faire la guerre de partisans, aussi verrons-nous dans le chapitre xvi de la deuxième partie de cet ouvrage, les beaux faits d'armes de cette nation qui, avec des poignées d'hommes, a culbuté des armées formidables.

Les *Romains* ont, plusieurs fois, changé de tactique ; tantôt ils avaient des troupes à leur solde, tantôt ils armaient leurs alliés, d'autres fois, leurs seules légions étaient employées ; ces légions étaient si considérables que trois ou quatre formaient une armée (1). Une légion était forte de huit à dix mille hommes.

La différence qu'il y avait entre la phalange grecque et la légion romaine, c'est que la première formait un corps serré, tandis que la seconde était divisée en plusieurs corps séparés les uns des autres par des intervalles capables de con-

(1) Le mot légion vient de *legere*, parce que, lorsque les Romains faisaient une levée, les tribuns choisissaient leurs soldats d'après les listes appelées par le crieur public.



tenir un autre corps si l'on eût voulu les remplir. Leurs *céléres* et leurs *vélites* faisaient le service de partisans. On choisissait les vélites dans le peuple peu fortuné : c'était des jeunes gens lestes, armés d'une épée, d'un bouclier et d'une parme : (grand bouclier qui mettait son homme à couvert). Ces troupes, armées à la légère, voltigeaient sur les flancs, et, quelquefois placées à la tête d'une colonne, commençaient l'attaque.

Ils avaient aussi des auxiliaires nommés *Férentaires*, armés à la légère; leurs armes étaient l'épée, les flèches et la fronde.

Les *Hastaires* portaient l'armure complète; ils soutenaient le choc de l'ennemi et opposaient une grande résistance.

Les *Triaires*, ainsi nommés parce qu'ils faisaient la troisième ligne, étaient armés d'une pique et d'une rondache avec le casque et la cuirasse: il y avait des triaires dans chaque cohorte. Les légions se divisaient en cohortes et en manipules. Il y avait trois manipules par cohorte et chaque manipule se divisait en deux centu-



ries. L'on avait dans chaque légion des *Frumentaires* pour porter les ordres et faire transporter le bled aux armées.

Les *Carthaginois* furent les émules et les rivaux des Romains; ils occupaient le territoire qui compose le royaume de Tunis, mais ils ont possédé la meilleure partie de l'Espagne, de la Sicile et des îles de la Méditerranée; comme leur territoire était peu étendu, ils prenaient beaucoup d'auxiliaires à leur solde. Chaque officier ou soldat, portait autant de bagues au doigt qu'il avait fait de campagnes. Cette nation n'a existé qu'environ 750 ans; elle a fait trembler Rome. Les Carthaginois étaient bons marins et braves soldats; la manière dont ils se conduisirent dans les trois guerres puniques, est digne d'éloge : réduits aux dernières extrémités par les Romains, ils défendirent leur ville de rue en rue jusqu'à la citadelle; s'y étant tous retirés, ils y mirent le feu et s'y précipitèrent.

Les *Saxons* descendent des Macédoniens disent les uns, et des Scythes suivant



d'autres auteurs, le courage était héréditaire chez eux. Charlemagne leur a donné une triste célébrité; c'est maintenant un des royaumes d'Allemagne, comme la Bavière et le Wurtemberg.

La *Prusse* s'est illustrée sous le grand Frédéric, par ses bons soldats, sa tactique et sa discipline.

Je n'ai rien de particulier à dire sur les *Anglais*, sinon qu'on prétend que la partie occidentale de la Grande-Bretagne a été peuplée par les Gaulois; et la partie orientale par les Pictes, venant du nord de l'Allemagne; tandis que le centre était occupé par les Bretons naturels du pays. Je n'ai rien non plus de remarquable à rapporter, sur les autres nations d'Europe; maintenant elles font toutes la guerre à peu près de la même manière; nous allons donc nous occuper des différens corps employés dans leurs armées.

Les *Perses*, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, avaient autrefois un corps nommé *athanate*, d'un mot grec qui signifie *immortel*; parce que ce corps



était une milice toute composée de Perses; on le choisissait parmi les braves et quand il en mourait, ils étaient remplacés de suite, de manière à ce que ce corps fût toujours au complet : maintenant qu'ils ont des armées organisées comme les armées européennes; on y distingue les *Kortchis*, corps de cavalerie destiné à garder la frontière, et une milice à cheval nommée les *Kurtchis*, cette milice est composée de nobles; ils portent un turban rouge, ce qui leur a fait donner par les Turcs, le nom de *tête Rouge*.

Les *Turcs*, après avoir fait la guerre d'une manière irrégulière pendant fort long-temps, commencèrent, sous le sultan Amurat, à former des corps réguliers : il créa les *janissaires*, milice terrible qui depuis a fait souvent trembler les sultans. Il les composa d'esclaves et d'enfans pris sur les ennemis, et les fit élever à ce dessein. Les *Agiomoglans*, furent créés ensuite; comme on les destinait à devenir un jour des janissaires, avant de les faire entrer dans ce corps d'élite, ils étaient



obligés de faire un apprentissage pénible; on les exerçait à tout ce qui pouvait endurcir un homme à la fatigue, jusqu'à défricher les terres. Les Turcs ont pour infanterie, des milices soldées en temps de guerre et un corps non soldé nommé les *Acauzis*, ce sont des fantassins qui, quoique ne recevant pas de solde, sont néanmoins obligés d'aller à la guerre, à cause de certaines exemptions et privilèges qu'ils ont dans le lieu de leur résidence.

La cavalerie turque doit son origine aux Scythes; les *spahis* sont un corps de cavalerie turque, composé de douze à quinze mille hommes: leur arme est le sabre et la lance; quelques-uns ont un pistolet et une carabine.

Les *caripi*, autre corps de cavalerie; la plupart maures ou chrétiens renégats, sont des aventuriers qui cherchent fortune; ils combattent avec bravoure.

Les *dettlis*, cavaliers d'Albanie ou de Bosnie, suivent volontairement les armées du grand-seigneur, sans aucune solde; une fois engagés dans un parti, rien ne pour-



rait les en faire désister, voilà pourquoi les Turcs leurs donnent le titre de *delli* qui signifie *soldat hardi*; ils sont extrêmement braves et même si téméraires dans le danger, qu'on en a vu se précipiter seuls au milieu des ennemis et ne rentrer dans leurs rangs qu'après en avoir tué cinq ou six. Leur habillement est bizarre; ils portent un jupon et de longues et larges chausses qu'ils appellent *salveres*, le tout fait de peaux d'ours ou de léopard dont le poil est mis en dehors. Leurs armes sont le sabre, la lance et la hache d'armes; quelques-uns portent des pistolets. La tactique des Turcs est différente de celle des autres nations européennes.

Les *Espagnols* avaient, jadis, une espèce de milice espagnole nommée les *Amogabares*, nom tiré de l'Arabe, de l'article *al* et de *mugabar* qui vient de *gabar* et dont la signification était *grand, fier, brave*: ces troupes étaient fort estimées par leur bravoure, mais elles n'existent plus.

Les *Drabans* étaient des cavaliers distingués, qui, en Suède et chez quelques





souverains d'Allemagne , formaient la garde principale du prince.

Les *Strélits* : milice qui était la seule troupe réglée de Russie dans les temps reculés, se sont révoltés plusieurs fois; c'était les Janissaires du nord, mais s'étant insurgés, en 1668, pendant que le czar *Pierre-le-Grand* était hors de son pays; à son retour, il les cassa; en fit mourir plusieurs, et extirpa jusqu'à leur nom; il mit ensuite ses troupes sur le pied des autres nations. Ses successeurs se sont appliqués à discipliner leurs armées, et aujourd'hui l'armée russe est une des plus belles et des plus fortes de l'Europe.

L'empereur d'*Allemagne* peut aussi mettre sur pied une armée superbe, bien disciplinée et très-brave. Outre ses corps de hussards et de hulans, il a eu, dans ses différentes guerres, des corps francs qui se sont distingués, et des corps particuliers portant le nom des pays où ils avaient été levés.

Les *Croates* étaient des miliciens originaires de la Croatie; bons guerriers et sus-



ceptibles de discipline. La maison d'Autriche en a souvent tiré bon parti dans ses guerres contre la France. Les Croates se sont particulièrement distingués à la bataille de Nordlingue en 1646. Ils servent à pied et à cheval; leurs armes sont un bon sabre, des pistolets et des carabines.

Nous avons eu, en France, quatre régimens de Croates et de Dalmates; ils furent formés lorsque la Dalmatie fut cédée à la France par suite du traité de Tilsit, en 1807.

Les *Bannalistes* furent un corps de milice formé en Croatie pendant les guerres de 1745 et qui servait dans les armées d'Autriche; ils se nommaient *bannalistes* à cause que le maréchal de Bathiani, qui les avait formés, entr'autres dignités dont il se trouvait revêtu, portait celle de *Ban de Croatie*. Ce corps était fort beau, mais il fut licencié à la fin de la campagne.

Les *Waradins*, *Licaniens*, *Pandours* et autres corps formés pendant la guerre, n'étaient que des corps de partisans au service des Autrichiens.



Nous avons vu, contre nous, dans les guerres de la révolution, des compagnies de *manteaux rouges*, troupe indisciplinée et féroce, au service de l'Autriche, ainsi que les *hussards de la mort*; mais le corps franc qui a fait le plus de mal aux Français pendant ces guerres, est celui des *chasseurs Tyroliens*, qui se servent de carabines à maillet, ils sont longs à charger, mais ces soldats, la plupart bons chasseurs et habitant les montagnes du Tyrol, ajustent très-bien; chaque coup de carabine abat son homme, et cela, à des distances considérables.

On ne parlera pas des *Algériens* ni des puissances barbaresques : ces peuples font la guerre comme les Turcs.

Les *Monténégrins* sont encore dans le même système. Mais, nous ne devons pas oublier les anciens *chevaliers de Malte*.

Après la prise de Rhodes, en 1521, ( le grand-maître étant Villiers de l'Île-Adam, français, et quarante-deuxième maître. ) L'ordre se retira à Malte, d'où ses galères ont protégé la chrétienté dans la Méditer-



année jusqu'à la prise de cette île par les Français, en 1798. La bravoure des chevaliers de Malte sur terre et sur mer, leur mérite une place distinguée dans cet ouvrage.

L'ordre militaire *des Templiers*, créé en 1118, pendant les croisades, et détruit par Philippe-le-Bel en 1314, fut un ordre qui rendit de grands services à nos armées dans la Palestine. Par sa bravoure, il mérite aussi une mention honorable (1).

(1) Le nom de *Templiers* lui vient de ce que Baudoin II, roi de Jérusalem, leur donna une maison proche du temple de Salomon.

---



~~~~~  
CHAPITRE V.

Désignation des principaux corps irréguliers qui se sont distingués, dans différentes parties du monde, par leur manière de combattre ; soit comme corps isolés, soit comme faisant partie d'une armée régulière.

Chouans ; guérillas espagnols ; miquelets ; barbets.—Mameloucks : leur armure, leur organisation.—Flibustiers ; notice sur l'*Olonnais* et *Morgan*.—Conclusion de la première partie.

AYANT nommé tous les corps qui ont existé en France, nous dirons un mot sur la guerre des chouans.

Les *Chouans* étaient, dans l'origine, des paysans-bretons insurgés, par d'anciens seigneurs, contre le gouvernement d'alors ; ils doivent leur nom à trois frères qui habitaient les environs de Vitré. Ces paysans formèrent un noyau qui se grossit peu-à-peu. Ils firent la guerre de partisans dans leur pays, qui était convenable à ce

genre de guerre; et au bout de deux ou trois ans de combats journaliers, où ils furent souvent vainqueurs contre des troupes disciplinées; ils traitèrent avec le gouvernement, le reconnurent, et la pacification s'en suivit (1).

Lorsque les Français voulurent envahir l'Espagne, après la paix de Tilsit; les principales places étant occupées par eux, l'armée espagnole devint à peu près nulle. Une Junte se forma à Cadix; les paysans se levèrent en masse et formèrent des petits corps sous le nom de *Guérillas*, qui firent le plus grand mal à nos troupes. Les *chouans* avaient commencé ce genre de guerre en France; mais les Espagnols la firent d'une manière terrible contre la France : c'est cette manière de faire la guerre que je veux traiter par principe,

(1) Parmi les chefs qui se sont fait remarquer dans cette guerre et dans celle de la Vendée, on peut citer : les généraux Charette; Stoffet; Sapineau; de Scépeaux; le prince de Talmon; le marquis de Puisaye; Georges Cadoudal; la Roche-Jacquelin et plusieurs autres.

connaissant les fautes commises par les Chouans et par les Espagnols; j'ai cherché à les éviter dans le plan dont je vais donner le détail dans la seconde partie de cet ouvrage.

Nos anciennes guerres en Espagne et en Italie, ont donné naissance à deux corps dont on a beaucoup parlé; les *Miquelets* et les *Barbets*.

Les premiers étaient des paysans vivant dans les Pyrénées; ils faisaient dans nos armées le même service que les Pandours et les Croates en Allemagne; ils servaient d'éclaireurs, de guides et quelquefois d'espions. Les miquelets étaient armés de fusils, de pistolets et d'une dague; cette espèce de milice cessait ses fonctions à la paix.

Les *Barbets* habitaient les Alpes sur les frontières du Piémont et du pays de Gènes. Leur nom vient et de leur barbe qu'ils portaient fort longue et de leur agilité à grimper sur les montagnes, comme les chèvres. C'était de vrais brigands; ils vivaient de pillage et de rapine, et quoiqu'attachés et protégés par une des puis-

sances belligérantes, ils pillaient également les deux partis quand ils en trouvaient l'occasion; ils servaient quelquefois d'espions, mais il ne fallait pas s'y fier. On n'a pu les détruire totalement; habitant des montagnes escarpées, il leur est aisé de se soustraire aux recherches; et en temps de guerre comme en temps de paix, ce sont des voisins fort dangereux pour les voyageurs qui ne sont pas en force, ou escortés.

Les *Mameloucks* (1), sont (ainsi que les Janissaires) des enfans de diverses religions, enlevés dans leur bas âge en Georgie, en Circassie et autres provinces de l'empire Ottoman, par des voleurs ou des marchands qui les revendent ensuite au Caire ou à Constantinople. Les grands d'Egypte qui ont eu une pareille origine, les achètent et les élèvent avec soin, pour les rendre digne de leur succéder un jour; ils apprennent dès l'enfance, à monter à cheval et à se servir adroitement de toute es-

(1) *Mamelouck* signifie : acquis, possédé.

pièce d'armes ; comme le but de chacun est de parvenir à la dignité de bey, ils sont d'une bravoure extrême et d'un dévouement à toute épreuve pour les beys leurs patrons ; quand ils deviennent *cachefs* ou lieutenant des beys, ils achètent à leur tour d'autres Mameloucks auxquels ils rendent l'éducation qu'on leur a donnée. Ils montent des chevaux Arabes, bien dressés ; sont excellens cavaliers, et rien ne peut résister à leur premier choc ; ils sont armés de pistolets, d'un tromblon, d'une hache d'armes, et d'un sabre d'une trempe excellente, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse ; il est difficile de les attendre de pied ferme ; il n'y a qu'une excellente infanterie bien sûre de sa force, qui puisse le faire, comme l'infanterie française de l'armée d'Egypte, lors de l'expédition de 1798.

Nous terminerons ce chapitre par les *flibustiers* ; c'était bien le corps le plus indiscipliné et le plus irrégulier que l'on ait connu ; néanmoins ce corps a fait trembler toutes les colonies Espagnoles. Ils doivent

leur origine à des aventuriers qui se rendirent à Saint-Domingue et à l'île de la Tortue, pour y faire le commerce des peaux des bœufs qu'ils tuaient dans l'île de Saint-Domingue, et qu'ils faisaient sécher ensuite; on les nomma d'abord *boucanniers*. Une partie se mit à pirater et à faire des courses contre les Espagnols, d'où leur vint le nom de *flibustiers*, du mot Anglais *flibuster*, qui signifie *corsaire*. C'était des hommes intrépides qui ont fait le plus grand mal au commerce Espagnol, leurs actions sont incroyables; on les a vus prendre à l'abordage, des vaisseaux de guerre, avec une mauvaise barque et vingt-cinq à trente flibustiers. Les plus célèbres ont été le fameux Olonnaïs, le capitaine Roc, David, Morgan et plusieurs autres.

L'*Olonnois* se nommait Jean David : il était né près d'Olonne en Poitou. Il quitte la France dans sa jeunesse, s'embarque à la Rochelle et s'engage à un habitant des îles de l'Amérique. Lorsqu'il fut sorti de servitude, il se retira sur la côte de Saint-Do-

mingue, s'associa à quelques boucaniers qui le nommèrent leur chef, et fit quelques prises. Les Espagnols armèrent contre lui, tuèrent presque tout son monde et le blessèrent : il feignit d'être mort et dès que les ennemis furent éloignés, il prit l'habit d'un Espagnol qu'il avait tué, et se rendit dans la ville de Campesche, où il trouva des prisonniers auxquels il promit la liberté s'ils voulaient lui obéir. Ils s'emparèrent d'une barque et se sauvèrent à l'île de la Tortue; ensuite, il se présenta avec deux canots devant la Havanne : le gouverneur de cette île envoya contre lui une frégate de dix pièces de canon; l'Olonnois s'en rendit maître et coupa la tête à tous les Espagnols, excepté à un seul qu'il renvoya au gouverneur pour lui annoncer qu'il lui préparait le même traitement. Cet homme aussi cruel qu'intrépide fut pris quelque temps après par les Indiens sauvages, qui le hachèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent.

Morgan fut plus heureux; né dans la province de Galles, en Angleterre, il passa

de bonne heure à la Barbade, de là il fut à la Jamaïque et devint vice-amiral de la flotte du fameux corsaire *Mauvelt*. Plus tard cet intrépide flibustier, à la tête de quatre vaisseaux et de sept cents hommes aussi braves que lui, courut les mers, prit l'île de Cuba et pillà la ville de Porto-Bello en 1670; il pillà ensuite la ville de Panama, fit un riche butin et revint à la Jamaïque où il se maria et cessa ses courses.

Tous ces aventuriers étaient des hommes très-braves; mais, presque tous étaient féroces et cruels.

Après avoir passé en revue la formation des premières armées françaises, leur accroissement, les divers changemens qu'elles ont éprouvé jusqu'à nos jours : après avoir jetté un coup-d'œil sur la manière de combattre des peuples anciens et modernes, et nommé ceux qui se sont le plus distingués; nous allons nous occuper uniquement de la guerre de partisans et parler des corps que l'on comprend sous ce nom générique.

SECONDE PARTIE.

Contenant le développement du système
de l'auteur, et la formation des légions.

CHAPITRE PREMIER.

De l'instruction nécessaire aux soldats et aux officiers
pour parvenir dans l'état militaire.

Parallèle du soldat sous l'ancien et sous le nouveau régime;
recrutement ancien et nouveau : *Chevert* et *Fabert*, cités;
qualités indispensables pour faire un bon soldat; dissertation
sur la théorie et la pratique; officiers non instruits ne
peuvent parvenir au-delà d'un certain grade. — Connaissances
nécessaires à un officier, à un officier d'état-major
et à un général.

LA guerre est de tous les métiers, le
plus savant et le plus difficile; cependant la
plupart de ceux qui sont appelés à l'exer-
cer comme simples soldats, obéissant à la

loi du recrutement, ne portent point dans les camps, le goût et l'instruction indispensable pour parvenir à faire un jour de bons officiers. Presque tous les soldats sont des ignorans ou des gens qui n'ayant pas le moyen de se faire remplacer, désirent achever promptement leur temps, afin d'obtenir leurs congés et retourner chez eux pour reprendre leurs travaux agricoles, ou les états qu'ils avaient embrassés d'abord : n'ayant point (surtout en temps de paix) l'espoir d'un avancement, auquel la plupart se sentent incapables d'arriver; ils servent avec dégoût; sont paresseux et rentrent chez eux aussi ignorans dans l'art de la guerre, que quand ils en sont partis.

Si un soldat, voulant suivre cette carrière de bonne volonté, arrive avec quelques dispositions; l'état de paix lui ôte tout moyen d'avancement; de là, naît le dégoût, et ces hommes ne rendent pas beaucoup plus de services à l'état, que celui qui sert contre son gré.

Si la guerre est allumée, la scène change ;

le Français est brave, impétueux; les succès animent de plus en plus son ardeur guerrière, et souvent l'homme le plus apathique en temps de paix, devient un lion pendant la guerre.

Pour avoir de bons soldats, il faut qu'ils soient intéressés à la défense de la patrie. Avant la révolution on recrutait partout; les hommes se vendaient pour quelques écus; dans les momens difficiles on employait tous les moyens pour s'en procurer; fort souvent la liberté d'un Français se trouvait engagée pour plusieurs années, à la suite d'un dîner où l'on avait mis en usage, des moyens de séduction afin d'obtenir sa signature. Les gens riches se rachetaient, mais les pauvres, les vagabonds et les gens sans aveu, étaient obligés de rejoindre, et n'allant pas librement aux armées, ils n'avaient aucun intérêt à défendre l'état; ils se battaient bien parce qu'ils étaient français, mais c'était tout. Les jeunes gens qui avaient du goût pour l'état militaire, osaient rarement s'engager librement; aussi l'on compte à peine deux

hommes sortis des derniers rangs de l'armée pour parvenir aux premiers; *Chevert* et *Fabert*.

Au commencement de la révolution, l'ennemi menaçait nos frontières et la plupart des officiers avaient quitté la France; on fut obligé de les remplacer dans leurs corps par leurs sous-officiers, afin de former de suite une armée capable de s'opposer à l'invasion. Les officiers qui étaient restés en France devinrent généraux; des levées extraordinaires se firent; divers corps se formèrent et choisirent leurs chefs; chacun était à l'armée pour son compte et de bonne volonté; les officiers élus par leurs soldats avaient leur confiance, aussi, nous fîmes des merveilles, et les vieux soldats prussiens et autrichiens, furent battus par des gens qui faisaient leurs premières armes, mais qui se battaient pour eux. Plusieurs des braves qui s'étaient réunis volontairement pour chasser l'ennemi, restèrent dans nos armées; ils avaient de l'instruction et firent par la suite d'excellens officiers. Au lieu de recruter et

d'acheter les hommes comme autrefois , on appela tous les citoyens indistinctement au tirage de la conscription ; pour compléter les cadres , personne ne fut exempt ; alors l'armée devint essentiellement française ; ce ne fut plus une troupe soldée composée d'élémens hétérogènes , tout le monde ayant intérêt à la chose , elle marcha bien ; nous eûmes de bons chefs sortis de nos rangs , et avec ces chefs nous battîmes toutes les nations de l'Europe.

L'exemple des belles actions anime et développe le caractère des braves : que d'hommes célèbres dont on n'eût jamais parlé , s'ils n'avaient trouvé le moyen de se faire remarquer ! La plupart de nos excellens maréchaux , étaient de simples soldats ou des sous-officiers , au commencement de la révolution. Mais , une chose indispensable pour faire un bon officier ; c'est l'instruction et la théorie : nos nouveaux généraux l'avaient tellement senti , que tout en prouvant par leurs succès que l'expérience était un grand guide , ils sa-

vaient qu'elle ne peut remplacer la théorie ; aussi nous les avons vus s'occuper de l'étude des ouvrages remarquables, écrits sur la guerre, et à mesure qu'ils acquéraient un grade, ils acquéraient des connaissances en tactique, qui, réunies à l'expérience qu'ils avaient, en ont fait des officiers qui serviront de modèles à tous nos nouveaux capitaines.

L'expérience est indispensable pour un militaire, mais la théorie l'est davantage : on attend de l'expérience de plusieurs années, ce que la théorie peut apprendre en peu de temps. Il faut donc, pour devenir un bon officier, avoir de la théorie avant d'entrer dans les armées ; cette théorie met en état de profiter de l'expérience sur le terrain, d'acquérir de grandes connaissances quand on a fait quelques campagnes, et que l'on a assisté à des sièges et des batailles remarquables. Voilà pourquoi les officiers qui nous arrivaient des écoles militaires, devenaient plus promptement de bons officiers, que ceux qui avaient fait leur éducation dans les camps seulement.

Beaucoup de nos vieux militaires parvenus par leur bravoure , prouvent la vérité de ce que j'avance. Ces braves acquerraient des grades et des décorations sur le champ de bataille; mais, arrivés au grade de capitaine, ou, tout au plus, à celui de chef de bataillon, ils restaient-là; ils savaient parfaitement conduire une compagnie ou un bataillon, mais un régiment aurait été mal commandé par eux : quand je dis mal, ce n'est pas dire qu'ils n'avaient pas le talent de commander la manœuvre, et le courage de se faire tuer à la tête de leur corps; mais cette masse étant trop forte pour leurs moyens, ils ne pouvaient prévoir tout et n'osaient pas entreprendre par eux-mêmes; craignant de se compromettre ils n'auraient pas fait le moindre mouvement sans l'ordre du général; ils ne savaient donc pas tirer tout le parti que l'on peut tirer en campagne, d'un corps de deux à trois mille hommes. Il faut nécessairement pour utiliser convenablement ces braves gens, leur donner des commandemens dans leurs moyens; les mêmes

hommes seront d'excellens capitaines et des colonels médiocres, mais ces hommes seraient de fort bons chefs de guérillas ou de partisans, parce que, recevant un ordre général de conduite pour une expédition quelconque, ils manœuvreraient leur compagnie avec intelligence et bravoure; sachant le nom de tous les hommes, connaissant les inclinations et le caractère de chacun, ils sauraient utiliser chaque soldat suivant ses moyens, et feraient des prodiges avec deux ou trois cents hommes.

Pour être bon officier supérieur, il faut de l'éducation et de la théorie; ainsi, je soutiens qu'un soldat qui veut parvenir aux grades supérieurs, doit, avant tout, s'occuper de la théorie de la guerre; l'expérience viendra ensuite.

Pour faire un bon officier d'état-major, et par suite un bon officier-général, il faut savoir les mathématiques jusques et compris les équations du deuxième degré; la géométrie et la trigonométrie rectiligne; les sections coniques, au moins, pour ce qui concerne l'artillerie; il doit savoir un

peu dessiner, connaître parfaitement les grandes manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie; avoir des notions de fortification; savoir très-bien la géographie et avoir lu l'histoire de tous les peuples avec lesquels on peut avoir la guerre, car il est important de connaître les mœurs et le caractère de chaque nation.

Tout le monde est brave, c'est une qualité égale dans un grenadier et dans un maréchal; mais si la nature donne des moyens et des talens, c'est l'étude et le travail qui les développent; aussi, si j'étais chef de corps, j'aurais grand soin, quand je découvrirais, dans mes soldats, de ces génies ardens qui ne demandent qu'à avancer, de les placer convenablement; et quand ils seraient sous-officiers, si je les voyais s'occuper de leur instruction, je ne les laisserais pas languir dans les grades subalternes, car ils perdraient cette élévation d'âme qui fait les grands hommes.


~~~~~  
CHAPITRE II.

Des connaissances nécessaires à un général en chef.

---

M. le maréchal *de Saxe*, cité. — Valeur; esprit; intelligence; activité; prudence. — Approvisionnement. — Examen des lieux. — Arrangement des troupes. — Coup-d'œil. — Des retraites.

L'INSTRUCTION doit toujours être en rapport avec le grade que l'on occupe. Mais il est des choses que l'on exige de celui qui tient le premier rang.

M. le maréchal de Saxe, l'un de nos plus grands généraux, disait que la première qualité d'un général en chef, était la valeur; parceque, sans elle, toutes les autres devenaient inutiles; et la seconde, l'esprit. Un général en chef doit être courageux et fertile en expédients; il doit avoir le talent des prompts et heureuses ressources; savoir pénétrer les hommes et leur être impénétrable; la capacité de se prêter à tout;



l'activité jointe à l'intelligence; l'habileté de faire en tout un choix convenable, et la justesse du discernement.

Le général en chef doit être doux, exempt des petites passions des hommes ordinaires; ne savoir ce que c'est que la haine; récompenser les belles actions; encourager et entretenir l'émulation du soldat; punir sévèrement une faute si elle a rapport à la discipline, mais il doit être juste avant tout; le soldat ne se plaint jamais de la sévérité, quand celui qui punit est guidé par la justice. Avec ces qualités, un général en chef se fera aimer, craindre et obéir.

Un bon général doit prévoir tout; s'occuper de l'approvisionnement de son armée, être inflexible envers ceux qui volent et spéculent sur la nourriture des soldats; il doit avoir le talent de choisir ses positions, de manière à ce qu'il ne puisse être obligé de combattre que lorsqu'il le veut.

L'examen des lieux et celui de son arrangement pour ses troupes, doit se faire avec la rapidité de l'éclair; sa disposition



doit être courte et simple ; le général doit se distinguer par sa présence d'esprit et son coup-d'œil. Que de batailles désespérées ont été gagnées tout d'un coup, par une marche ou une attaque faite à propos !

Le coup-d'œil du général en chef peut décider d'une affaire ; ce mouvement doit être extrêmement vif, une délibération peut avoir des suites funestes. La présence d'esprit du chef, remédie à tout ce qu'il n'a pu prévoir ; elle répare les fautes de ses subordonnés, et profite de celles de son adversaire ; mais le chef qui tâtonne, qui n'ose prendre sur lui dans un moment décisif, finit très-souvent par compromettre, par son hésitation, l'armée dont le commandement lui est confié.

La prudence doit prévoir les événemens et tâcher de se les rendre favorables ; mais s'il est nécessaire de mûrir longuement ses plans dans le cabinet, comme un mouvement de l'ennemi peut les déranger lorsque l'on est sur le terrain, il faut alors savoir agir à propos, au lieu de délibérer, surtout dans les momens désespérés.



Il est des cas où la prudence excessive dans un chef, est une preuve de timidité et de faiblesse; mais aussi il ne faut pas risquer de compromettre son armée en se livrant inconsidérément à son courage. Un général en chef doit donc calculer toutes ces choses avant d'attaquer l'ennemi, et faire auparavant les dispositions nécessaires pour se mettre à l'abri dans le cas où il ne réussirait pas dans son attaque.

Si un homme n'est pas né avec les talens de la guerre, et s'il ne les cultive pas par la connaissance de toutes les sciences qui y ont rapport, il sera toujours un général médiocre.

Il en est de cet art comme de tous les autres, il faut naître peintre, sculpteur, poète ou musicien, et travailler beaucoup ensuite, pour devenir un artiste célèbre: voilà pourquoi l'on ne voyait paraître, autrefois, les grands généraux qu'à des distances fort éloignées; il a fallu toutes les circonstances qui ont accompagné les guerres de la révolution pour trouver, de suite, une aussi grande quantité de bons généraux.



raux, et je répéterai ce que j'ai dit dans le chapitre précédent (relativement aux capitaines), que l'on a vu d'excellens colonels devenir des généraux médiocres.

Ce qui paraît, au premier coup-d'œil, le plus difficile dans l'art militaire; c'est de savoir faire une retraite en bon ordre, il faut, non-seulement, faire des dispositions savantes pour n'être pas entamé; mais il faut, avant tout, que le général ait la confiance entière du soldat; car, l'homme qui bat en retraite est à moitié battu, tandis que celui qui attaque vaut au moins deux ennemis.

Les belles retraites ne dépendent donc pas seulement de la capacité des généraux, mais de la bravoure des troupes, et de leur confiance dans le général en chef.

En résumé, un général en chef doit se faire une loi suprême du salut de l'armée; donner quelque chose au hasard, suivant les circonstances, mais, cependant, sans trop risquer; il doit consulter lentement et agir avec vigueur, car tout dépend, à la guerre, de savoir saisir le moment; il



doit avoir une grande égalité d'âme et du sang-froid, dans l'attaque comme dans la défense. Enfin, du moment qu'il a le commandement suprême, il devient, dès-lors, responsable, et doit remplir tous les devoirs qu'exige une conduite parfaite et consommée.

---



---

### CHAPITRE III.

Des partisans, des voltigeurs et des guérillas.

---

Des partisans en général, explication et définition. — Des voltigeurs : le maréchal *Oudinot*, cité. — Organisation primitive de ces corps ; décret d'organisation : manière d'attaquer et de se retirer. — Guérillas.

DANS une guerre régulière, les corps de partisans sont des corps de cavalerie ou d'infanterie, qui sont envoyés dans le pays ennemi pour y faire des découvertes, enlever des convois, piller les bagages, intercepter les communications, en un mot, pour faire le plus de mal possible. Ces corps sont ordinairement des corps irréguliers qu'on lève, en temps de guerre, pour faire ce genre de service ; il n'ont d'autre solde que le butin fait sur l'ennemi ; aussi cesse-t-on de les payer dès qu'ils ont mis le pied sur son territoire, et aus-



sitôt que la guerre est terminée, on les licencie.

Un général qui n'a point de corps de partisans attachés à son armée, en fait former, quelquefois, de provisoires avec des détachemens de troupes légères, régulières : ces détachemens se nomment *Partis*; les hommes qui les composent retournent dans leurs corps respectifs aussitôt que leur mission est terminée. Ils sont destinés (comme les partisans irréguliers), à dresser des embuscades pour surprendre les partis que l'ennemi envoie, quelquefois, pour reconnaître la force des corps qui lui sont opposés; ils servent aussi à protéger les convois, à empêcher que l'ennemi n'interrompe un fourrage et à faire des prisonniers; mais, ce service étant différent de celui des corps réguliers qui composent l'armée, la discipline des compagnies (employées momentanément à remplacer les partisans) s'altère; elles prennent un esprit d'insubordination qui se communique souvent aux corps dont



elles font partie, et le but du général est manqué.

Il faut de l'habitude pour bien faire le métier de partisan; c'est pourquoi, dans nos dernières guerres, on forma, dans chaque régiment d'infanterie, des compagnies de voltigeurs, dont le service devait être le même que celui des partisans; mais par la suite on sentit qu'en détachant des compagnies entières de différens régimens, on diminuait la force du corps, et que, tout le monde n'étant pas propre à ce genre de service, il valait bien mieux avoir des hommes uniquement dressés à cette manière de faire la guerre; et comme d'après l'organisation primitive des voltigeurs, ils devaient toujours faire partie du régiment auquel ils appartenaient, ils ne purent acquérir cette indépendance nécessaire au partisan. Ces compagnies ayant un service actif à faire, beaucoup plus pénible que les compagnies du centre, furent considérées comme compagnies d'Élite; on leur donna le sabre et la haute paye des grena-



diers, ce qui occasionna de la jalousie dans beaucoup de régimens : on aurait dû leur donner une organisation distincte , faire des bataillons isolés, et non les attacher à des corps. (1)

Les voltigeurs, tels qu'ils furent formés, seraient devenus des corps bien utiles; mais il ne fallait pas leur faire faire le service ordinaire des autres compagnies ; leur destination est d'éclairer l'armée en marche, de harceler sans cesse l'ennemi, de se porter à la course, sur tous les points pendant une attaque; fallait-il faire une forte reconnaissance? fouiller un bois? protéger une retraite? éclairer une marche? escorter un convoi? on employait les voltigeurs; on en réunissait, au besoin, plusieurs compagnies pour un coup de main.

On prenait les hommes les plus petits et les plus lestes ; ils devaient avoir deux ans

(1) M. le maréchal Oudinot a commandé, pendant long-temps, un corps d'armée qui s'est couvert de gloire; il n'était composé que de bataillons de grenadiers et de voltigeurs.



de service, au moins, et savoir monter à cheval, au besoin.

Voulait-on surprendre et enlever un poste important à deux ou trois lieues du camp? Trois ou quatre cents hommes de cavalerie légère prenaient un voltigeur en croupe; on arrivait auprès de l'endroit désigné; les voltigeurs mettaient pied à terre, formaient un bataillon et la cavalerie attaquait; si elle enlevait le poste, les voltigeurs les soutenaient et occupaient la position, jusqu'à ce qu'un fort détachement du corps d'armée vint les renforcer: si au contraire, l'ennemi étant sur ses gardes, repoussait notre cavalerie; celle-ci venait se rallier derrière le bataillon de voltigeurs qui, par un feu soutenu, arrêta l'ennemi. Ordinairement on reprenait l'offensive, à moins d'avoir en tête, des forces trop considérables; dans ce cas, on faisait une retraite en bon ordre; cependant si l'on était vivement poursuivi et que le voltigeur n'eut pas le temps de remonter en croupe derrière son cavalier; il prenait la queue du cheval, et suivait à pied; cette



aide le faisait sauver aussi vite que le détachement de cavalerie, au trot (1).

Les *Guérillas* étaient des bandes de cavalerie et d'infanterie formées en Espagne

(1) Les voltigeurs furent créés par arrêté du 22 ventose an 12. Les voltigeurs étaient armés d'un fusil très-léger, modèle de dragon; il pesait moins que celui de l'infanterie, et était de quatre pouces plus court.

Par l'article 8 de l'arrêté, ils étaient spécialement destinés à être transportés rapidement par les troupes à cheval dans les lieux où leur présence était nécessaire; ils étaient exercés à monter lestement, et d'un saut en croupe d'un homme à cheval, à en descendre avec légèreté, à se former rapidement, et à suivre à pied un cavalier marchant au trot.

Les voltigeurs étaient aussi particulièrement exercés à tirer avec rapidité et avec beaucoup de justesse.

Les officiers de voltigeurs et les sous-officiers étaient armés d'une carabine rayée.

La solde des voltigeurs était la même que celle des grenadiers.

Dans le décret d'organisation, ils étaient armés d'un sabre-briquet; mais il leur fut retiré par décret impérial du 7 octobre 1807.

Au lieu de tambours, les voltigeurs avaient pour instruments militaires, de petits cors de chasse appelés *cornets*.

(Extrait de l'arrêté du 22 ventose an 12.)



lors de l'invasion des Français; j'en ai parlé page 68. Mais, comme leur organisation et leur manière de combattre ne diffère en rien de celle des corps de partisans, il nous arrivera souvent d'employer indistinctement, dans le cours de cet ouvrage, les noms de *Partisan* ou de *Guérillas*.

---



---

## CHAPITRE IV.

### Développement du système des corps de partisans et de guérillas.

---

Avantage de la formation des guérillas pour les pays de montagnes et pays coupés; manière de faire cette guerre avec fruit. — *Bloc-houses* à l'armée d'Espagne. — Aperçu de la perte présumée de l'ennemi, pendant un an, en soutenant cette guerre sans avoir d'affaires majeures. — Calcul approximatif de nos pertes en Espagne d'après le système adopté par les guérillas espagnols. — On doit toujours faire ce genre de guerre dans son pays; l'armée Vendéenne détruite, pour avoir passé la Loire.

LORSQUE des armées étrangères envahissent le sol de la patrie, il faut s'attendre à être pillé, ruiné et maltraité si l'on n'a pas le courage de se défendre.

Si l'armée nationale est détruite et qu'on n'ait plus les moyens d'opposer des forces imposantes à l'ennemi, voilà le cas de former promptement des guérillas ou corps



de partisans; mais quand on veut faire cette guerre avec avantage, il faut commencer par s'emparer des gorges des montagnes; on peut aussi la faire avec succès dans les pays couverts, garnis de défilés, de bois, de forêts, de haies, etc.; mais ne vous hasardez jamais dans les pays plats, surtout quand l'ennemi a beaucoup de cavalerie; car, pouvant s'y développer, elle aurait un grand avantage sur vos compagnies d'infanterie qui, habituées à ne se battre qu'en tirailleurs, ne pourraient opposer de résistance en plaine, à des corps réguliers.

Le but des corps de partisans est d'avoir toujours, une force assez imposante pour inquiéter l'ennemi; de pouvoir la porter partout où besoin sera pour le harceler sans cesse, le miner peu-à-peu, empêcher ses approvisionnements, détruire ses convois, les enlever, prendre ses dépêches, intercepter ses communications, et surprendre tous les hommes isolés que l'on rencontre. Cette guerre bien faite, dirigée par un chef habile, inspirera la terreur à



l'ennemi; il aura beau occuper les villes, comme il faut traverser des routes pour communiquer de l'une à l'autre, il sera assailli sur ces routes; il faudra qu'il soutienne un combat à chaque défilé; il n'osera plus faire sortir une seule voiture sans escorte; il fatiguera ses troupes, ne pourra se recruter, et sera détruit peu-à-peu sans avoir jamais éprouvé une grande perte à-la-fois.

Dans la guerre d'Espagne, les guérillas nous harcelaient tellement sur toutes les routes, que, pour protéger nos escortes d'une étape à l'autre, on fit établir, aux embranchemens des chemins les plus dangereux, de petits forts nommés *bloc-houses*: c'était une espèce de tour ronde en bois, entourée d'un large fossé; sur la plate-forme une pièce de canon de petit calibre, était placée sur un plancher mobile, et tournait avec son embrasure vers le point où l'on voulait la diriger; on mettait des détachemens dans ces bloc-houses; ils protégeaient les convois et offraient des asiles aux escortes maltraitées par l'ennemi.



Cela servit peu ; les Espagnols trouvaient d'autres routes , ils tournaient ces forts , nous n'en tirions pas le parti que nous en attendions , et nos troupes obligées d'y tenir garnison , avaient beaucoup plus de de service à faire.

Les partis de guérillas doivent éviter les rencontres en plaine , contre des troupes disciplinées , à moins d'être en nombre supérieur ou de surprendre leur ennemi ; car , en se bornant à faire cette guerre de partisans dans les montagnes et les pays couverts , on lui fait un mal extraordinaire sans beaucoup de risque.

Supposons cent cinquante compagnies dans un pays occupé par l'ennemi , que chaque compagnie soit de cent vingt à cent quatre-vingts hommes , cela fera environ dix-huit à vingt mille partisans (1) ; eh bien ! qu'ils évitent des engagemens avec les troupes régulières , mais qu'ils les attaquent

(1) Ce nombre ne serait difficile à trouver dans aucun pays ; il y a en France un nombre presque double de gardes-champêtres.



isolément partout où ils le pourront; il n'est pas un homme qui dans un mois ne trouve l'occasion de se débarrasser d'un ennemi; cela fait donc, d'après mon calcul, douze hommes par an, mis hors de combat par chaque partisan; les dix-huit mille hommes répandus dans tout le pays envahi, auront donc fait éprouver à l'ennemi une perte de plus de deux cents mille hommes. Ce calcul est peut-être un peu exagéré; mais, joignez-y les maladies, les querelles avec les habitans et les événemens que l'on ne peut prévoir; point de doute que la perte de l'ennemi ne passe ce nombre à la fin de l'année, si les chefs de partisans sont de bons officiers.

C'est ce système que l'Espagne a employé contre nous. Cent cinquante à deux cents masses de guérillas répandues dans toute l'Espagne, avaient fait le serment de tuer chacune, trente ou quarante Français par mois, cela faisait six à huit mille hommes par mois pour la totalité des bandes de guérillas. L'ordre était de ne jamais attaquer les militaires voyageant en



corps, à moins d'avoir des forces supérieures; mais on tirait sur tous les hommes isolés, on attaquait les petites escortes, on cherchait à enlever les fonds de l'ennemi, les courriers et surtout les convois; comme tous les habitans servaient d'espions à leurs concitoyens, on connaissait le jour du départ et la force des escortes, les bandes se réunissaient pour être au moins en nombre double; on connaissait bien le pays et l'on attaquait avec impétuosité dans l'endroit le plus favorable; le succès couronnait souvent l'entreprise; mais toujours on tuait beaucoup de monde et le but était rempli. Comme il y a douze mois dans l'année, nous perdions environ quatre-vingt mille hommes par an, sans avoir eu de batailles rangées: la guerre d'Espagne a duré sept ans; c'est donc plus de cinq cents mille hommes de tués, comme je l'ai avancé dans ma préface, mais je n'ai parlé que de ceux tués par les guérillas; ajoutons-y, les batailles de Salamanque, de Tallaveyra, de Vittoria et plusieurs autres perdues par nos troupes; les sièges faits



par le maréchal Suchet , la défense de Saragosse , l'attaque infructueuse de Cadix , joignez encore à cela l'invasion et l'évacuation du Portugal , les fièvres et les diverses maladies que la température a fait éprouver à nos soldats , vous verrez qu'on pourrait encore ajouter hardiment trois cents mille hommes à ce nombre , pendant ces sept années.

Et qu'était-ce que ces chefs de guérillas qui ont battu nos braves capitaines ? C'était sans doute d'anciens officiers distingués , savans dans la tactique militaire ? Pas du tout ; les principaux chefs de ces bandes qui ont résisté avec tant d'audace aux armées françaises , étaient un meunier , un médecin , un berger , un curé , des moines , quelques déserteurs , mais pas un seul homme marquant avant cette époque.

D'après cet aperçu , on doit concevoir que le but principal de ce genre de guerre , est d'obtenir la destruction insensible de l'ennemi , et comme la goutte d'eau finit à la longue par creuser la pierre , il faut de la patience et de la persévérance , suivre



toujours le même système; l'ennemi en souffrira plus à la longue que s'il perdait des batailles rangées; il faut éviter soigneusement les rencontres de masse contre masse dans les plaines, et tâcher que les troupes de partisans formées dans un arrondissement, n'en sortent jamais : les mœurs du pays sont quelquefois différentes d'un bord d'un fleuve à l'autre. Dans son pays on connaît l'opinion de tous ceux qui nous entourent, on a des témoins de toutes ses actions, on est servi par tout le monde, et si quelqu'un voulait faire mal, il se cacherait de ses concitoyens; on ne peut donc trouver nulle part plus de secours pour ce genre de guerre que dans le pays qu'on habite ordinairement; les partisans d'un département, ne doivent donc point aller faire la guerre dans un autre, à moins que ce ne soit momentanément pour une expédition importante (1).

(1) Une chose qui vient à l'appui de ce que j'avance, est que le pays est bien plus ménagé par des gens qui l'habitent ordinairement, que par des étrangers; car,



Rappelons-nous que la destruction de la Vendée, date du passage de la Loire, par les Vendéens.

tous étant connus, si un soldat commettait quelques excès dans une commune voisine, ses camarades en feraient justice de peur qu'on n'usât de représailles chez eux.

---



## CHAPITRE V.

De la levée en masse en cas d'invasion. — Du conseil central et de la division militaire du territoire.

Instruction pour les pays de montagnes; levée en masse. — Création d'un conseil central : formation de cercles qui seront composés de tous les départemens des anciennes provinces. — Division des cercles en départemens et des départemens en sous-préfectures. Note pour appliquer ce système à tous les pays qui ne sont pas divisés comme la France. — Obligation de faire former tous les cercles dans les anciennes provinces, afin que les Bretons défendent la Bretagne; les Comtois, la Comté; les Alsaciens, l'Alsace; etc...

Si l'invasion n'est que commencée, l'insurrection ou la levée en masse ne peut guère être générale; mais elle doit être d'autant plus forte que le pays est plus susceptible de la protéger. Formez donc de suite des noyaux considérables de partisans dans les pays coupés et dans les pays



de montagnes ; comme on connaît ordinairement bien les lieux où l'on demeure habituellement , tâchez que tous vos soldats soient de la contrée où ils doivent combattre , ils s'en battront mieux.

L'insurrection devant se propager en raison du progrès de l'invasion , vos corps de partisans doivent aussi s'augmenter dans la même proportion : en attendant la levée générale , je me bornerais à former des réunions permanentes dans les pays coupés ou de montagnes , et je ne cesserais de harceler l'ennemi dès l'instant qu'il mettrait le pied sur notre territoire.

On obtiendrait promptement des succès par la connaissance du pays , et par les relations que l'on aurait avec tous les habitans. Ils pourraient vous instruire des mouvemens de l'ennemi , et s'il entreprenait de vous détruire , il ne pourrait jamais en venir à bout , parce que de tous les côtés on pourrait fondre sur lui et qu'une fois ses troupes engagées dans les montagnes , sa cavalerie et son artillerie lui de-



viendraient inutiles et il n'en pourrait sortir sans perdre beaucoup de monde.

Aucune levée en masse ne peut être faite, que d'après l'ordre du gouvernement, c'est lui qui ordonne la création des légions de partisans, qui nomme les généraux commandans les cercles, les colonels commandans les départemens et tous les officiers des compagnies actives; mais si des circonstances imprévues paralisaient tout-à-coup ses forces et sa puissance, comme il est indispensable de partir d'un point fixe où tout doit se rattacher, il faudrait réunir de suite une Junte ou conseil qui pourrait prendre le nom de *conseil-central*, puisqu'il dirigerait en grand, tous les mouvemens de la levée en masse, et que toutes les opérations émanaient de lui. Ce conseil-central serait donc une espèce de gouvernement provisoire, qui remplacerait celui qui serait momentanément paralysé, et comme une invasion est toujours prévue, si le chef du gouvernement voyait l'impossibilité de l'arrêter à



force ouverte, il devrait s'y prendre à l'avance, pour nommer les membres du conseil-central, chargé de diriger en son nom, les opérations militaires pendant l'invasion.

Ce conseil doit habiter la ville principale du pays menacé d'invasion, et doit être composé de sept membres, parmi lesquels il faut au moins quatre militaires distingués par leurs connaissances, leur grade, leur dévouement à la patrie et leurs services antérieurs : les trois autres doivent être des gens courageux, à grands moyens et susceptibles de prendre des résolutions hardies, dans les momens de danger.

Ce conseil-central correspondrait avec tous les chefs de cercle (dont nous allons nous occuper) ; il leur donnerait ses ordres et ferait agir tel ou tel chef suivant les circonstances, ou selon qu'il le jugerait convenable ; car, investi de tous les pouvoirs, il ne doit compte de sa conduite à personne qu'au chef du gouvernement qui lui a délégué momentanément sa puissance.

La totalité du pays doit être divisée en



grands arrondissemens, nommés *cercles*; une réunion de quatre, cinq ou six départemens formera un cercle, qui prendra un numéro, par exemple: n° 1, n° 2; etc. comme nos divisions militaires.

Les cercles se diviseront en départemens<sup>(1)</sup> et ceux-ci en arrondissemens de sous-préfectures.

Je tiens beaucoup à cette division par cercles, parce que cette dénomination rend ma pensée qui est de réunir, comme dans un cercle, les départemens qui formaient

(1) Je parle de départemens, parce que je prends mon modèle en France; mais si les principes développés dans mon Traité étaient mis en usage dans un pays, qui ne serait pas également divisé; pourvu qu'il y ait de l'unité dans l'organisation, le reste est égal. On pourrait donc regarder les provinces comme des cercles, et au lieu de départemens, partager les provinces en arrondissemens et cantons, qui seraient des divisions d'arrondissement; de cette manière les arrondissemens remplaceraient les départemens, et les cantons remplaceraient les sous-préfectures, par ce moyen rien ne serait changé à mon plan de division du pays: il y aurait alors une légion par province, un bataillon par arrondissement, et une compagnie par canton.



jadis une nation ; telle que les Bretons , les Normands, les Picards, etc. Alors tous les hommes de mes légions seraient du même pays, ainsi qu'on le verra quand je parlerai de leur formation.

Le mélange des nations est bon quand on fait la guerre au loin , mais des Bretons défendront mieux leurs pays que des Gascons, tandis que des Gascons défendront mieux le leur que des Bretons. Quand il s'agit de se battre chez soi , on défend toujours mieux sa propriété que celle d'un autre.

Il faudrait donc réunir dans un cercle, les départemens de la même nation, il y aurait, par exemple en France, un cercle qui contiendrait tous les départemens de Normands, un autre tous les départemens de Provençaux, un autre les Comtois, un autre les Lorrains , les Alsaciens, les Angevins, etc.

Je ne forme qu'une légion de chaque peuple; mais sa force n'est pas limitée, elle dépendra de la population : il n'y aura donc qu'une légion par cercle, cette légion



prendra le numéro du cercle; ainsi, si le cercle de l'ancienne Picardie est le quatrième, on saura de suite que la quatrième légion est composée de Picards et qu'elle est disséminée dans les départemens de l'ancienne Picardie; ainsi des autres (1).

(1) Dans les articles où je citerai le conseil-central comme dirigeant les opérations militaires, il est bien entendu qu'il doit avoir été nommé par le gouvernement, et en avoir reçu des pouvoirs (ainsi que je l'ai dit page 108); sans cela, ce serait dans tous les pays policés, un corps inconstitutionnel, puisque ses membres n'auraient aucune mission légale pour former un gouvernement provisoire.

---



## CHAPITRE VI.

Formation des légions, de leur organisation et des commandemens militaires.

Formation des légions, une seule par cercle, un bataillon par département et une compagnie par sous-préfecture.—Ordre de mouvement.—Commandemens établis, subordination réciproque.—Obligation des officiers de chaque grade.—Deux sortes de compagnies : les compagnies ordinaires, et les compagnies de première classe.—Nomination des officiers et sous-officiers, par qui : adjudans et adjudans-majors.—Ordre pour le butin fait sur l'ennemi.—Manière de porter les ordres : jamais d'ordres écrits.—Réserves en non activité, toujours prêtes à renforcer les compagnies actives.—Volontaires sédentaires; observation pour les pays plats qui ne peuvent avoir de compagnies actives comme dans les pays de montagnes.—Organisation définitive des légions.—Détail sur la formation de toute espèce de compagnie, quelque soit sa force.

Le but de ma levée en masse est de pouvoir combattre l'ennemi avec avantage, mais ne faisant que la guerre de partisans, voulant faire beaucoup de mal avec peu



d'hommes, si j'en'ai que de petits corps en campagne, il me faut de fortes réserves, qui resteront en non activité, jusqu'à ce qu'on ait besoin de leurs services pour les cas imprévus; d'ailleurs, dans les pays plats, il serait impossible d'avoir des corps de partisans toujours en activité.

Il n'y aura qu'une seule légion par cercle, un seul bataillon par département, et une seule compagnie par sous-préfecture; plus, un corps de cavalerie qui fera partie de la légion.

Quelque soit l'étendue d'un cercle, je ne veux qu'une légion parce qu'il faut de l'unité dans un plan; d'ailleurs, les bataillons et les compagnies n'étant point fixés pour le nombre, (puisque'il y a un bataillon par département et une compagnie par sous-préfecture), plus il y aura de départemens ou de sous-préfectures dans un cercle, plus la légion sera nombreuse. Les cercles seront commandés par un officier-général, ou par un colonel distingué; cette nomination émane directement du conseil-central; le chef du cercle est en même temps



chef de la légion de ce cercle, et prend le titre de *général-commandant*; il correspond avec le conseil, prend ses ordres et les fait exécuter dans l'étendue de son cercle, où il est maître absolu.

Un général, commandant un cercle et par conséquent une légion, ne peut se mettre à la tête d'aucun corps, à moins qu'il n'en ait l'ordre du conseil; ses subordonnés ne peuvent avoir aucun rapport direct avec le conseil que par son entremise.

Ce général est seul chargé de tous les mouvemens militaires du cercle, il peut augmenter l'effectif des compagnies, ordonner des attaques, des retraites; mais toujours en vertu des ordres du conseil: il doit habiter dans le chef-lieu du département qui sera le plus au centre du cercle, et ne pourra jamais s'en éloigner sans une autorisation du conseil, qui doit toujours savoir où lui adresser ses ordres dans un cas urgent.

Chaque département sera commandé par un chef choisi par le conseil, parmi



les officiers supérieurs disponibles; il prendra le titre de *colonel-commandant*, sera chef du bataillon formé dans le département, et devra le commander à l'ennemi toutes les fois que le général commandant la légion, lui en donnera l'ordre.

Ce chef doit être, autant que possible, natif du cercle où il est employé, ou bien il doit y avoir demeuré. Le but de cette mesure est de bien connaître le pays où il est destiné à faire la guerre.

Le colonel-commandant reçoit directement ses ordres du général-commandant le cercle et la légion; il doit lui obéir aveuglément pour le bien du service; à son tour, il donne ses ordres à tous les officiers de son bataillon, qui sont tenus à la même obéissance; d'après cette simplicité dans la manière de transmettre les ordres, ils sont exécutés presque en même temps qu'ils sont donnés, par la raison qu'il n'y a aucun partage d'autorité; chaque chef est absolu et commande immédiatement son inférieur, depuis le général jusqu'au caporal.



Le colonel-commandant, doit aussi fixer son domicile au centre du département qu'il commande, et il ne peut le changer sans la permission du général commandant le cercle, afin de pouvoir recevoir ses ordres et les transmettre à son bataillon aussitôt qu'il les a reçus.

Les capitaines ordinaires seront choisis parmi les anciens capitaines et prendront le titre de *capitaines*. On verra par la suite de ce chapitre que les compagnies très-nombreuses auront un plus grand nombre d'officiers. Quand la compagnie sera, de fait, une compagnie de première classe ( ce qui est prévu dans l'organisation ) il y aura deux capitaines, savoir : un capitaine-commandant, choisi parmi les chefs de bataillons disponibles; il prendra le titre de *capitaine-commandant* ou simplement de *commandant*; et un second capitaine qui aura le même rang que les capitaines qui commandent des compagnies ordinaires.

Les capitaines commandant des compagnies, demeureront dans les chefs-lieux



de sous-préfecture, et ne pourront quitter le domicile qu'ils auront choisi que du consentement de leur chef immédiat. Ces mesures sont de rigueur pour tous les grades, afin de ne point retarder les ordres que l'on peut recevoir d'un moment à l'autre.

Tous les chefs quelconques, depuis le général-commandant jusqu'au sous-lieutenant doivent être remplacés provisoirement par le grade suivant (d'après l'ancienneté) quand ils sont malades ou absens par congé, afin que le service ne souffre jamais de retard et si l'un de ces chefs meurt ou quitte le service, il doit être remplacé définitivement dans le plus court délai.

Les capitaines des compagnies seront nommés par le conseil sur la présentation de leurs colonels immédiats, et d'après l'autorisation du général commandant le cercle, mais ils doivent être du pays où ils sont employés, ou y avoir demeuré assez de temps pour bien le connaître.

Les lieutenans et sous-lieutenans sont



nommés par le général-commandant, sur la présentation des capitaines qui les demanderont d'abord au chef du bataillon, qui est le colonel-commandant le département : s'il approuve le choix du capitaine, il adresse la demande au général-commandant qui fait délivrer le brevet. Cette mesure est faite pour ne pas distraire à chaque instant le conseil de ses occupations; quand il s'agit d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant, le capitaine qui doit toujours l'avoir près de lui, ne le demandera pas au chef du bataillon s'il n'est pas sûr d'avoir un brave et bon compagnon d'armes. Et le général ne le nommera pas s'il n'est pas breveté dans le grade proposé et s'il n'est pas du pays.

Les capitaines de compagnie feront également remplacer de suite, tous les emplois vacans dans les sous-officiers et caporaux, ces grades seront à leur nomination aussitôt qu'ils viendront à vaquer, sauf celui de caporal qui sera toujours nommé par les soldats.

La force de chaque compagnie variant à



raison du nombre d'hommes qui la compose, il y aura toujours au moins huit escouades et par conséquent huit caporaux dans les compagnies ordinaires ; chaque escouade sera égale en force autant que possible ; dans les compagnies de soixante-quatre à cent vingt hommes, les escouades seront donc de huit à quinze hommes : lorsque les compagnies seront de cent vingt à cent cinquante hommes, il y aura dix escouades qui seront de douze à quinze hommes chacune ; dans celles de cent cinquante à cent quatre-vingt-dix hommes, il y aura douze escouades de douze à quinze hommes. On augmentera toujours par deux escouades suivant la force des compagnies, de manière à ce que dans les compagnies nombreuses, les escouades ne seront pas moindres de douze, ni plus fortes que quinze hommes.

Il y aura dans chaque compagnie un nombre de sergens égal à la moitié du nombre des caporaux.

Comme chaque compagnie est un corps séparé qui, d'après son organisation, n'est



point destiné à se battre en ligne comme les corps réguliers, il importe fort peu qu'il y ait un nombre impair de sergens, il n'y a que les escouades qui doivent toujours être en nombre pair.

Quand la compagnie sera forte de huit à quatorze escouades, ce sera une compagnie ordinaire, qui, outre le capitaine, aura un lieutenant et un sous-lieutenant de huit à dix escouades, mais si la compagnie prend douze ou quatorze escouades qui feraient six ou sept sergens, il y aura un lieutenant et deux sous-lieutenans.

Quand la force de la compagnie passera deux cents hommes, et qu'il y aura seize escouades, qui font huit sergens, ce sera alors une compagnie de première classe, elle aura deux capitaines, le premier sera capitaine-commandant avec le grade de chef de bataillon, il sera choisi parmi les chefs de bataillon disponibles, pour pouvoir, au besoin, remplacer le colonel-commandant. Et le second, nommé simplement *capitaine*, commandera sous ses ordres, et aura le rang des autres capitaines de



compagnies: il y aura en outre deux lieutenans et deux sous-lieutenans. On pourra, si la compagnie allait à trois cents hommes, ajouter un ou deux sous-lieutenans suivant que le capitaine-commandant le jugera nécessaire.

Cette mesure est faite pour ne pas trop fatiguer les officiers par un service pénible; elle procure de l'avancement, et quand on a plusieurs détachemens à la fois en route, il est bon qu'ils soient commandés par des officiers.

Les capitaines choisiront dans leur compagnie un sergent qui demeurera avec eux pour porter au besoin leurs ordres, il aura le titre d'*adjudant*; ce sous-officier doit être actif et il serait à désirer qu'il sut monter à cheval, aussitôt nommé, le capitaine le fera remplacer dans la compagnie.

Il n'y aura point de sergens-majors dans les compagnies actives, parce que n'ayant pas de solde, il n'y a pas de comptabilité. Le chef de compagnie, quelque soit son grade sera responsable de tout ce qui sera



fait. Le butin pris à l'ennemi sera partagé entre lui et sa troupe, en raison des grades. (Il sera fait un tarif de la part qui devra revenir à chacun.) L'adjudant tiendra la comptabilité particulière du capitaine pour ce qui concernera sa compagnie.

Les armes et munitions de guerre prises à l'ennemi, ne seront point comprises dans le partage; elles seront distribuées (d'après l'ordre du capitaine), d'abord aux hommes qui en manqueront et ensuite aux autres compagnies du bataillon.

Les chefs de compagnies présenteront au colonel-commandant, la liste de leurs officiers, le colonel-commandant y choisira un adjudant-major qui lui servira d'aide-de-camp, logera près de lui, et portera ses ordres à la compagnie dont il sort; il sera remplacé de suite; le colonel-commandant aura donc près de lui, autant d'adjudans-majors qu'il aura de compagnies dans son bataillon; il est indispensable qu'ils sachent monter à cheval: nous désignons un officier pour ce service, parce que les ordres devant être donnés de vive-



voix, de peur qu'étant écrits ils ne tombent entre les mains de l'ennemi; il faut que celui qui les donne ait un caractère reconnu par les capitaines qui doivent les faire exécuter.

Quoique tous les lieutenans et sous-lieutenans doivent être pris dans les anciens officiers disponibles ayant au moins deux ans de service, cependant, les grades de sous-lieutenans pourront être quelquefois remplis par des jeunes gens qui n'auront pas servi le temps requis. s'ils se sont distingués dans quelques affaires et si leurs moyens répondent aux choix de leurs chefs; mais, avant leur nomination définitive, il faut que le capitaine qui les propose, ait l'agrément du colonel-commandant le département, et celui du général commandant le cercle.

Il serait à désirer que les habitans ne connussent pas le nom des membres du conseil-central, ni celui des officiers et sous-officiers composant les compagnies actives, car sans cela ces derniers pourraient quelquefois se trouver en butte aux



dénonciations de quelques individus dangereux.

Comme le but de mon organisation est de faire beaucoup de mal à l'ennemi avec peu d'hommes, si j'ai peu de troupes en activité, il me faut un noyau pour remplacer ceux qui viendront à manquer, et de nombreuses réserves qui prendront les armes momentanément, dans les cas extraordinaires; sur la réquisition du colonel-commandant

J'aurai donc dans chaque compagnie (outre les hommes en activité dont j'ai tracé l'organisation), des volontaires inscrits, qui demeureront dans les villes et villages, ne s'occupant que de leurs divers états jusqu'au moment où le colonel-commandant les fait appeler pour quelque expédition importante; ces non-combattans se choisiront des caporaux et des sergens également sédentaires, qui les commanderont dans les cas où ils seraient requis pour marcher; si les corps de ces volontaires sédentaires sont assez considérables pour être sous le commandement immédiat d'un



officier; le colonel-commandant leur en désignera un provisoire qui les commandera, pendant l'expédition, et rentrera dans ses foyers avec eux, quand elle sera terminée; ou bien dans sa compagnie, s'il a été détaché d'une compagnie active.

Toutes les fois que ces volontaires sédentaires seront requis, ils seront soldés comme la troupe de ligne, pendant le nombre de jours qu'ils auront été employés. Leur chef immédiat choisira parmi eux, un sous-officier, qui remplira les fonctions de sergent-major pendant l'expédition.

Dans les pays plats, où l'on ne peut avoir de partisans en activité de service comme dans les pays de montagnes, les compagnies seront également formées provisoirement, pour pouvoir se réunir dans des cas imprévus d'après l'ordre du colonel-commandant; mais elles resteront sédentaires toutes les fois qu'on n'aura pas besoin d'eux pour un coup de main.

Voilà mes légions organisées pour ce qui



concerne l'infanterie; mais, comme il y a des cercles où l'on peut utiliser la cavalerie, il y aura dans chaque légion un corps de cavalerie qui sera sédentaire dans les pays de montagnes, sauf quelques hommes qui resteront près du général-commandant, pour porter ses ordres.

Dans les pays plats, ce corps de cavalerie pourra être mis en activité; sa force sera en raison de la position topographique du département, de sa population et du caractère des habitants. Une seule compagnie suffira dans les pays de montagnes et de bois; dans les autres on pourra former un ou deux escadrons. Nous ferons un chapitre pour l'organisation de cette arme.

Il résulte de l'organisation de mes légions, qu'il y aura toujours une légion dans chaque cercle, soit active, soit sédentaire; un bataillon par département et une compagnie par sous-préfecture. Comme ces compagnies sont des corps indépendans, dès que ces compagnies seront formées, la légion le sera de fait; car, aussi-



tôt les chefs de bataillon, les adjudans, majors et les officiers nommés, la légion se trouve formée définitivement.

La seule chose importante est donc la première formation et le recrutement des compagnies, voici comme je m'y prends pour l'établir :

Avant que l'invasion ne soit commencée, lorsqu'il sera reconnu qu'elle est inévitable; chaque municipalité formera une liste des hommes dans le cas de se battre, depuis dix-huit jusqu'à quarante-cinq ans; les gens qui n'ont point de famille à nourrir et qui seront de bonne volonté, se feront inscrire pour les partisans-volontaires, les autres ne marcheront que requis pour une expédition de peu de jours : ces hommes de bonne volonté formeront des escouades; si un village ne peut seul en former une, les deux ou trois les plus voisins se réuniront pour cela; on attachera de suite un caporal à cette escouade qui sera nommé au choix par les volontaires de l'escouade. Quand deux escouades seront réunies, le capitaine leur désignera un sergent.



Et toujours ainsi, jusqu'à la formation définitive de la compagnie.

Cette organisation doit fournir bien des hommes, puisqu'en France, par exemple, où il existe quarante-quatre mille municipalités; en ne prenant qu'un homme de bonne volonté par chaque commune, on aurait quarante-quatre mille hommes, et certes, il y aura des villes qui fourniront une compagnie volontaire à elles seules, et des villages qui fourniront huit à dix hommes.

Voici maintenant de quelle manière je compose mes compagnies actives.

COMPAGNIE ORDINAIRE de huit escouades.

Huit caporaux, quatre sergens, un lieutenant et un sous-lieutenant.

COMPAGNIE de dix escouades.

Dix caporaux, cinq sergens, un lieutenant et un sous-lieutenant.

COMPAGNIE de douze escouades.

Douze caporaux, six sergens, un lieutenant et deux sous-lieutenans.



COMPAGNIE de quatorze escouades.

Quatorze caporaux, sept sergens, un lieutenant et deux sous-lieutenans.

COMPAGNIE DE PREMIÈRE CLASSE.

Un capitaine-commandant et un capitaine ordinaire, seize caporaux, huit sergens, deux lieutenans et deux sous-lieutenans pour une compagnie de deux cents à deux cent cinquante hommes.

Quand la compagnie sera de deux cent cinquante à trois cents hommes, on ajoutera un sous-lieutenant, et si elle devient plus nombreuse, on renforcera les escouades.





## CHAPITRE VII.

Armement, habillement, et marques distinctives des chefs.

Armement de l'infanterie des partisans, nouvelle espèce de baïonnette, façon de porter la giberne, obligations des caporaux : armement des partisans sédentaires ; habillement des partisans en activité. — Marques distinctives de tous les grades, depuis le général jusqu'au caporal. — Coiffure des partisans. — Instrument militaire pour indiquer les commandemens : le *cornet* préférable à tous. Note sur le *bignoux* des *chouans*. Tous les commandemens se réduisent à cinq.

LES partisans en service actif, doivent être armés d'un fusil de calibre un peu court, comme ceux des voltigeurs, car il y aura des hommes de toutes les tailles dans les partisans. Quoique la baïonnette ne leur servira pas journellement, comme elle peut être très-utile dans une surprise, il en faut une, ou une autre arme à-peu-près



semblable pour la remplacer; je propose donc un sabre court et droit, comme ceux des canonniers, mais à deux tranchans; ce sabre aurait une longue douille qui s'adapterait au fusil comme la baïonnette; l'effet serait le même pour la défense. et ce sabre aurait l'avantage de servir au soldat pour couper une haie, ou se frayer au besoin, un passage dans un bois; cette arme serait de la plus grande utilité pour les partisans en activité; placée au bout du canon du fusil en guise de baïonnette, elle serait terrible, et ne gênerait aucunement le soldat pour courir.

Lors d'une attaque, les soldats doivent toujours mettre leur baïonnette (ou le sabre qui la remplace) au bout du fusil, pour n'avoir rien qui les gêne dans une retraite; d'ailleurs, c'est une arme défensive quand le fusil n'est pas chargé.

La giberne doit être attachée par deux anneaux mobiles à une ceinture de cuir bouclée sur le côté gauche; quand il faudra combattre, le soldat la placera en avant, et lorsqu'il sera obligé de courir, il



la fera glisser autour de la ceinture, jusqu'à ce qu'elle se trouve derrière le dos; il est reconnu qu'un fardeau posé sur les parties molles, fatigue beaucoup un piéton; de cette manière, le soldat ne sera point gêné dans ses courses, par une giberne qui bat continuellement sur la hanche; et s'il est obligé de courir, la ceinture ayant une boucle que l'on peut serrer à volonté, il aura les reins affermis, et cela lui donnera de la facilité pour faire de grandes marches.

Le partisan doit encore avoir, pour mettre ses provisions et son butin, une gibecière ou carnacière : ses provisions et son butin consistent en un tourne-vis, une paire de souliers, du pain, un ou deux paquets de cartouches, et une chemise de rechange.

Les caporaux auront, en outre, un *monte-ressort* qu'ils prêteront aux soldats de leur escouade, quand ils auront besoin de démonter leur fusil (1).

(1) Les caporaux doivent montrer à leurs soldats à



Je ne voudrais pas d'autres armes, ni d'autre butin aux soldats; n'étant fatigués par aucun fardeau, ils pourront courir plus facilement; et dans un cas urgent, si, après une affaire malheureuse, ils veulent éviter les poursuites de l'ennemi, ils déferont la boucle de leur ceinture de giberne, cacheront leur fusil et n'auront plus rien, sur eux, qui puisse prouver qu'ils soient militaires.

Pour les partisans sédentaires, qui ne viennent se battre que pour un coup de main, il leur faudrait des fusils de munition, car, toutes les cartouches prises sur

démonter le fusil pièce par pièce dans l'ordre suivant : la baïonnette, la baguette, les deux grandes vis, le porte-vis, la platine, la goupille du battant de sous-garde, la goupille de la détente, l'embouchoir, la grenadière, la capucine, la vis de culasse, la vis de l'écusson, l'écusson, le canon, la culasse. (On ne doit pas déplacer la plaque de couche.) On doit remonter le fusil dans un ordre inverse, c'est-à-dire, en commençant par la culasse, le canon, l'écusson, etc.

On trouve cette instruction dans tous les Manuels d'infanterie, ainsi que la manière de démonter et remonter la platine.



l'ennemi, servent à tous les fusils et pistolets de calibre ; mais s'il n'en ont pas, ils prennent leur fusil de chasse, et se muniront de deux ou trois paquets de cartouches du calibre de leur fusil, avant de se mettre en campagne.

Les partisans doivent avoir de bons souliers, des guêtres pour les assujettir et serrer un peu la jambe; point de bas (1); un large pantalon de toile ou de coutil; aucun de leurs mouvemens n'est gêné: joignez à cela une blouse, qui couvrant toute espèce de vêtement, donne un air uniforme à la compagnie réunie; au col, un mouchoir noué négligemment, et vous aurez des hommes à l'aise, qui ne seront gênés ni par leur costume, ni par leur butin, ni par le poids de leurs armes.

Il ne serait pas mal que nos volontaires eussent un petit bidon de fer blanc, pour

(1) Les vieux soldats, bons marcheurs, ont l'habitude, pour se conserver les pieds sains, de les frotter avec du suif et de l'eau-de-vie, et de les envelopper ensuite dans des morceaux de linge; cela vaut beaucoup mieux que des bas.



y. mettre soit de l'eau-de-vie, soit du vinaigre ou du vin.

Il me reste à parler de la coiffure : je conseillerais d'adopter l'usage du pays ; dans les uns, on porte des chapeaux de paille ; dans les autres, des bonnets, des casquettes, mais l'usage le plus général est le chapeau rond. Je préférerais donc un chapeau rond à large bords, garni d'agrafes ; par ce moyen on pourrait le relever à volonté, et en cas de pluie, laisser tomber sur le dos le bord le plus large comme les forts de la halle : cette forme de coiffure ne gêne nullement pour mettre en joue et garantit du soleil et de la pluie. Tout ceci ne concerne que l'infanterie, nous nous occuperons séparément de la cavalerie, mais puisque nous parlons de la coiffure, j'ajouterai que l'on pourrait donner à la cavalerie des casquettes en drap avec une visière de la forme des bonnets polonais ; ou adopter le petit bonnet nommé *berret*, fait comme ceux que portent les hussards en guise de bonnets de police.

Chaque compagnie adoptera une cou-



leur différente pour se distinguer, quand plusieurs seront réunies ; on dira , par exemple : la compagnie bleue, la compagnie jaune, la verte, la rouge, la noire, etc. et tous les capitaines porteront, pour marque distinctive, une ceinture de la couleur de leur compagnie. Néanmoins, aucune compagnie ne pourra porter la couleur de la cocarde du pays; car nous consacrons cette couleur exclusivement aux chefs, pour se faire reconnaître.

Le général chef du cercle ne va point ordinairement à l'armée ; mais si le conseil-central lui en donnait l'ordre, il faudrait qu'il y fut connu ; dans ce cas, il porterait pour marque distinctive, une écharpe et une ceinture de la couleur de la cocarde du pays, afin de se faire reconnaître pour le chef de la légion (1).

(1) Les Vendéens m'ont donné l'idée de distinguer les chefs par des écharpes et des ceintures : plusieurs portaient des écharpes blanches, d'autres des brassards, d'autres enfin avaient des chapeaux à la Henri IV avec un panache blanc.



Le colonel commandant un département, portera l'écharpe de la couleur de la cocarde du pays, comme le général chef du cercle; mais il n'aura point de ceinture.

Les capitaines des compagnies de première classe, porteront, comme les autres capitaines, la ceinture de la couleur de leur compagnie; mais ils auront, en outre, au bras gauche, un brassard de la couleur de la cocarde du pays comme officiers supérieurs.

Nous avons dit que les capitaines avaient la ceinture de la couleur de la compagnie, il nous reste à distinguer les lieutenans, sous-lieutenans et adjudans-majors.

Les lieutenans et sous-lieutenans porteront un petit brassard de la couleur de leur compagnie, à la différence que le lieutenant portera le brassard au bras gauche et le sous-lieutenant le portera au bras droit.

L'adjudant-major portera le brassard double, c'est-à-dire, un à chaque bras, et de la couleur de sa compagnie; comme il



porte les ordres du colonel commandant le bataillon, et qu'il en dirige l'exécution en son nom, on doit l'apercevoir dans toute la compagnie et lui obéir; il ne doit donc rien négliger pour se faire reconnaître, voilà pourquoi je lui mets un brassard à chaque bras.

L'adjudant aura un double galon d'argent au-dessus du pli du bras gauche, il portera la canne comme dans la troupe de ligne.

Les sergens auront un galon d'argent sur le bras gauche, et les caporaux un galon de laine blanche, également sur le bras gauche.

Tous ces galons doivent être mobiles; on les place et on les ôte à volonté; ils seront attachés avec un bouton; quand on craint d'être connu, on les enlève, aucun ne doit donc être à demeure, car, dans le cas d'une retraite forcée, il faut pouvoir ôter dans un instant, toutes les marques distinctives quelconques, afin de n'être pas reconnu en rentrant dans ses foyers.

Les officiers et sous-officiers auront des



carabines et porteront un sabre de la forme et de la longueur de ceux de l'ancienne garde.

Il ne me reste plus qu'à parler de l'instrument militaire; il ne faut pas de tambour, car, le tambour est trop gênant quand il faut courir; le cornet est bien plus portatif et s'entend parfaitement; on peut donc adopter, soit le *cornet* comme nos voltigeurs; la *corne de vache* comme les Montagnards; ou le *haut-bois*, espèce de chalumeau d'un son fort aigu, en usage en Bretagne et en Auvergne (1). Je préférerais le

(1) Je cite cet instrument, parce que je me rappelle que, pendant la guerre des *chouans*, lorsque les paysans voyaient passer les troupes républicaines; feignant de garder leurs troupeaux, ils jouaient des airs sur cet instrument, ou sur une espèce de musette nommée *Bignoux*, en usage dans le pays, et un certain nombre de sons détachés ou ajoutés à l'air, avertissaient les insurgés du nombre de soldats formant le détachement. On pourrait donc dans quelques cas employer ce moyen; car, dans une invasion, tout homme doit se battre s'il le peut, et dans le cas contraire, il doit aider ceux qui se battent; car tout est bon et permis, quand il s'agit de délivrer son pays du joug ennemi.



cornet ou le haut-bois; il faut que cet instrument sache seulement cinq airs, ou ait cinq manières de sonner, car le chef ne pouvant faire entendre son commandement à des hommes éparpillés, qui occupent beaucoup de terrain, doit garder son cornet (ou l'instrument adopté) près de lui, pour faire attaquer en avant, à droite, ou à gauche, faire rallier, et ordonner la retraite; mais, observons bien qu'il doit l'indiquer avant de combattre, et que tout le monde doit savoir, en même-temps, sur quel point elle doit se faire; il faut donc nécessairement cinq airs différens, savoir:

L'attaque en avant.

L'attaque à droite.

L'attaque à gauche.

Le ralliement.

Et la retraite (1).

Je remets au chapitre de la cavalerie tout ce qui tient à cette arme.

(1) Les partisans doivent toujours attaquer en tirailleurs, à moins de circonstances que le chef doit prévoir et qu'il indique à sa troupe.



## CHAPITRE VIII.

Quelle est l'instruction que doit avoir un soldat partisan ?

De l'instruction du soldat partisan. — Manière d'attaquer. — Les Vendéens cités. — Un peu de fanatisme est nécessaire pour cette guerre. — Tactique des partisans. — L'artillerie est inutile pour les partisans, surtout dans les pays coupés et les pays de montagnes.

Trois choses sont nécessaires pour un soldat qui se destine à faire la guerre de partisans. Être sobre, bien marcher et savoir tirer un coup de fusil.

Nous supposons avant tout, qu'il est brave et bien pénétré du désir de chasser l'ennemi ou de lui faire le plus de mal possible.

Le partisan doit regarder le repos et l'oïveté, comme ses plus redoutables ennemis.



Un exercice continuel fait de bons soldats, parce qu'il les remplit d'idées relatives à leur métier et leur apprend à mépriser les dangers, en les familiarisant avec la peine. Le passage de la fatigue au repos énerve; il offre des objets de comparaison qu'il est difficile de rapprocher sans que la paresse, cette passion si commune et si puissante chez les hommes, ne s'accroisse, n'apprenne à murmurer et n'amollisse l'âme, après avoir amolli le corps.

Les grandes manœuvres sont inutiles pour les troupes irrégulières; elles doivent attaquer avec audace, réfléchir avant d'attaquer qu'elle sera le résultat de cette attaque; mais une fois l'entreprise commencée, on ne doit jamais regarder en arrière.

Avant d'entreprendre une attaque, le chef désignera l'endroit par où il fera sa retraite en cas de non réussite, et chaque soldat connaîtra le point vers lequel il doit se retirer, si le succès ne lui est pas favorable.

La bonne manière de se battre avec avantage contre des troupes réglées, c'est



l'embuscade; l'homme qui attend son ennemi est doublement fort, surtout quand il a une retraite assurée.

L'attaque ne doit jamais se faire en masse contre une troupe réglée; il faut suivre la méthode des Vendéens; charger en fourrageurs et comme disaient leurs chefs quand ils apercevaient les troupes républicaines : « *Egayez-vous mes gas, v'là les bleus* » (1). Ces soldats étaient des paysans indisciplinés, qui se répandant sans ordre dans la plaine pour attaquer nos armées, occupaient trop de terrain pour que des troupes réglées pussent ajuster et diriger sûrement leurs coups; au lieu que quand on tire sur une masse, le coup dirigé sur un individu, attrape toujours quelqu'un quand plusieurs personnes sont réunies sur le même point. S'ils étaient poursuivis de trop près, ils se sauvaient à la course derrière les haies; là, ils se ralliaient, attendaient leurs ennemis, tiraient sur eux

(1) Nom donné par les Vendéens aux troupes républicaines.



à l'abri de ce retranchement; quand ils y étaient forcés, ils se retiraient dans les bois où personne n'osait les poursuivre, le terrain les protégeait; car s'ils n'avaient pas eu derrière eux des fossés, des haies et des bois; ils n'auraient pas osé se hasarder en plaine contre des troupes réglées.

Cette audace dans l'attaque, et la persévérance de ces hommes, leur ont souvent donné l'avantage dans cette guerre contre nos armées; ils comptaient sur les accidens du terrain, et sur leur manière de combattre, il y avait aussi un peu de fanatisme; mais pour bien défendre son pays, dans le cas d'une invasion, il faut être décidé à faire une guerre d'extermination, et nécessairement il faut un peu de fanatisme, car les armées ennemies usent de représailles, et sont d'autant plus sévères dans leurs jugemens, que ne voyant pas une armée régulière en face d'eux, ils veulent traiter en révoltés et en brigands ceux qu'ils ne peuvent vaincre, et qu'ils traiteraient de nation à nation, si on leur faisait une guerre en



règle; voilà pourquoi les guerres d'opinion, excitées pour la religion, ou pour une cause quelconque, que chaque parti se croit obligé de défendre, sont des guerres terribles; parce que chacun regardant son parti comme une cause particulière à venger, devient souvent cruel quand il est vainqueur; les chefs même se servent quelquefois de cet esprit de parti pour animer leurs soldats. On a vu dans la Vendée des paysans mal armés, sans la moindre discipline, courir avec impétuosité sur des pièces de canon et les enlever; ils les dirigeaient ensuite contre les armées républicaines, et comme l'artillerie ne peut servir à des troupes irrégulières, ils les démon- taient et les enclouaient quand l'affaire était terminée à leur avantage: dans le cas contraire, ils coupaient les traits, emme- naient les chevaux avec eux, ou leurs cou- paient les jarrets.

Cette manière de faire la guerre est ter- rible; une troupe réglée regarde à deux fois avant de poursuivre un ennemi dans



une position qu'il ne connaît pas ; car il ignore sa force et craint toujours les embuscades.

Quoique j'avance que ces troupes ne doivent suivre aucune règle de tactique, c'est une manière de parler impropre ; car tout ce qui se fait d'après un ordre général est une tactique : je veux donc dire que l'on ne doit point suivre les règles de la stratégie ni celles des corps réguliers ; mais tout ce que je propose ici, est une tactique convenable aux corps irréguliers.

Il sera très-utile dans les momens de repos, que les caporaux et sergens qui ont servi, puissent apprendre aux paysans et aux ouvriers ignorans qui font partie des compagnies de partisans, quelques manœuvres simples, que je borne à savoir charger promptement son fusil, à bien ajuster, à se répandre vivement dans la plaine ; et à se rallier promptement, voilà tout ce qu'il est nécessaire de savoir ; quand les chefs sont bons, que les sous-officiers ont servi, quand les hommes ont du courage et du



patriotisme (et il en faut pour quitter sa maison, sa fortune et sa famille pour se battre volontairement), rien n'est impossible, et l'on est bien fort quand on défend son indépendance et ses propriétés.





## CHAPITRE IX.

Des corps de cavalerie attachés aux légions : leur organisation.

---

Organisation des corps de cavalerie.—Point d'armes pour la correspondance.—La pique et la faux emmanchés à l'envers, proposées pour les partisans à cheval, destinés dans les pays de montagnes, à poursuivre l'ennemi. — Note historique.—Organisation de la cavalerie pour les pays de montagnes et de plaines ; différence ; la connaissance du terrain est indispensable.—Nomination des officiers et sous-officiers.—Du commandement.—Dans les pays plats il faut attacher des voltigeurs à la cavalerie pour monter en croupe avec elle, la soutenir, etc.—L'instrument, comme celui de l'infanterie, ne doit employer que cinq aîrs différens.

J'AI dit dans le chapitre sixième, qu'il y aurait dans chaque légion un corps de cavalerie qui serait seulement d'une compagnie pour les pays de montagnes et de bois, mais qui pourrait former un ou deux escadrons dans les pays plats.

On organisera ce corps comme on a fait



pour l'infanterie, on suivra la même marche pour le recrutement et pour la nomination des capitaines, lieutenans, sous-lieutenans, adjudans-majors, adjudans, maréchaux-de-logis et brigadiers; mais il y aura une grande différence pour l'armement; la plupart de ces cavaliers étant des gens qui ont des chevaux chez eux, par état, il sera impossible d'avoir aucune régularité dans la taille des chevaux, et conséquemment on ne pourra avoir qu'une cavalerie légère irrégulière, dans le genre des Argoulets, qui ne servaient dans nos armées que pour aller à la découverte et harceler les ennemis pendant une retraite; ils ne combattaient jamais qu'à la débandade.

Je voudrais donc que dans les compagnies formées dans les départemens de montagnes, tous les hommes employés au service de la correspondance fussent sans aucune espèce d'armes, afin de n'être pas même soupçonnés s'ils étaient arrêtés; quant aux autres, ne devant servir qu'à poursuivre l'ennemi dans sa retraite et ja-



mais à l'attaquer, je leur donnerais la pique longue comme les lanciers polonais, ou la faux emmanchée à l'envers, ce sont de terribles armes. Si de braves gens, bien commandés, formaient un corps de cavalerie légère de cent à cent vingt hommes, qui attaqueraient en fourrageurs avec la faux haute emmanchée à l'envers, un corps double en nombre; il n'y a pas de doute qu'au premier abord, l'ennemi serait surpris et même épouvanté; car on peut couper des têtes et des bras d'assez loin, avec des faux emmanchées de cette manière et aussi tranchantes qu'elles le sont (1); d'ailleurs, je leur donnerais avec, le sabre recourbé comme ceux des chasseurs, afin de pouvoir s'en servir si leur arme longue devenait inutile.

(1) On connaît si bien l'utilité de cette arme, la terreur qu'elle inspire et le mal qu'elle peut faire, qu'on s'en sert dans la défense des places.

Le général polonais Kosciusko a employé cette arme avec avantage pendant l'insurrection de la Pologne, et, en 1648, les habitants d'Epinal (en Lorraine) s'en servirent pour repousser les assauts du maréchal de la Ferté, qui fut contraint de lever le siège de cette ville.



Dans les pays de bois et de montagnes, il faut au moins une compagnie de cent hommes pour une légion de cinq départemens; le contingent de chaque département se trouvera être de vingt hommes, et ce ne sera pas trop; car, en supposant quatre sous-préfectures par département, et le chef-lieu, cela fera cinq arrondissemens pour recruter, ce qui ne donnera que quatre hommes par arrondissement. Maintenant, il faut qu'il reste deux cavaliers par sous-préfecture et autant dans les chefs-lieux pour communiquer promptement, dans les cas urgens, avec le général, et porter ses ordres au colonel-commandant et aux capitaines; voilà donc environ cinquante cavaliers employés pour la correspondance, auxquels il faut en ajouter encore dix, savoir : cinq auprès du général et un auprès de chaque colonel; total, soixante : il est vrai que tous ceux-là n'ont besoin que d'un cheval, ils vont partout avec leur costume de paysan ou de ville, comme s'ils voyageaient pour leurs affaires; ils n'ont pas besoin d'armes, et même tous



ceux qui voyagent ainsi isolément, doivent se garder d'en avoir. Il restera donc quarante cavaliers sédentaires, sur lesquels j'en enverrais seulement quatre ou cinq aux rassemblemens armés, afin de porter les dépêches du chef; ceux-là n'ont besoin d'aucune espèce d'armes; il ne restera donc sur ma compagnie de cent hommes, que trente-cinq à quarante hommes que l'on réunira pour les grandes expéditions, quand l'infanterie sédentaire sera requise: comme ils ne doivent jamais servir qu'à poursuivre l'ennemi dans une déroute, ce nombre sera suffisant s'ils sont armés comme je l'ai dit plus haut.

On pourrait aussi les charger de couper les jarrets des chevaux des équipages que l'on prendrait et que l'on ne pourrait conserver, ainsi que ceux qui servent à l'artillerie, car souvent l'ennemi se rallie et repousse à son tour celui qui l'a battu d'abord; dans ce cas, quand on est poursuivi de trop près et qu'on n'a pas le temps de dételer, ni même de couper les traits



pour pouvoir emmener les chevaux, il faut leur couper les jarrets.

Dans les pays plats, la cavalerie y est ordinairement bonne : on formera dans ces pays des compagnies bien montées et bien équipées; on pourrait même en former une par département; l'organisation de ce corps se rapprocherait de celle des troupes légères à cheval, et je suis sûr que ces compagnies feraient beaucoup de mal à l'ennemi, surtout si ce dernier n'avait pas de cavalerie à leur opposer.

La connaissance du terrain est une chose si importante, que je ne doute pas qu'à nombre égal, nous n'ayons toujours l'avantage; car le motif qui nous fait combattre, décuple nos forces, tandis que l'ennemi se bat parce qu'il est payé pour cela, et qu'il serait sévèrement puni s'il ne se battait pas : il est donc forcé de combattre, tandis que nous nous battons par réflexion et par patriotisme.

Quant à la nomination des officiers et sous-officiers, elle se fera comme celle de



l'infanterie. Tout ce qui est employé à la correspondance doit être commandé par des brigadiers; placez, si vous voulez, un maréchal-des-logis en résidence dans chaque département, et pour une compagnie de cent hommes dans un pays coupé ou de montagnes, ayez un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant; mais, surtout, tâchez qu'ils aient servi dans les troupes légères, et qu'ils connaissent bien le pays où ils font la guerre.

Ce corps disséminé dans un cercle, est commandé par l'officier de cavalerie le plus élevé en grade (s'il y a plusieurs compagnies), ou par le plus ancien à grade égal; mais le chef de toute la cavalerie d'une légion, est sous les ordres immédiats du général commandant le cercle, il doit lui envoyer un adjudant-major, comme font les colonels commandans les bataillons d'infanterie de la légion.

Quand il s'agira d'organiser des compagnies, dans les pays plats, pour y faire un service actif en plaine, alors vous nommerez un sous-lieutenant de plus dans chaque



compagnie; il n'y a pas trop de quatre officiers dans une compagnie de cent hommes. Ils auront un armement uniforme, soit la lance comme les lanciers, soit le sabre et la carabine comme les chasseurs; mais que vos officiers et sous-officiers aient servi dans les troupes légères, je ne saurais trop le répéter; et attachez toujours dans ces pays-là une compagnie de partisans à pied à chaque escadron, afin de pouvoir les porter en croupe partout où besoin sera pour soutenir une attaque et protéger une retraite; (ainsi qu'il était prescrit dans l'ordonnance du 22 ventose an 12, relative à la création des voltigeurs).

L'instrument de guerre en campagne doit être, pour la cavalerie, la trompette ou le cornet, et l'on doit avoir les mêmes sonneries que l'infanterie; elles se réduisent à cinq, comme je l'ai détaillé dans le chapitre VII (1).

(1) Je donnerai, dans la troisième partie, la manière dont la cavalerie doit attaquer et se conduire suivant le pays où elle est employée.



---

## CHAPITRE X.

Manière de transmettre promptement les ordres du chef, lorsque l'on veut réunir de suite un grand nombre de guérillas pour intercepter un convoi, ou faire une attaque importante. — Exemple cité.

---

Unité dans le système, hiérarchie établie entre le conseil central et tous les cercles. — Manière de transmettre de suite les ordres de grade en grade. — Double émissaire pour éviter les surprises. — Ordres verbaux. — Exemple cité pour les cinq départemens de l'ancienne Bretagne, son organisation. — Ordre d'enlever un convoi bien escorté allant de Rennes à Lorient. — Disposition pour le faire attaquer cinq fois en route par des troupes nouvelles et toujours avec des forces supérieures. — Manière de faire cette attaque avec fruit. — Embuscade dans les forêts qu'il doit traverser. — Retraite. — Comment la faire sans risque en cas de non réussite. — Instruction en cas de succès. — Conduite à tenir si l'ennemi bat la campagne. — Calcul approximatif de la perte présumée de l'ennemi en France, d'après cette guerre, sans compter les accidens ordinaires.

D'APRÈS la manière dont mes légions sont organisées, comme tout tend au même but, tous les pouvoirs dépendent immé-



diatement de celui qui lui est supérieur ; il y a une unité parfaite qui rend facile toutes les communications du chef avec un subalterne , quel qu'il soit.

Par la composition de mes compagnies , on voit que tous les soldats sont pris dans les citoyens de toutes les classes et de tous les états ; en sorte que , lorsque je ne tiens pas campagne , ma légion est disséminée au milieu des ennemis , sans que ceux-ci s'en doutent ; chaque homme se livre à ses occupations journalières comme avant l'invasion ; mais dans le cas où le conseil-central jugerait à propos de faire faire un mouvement ou une attaque quelconque ; dans le cas encore possible , que le général commandant le cercle voulut s'emparer ou attaquer un convoi qui passerait sur son territoire ; il faut que tout soit organisé en vingt-quatre heures , quel que soit la distance ; car , pendant que le mouvement commence dans l'endroit le plus près , il s'organise dans le plus éloigné et quand le convoi y passe , tout est en mesure pour l'attaque : voici donc comment il doit s'y



prendre : Le général, outre ses aides-de-camp choisis à sa volonté, soit dans des militaires du pays, soit parmi les jeunes gens des différens départemens sous ses ordres, a, près de lui, un cavalier de chaque département : si le mouvement doit être général, il en fait partir autant qu'il a de bataillons; ou seulement, autant qu'il y a de départemens à faire agir si le mouvement n'est que partiel.

Tous les ordres du général sont donnés de vive voix, et le cavalier qui en est le porteur, attend leur exécution pour retourner lui en rendre compte.

Comme un porteur de dépêches pourrait être arrêté en route, et, par là, compromettre toute la levée d'un département, on ne doit donner aucun ordre par écrit; le cavalier doit donc en savoir assez, pour prévenir en gros, le colonel chef du département où il est envoyé, du mouvement arrêté par le général. Le colonel fait de suite ses dispositions d'après les ordres qu'il a reçus, et attend l'arrivée de l'aide-de-camp pour les détails : souvent



l'aide-de-camp arrive avant le cavalier , mais il est toujours bon que deux personnes partent à deux heures différentes , quand il s'agit d'un ordre important donné de vive voix ; car , dans le cas où l'un des deux serait enlevé ou retenu par une circonstance indépendante de sa volonté , le colonel serait toujours prévenu ; et , si , par hasard , l'aide de camp chargé des détails était arrêté , le colonel prendrait sur lui d'ordonner de suite le mouvement , et enverrait son adjudant-major au capitaine du département le plus voisin , ou même chez le général , si la distance n'était pas plus grande ; et pendant qu'il ferait exécuter son mouvement en grand , les détails arriveraient. Quand la distance est trop grande pour que le cavalier ou l'aide-de-camp , puisse aller d'une traite jusqu'au chef-lieu d'un autre département , alors on se sert de la correspondance des partisans. Voici de qu'elle manière elle est établie :

On choisira dans chaque canton , c'est-à-dire dans tous les villages un peu forts et à la distance de deux à trois lieues au plus



l'un de l'autre; quatre partisans sédentaires, bien connus des officiers qui commandent l'arrondissement; ces quatre partisans, ne seront employés qu'à la correspondance. Le général chef du cercle, fait partir, à une heure d'intervalle, deux de ces hommes pour porter ses ordres, par la route la plus courte, à la correspondance voisine; arrivés-là, deux autres hommes les relèvent, vont deux lieues plus loin, et toujours ainsi de canton en canton, jusqu'à ce que l'ordre soit parvenu à sa destination. Comme cette manœuvre s'exécute successivement de village en village jusqu'au commandant du bataillon, dès qu'il est instruit, il emploie le même moyen pour prévenir ses compagnies, et comme ces exprès vont jour et nuit et qu'ils ont chacun peu de chemin à faire, les ordres parviennent très-promptement; et, d'après la mesure d'envoyer toujours deux hommes pour le même objet, et à des heures différentes, il résulte, que si l'un des deux était arrêté par quelque cause imprévue, l'autre arriverait toujours; d'ail-



leurs, l'aide de camp ou les adjudans-majors, portant l'ordre de leur côté, il est impossible qu'il n'arrive pas à sa destination.

Dès que le colonel commandant un département est instruit des ordres du général commandant le cercle, il envoie de suite un adjudant-major à chacune des compagnies qui doivent se mettre en mouvement; et si elles doivent toutes marcher, il envoie tous ses adjudans-majors, qui, connaissant bien le service militaire, rempliront parfaitement cette mission. Si le colonel est trop loin de ses compagnies, il se sert de la correspondance pour porter les ordres de village en village, comme le général le fait pour lui.

Les capitaines, à leur tour, envoient leurs adjudans prévenir les officiers et sergens; les sergens préviennent les caporaux, et ceux-ci les soldats de leur escouade: voilà le mouvement ordonné en peu de temps.

Si l'on n'a besoin que d'un seul département, le général ne s'adresse qu'au chef



qui le commande; mais comme il n'est pas plus long d'en avertir dix qu'un seul, on voit quelle doit être la rapidité d'un mouvement général.

Je suppose être chargé de la levée en masse et de la défense d'un cercle; la Bretagne, par exemple; j'aurai une légion composée d'un corps de cavalerie, et de cinq bataillons, car j'ai cinq départemens.

Ma cavalerie consistera dans une compagnie de cent hommes, parce que mon cercle est un pays coupé et un pays de montagnes; je la distribue et la place, comme il est dit au chapitre précédent.

L'ancienne province de Bretagne formant les cinq départemens suivans : Ille-et-Vilaine, Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord, et Loire-Inférieure. J'établis ainsi ma légion :

Le bataillon d'Ille-et-Vilaine aura six compagnies, dont les capitaines s'établiront aux six chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture; savoir : la compagnie de Rennes (chef-lieu) et celles de Fou-



gères, Montfort, Redon, Saint-Malo et Vitré.

Le bataillon du Finistère aura cinq compagnies, dont les capitaines s'établiront également aux chefs-lieux de préfectures et de sous-préfectures; savoir : la compagnie de Quimper (chef-lieu) et celles de Brest, Château-Lin, Morlaix et Quimperlé.

Le bataillon du Morbihan n'aura que quatre compagnies; savoir : celle de Vannes (chef-lieu) et celles de Pontivy, l'Orient et Ploërmel.

Le bataillon des Côtes-du-Nord aura cinq compagnies; savoir : celle de Saint-Brieux (chef-lieu) et celles de Dinan, Lannion, Loudéac et Guingamp.

Enfin le bataillon de la Loire-Inférieure aura également cinq compagnies; savoir : celle de Nantes (chef-lieu) et celles d'Ancenis, Châteaubriant, Paimbeuf et Savenay.

J'aurai donc dans le cercle qui comprend l'ancienne province de Bretagne, une légion de cinq bataillons, composée de vingt-cinq compagnies sans compter ma cava-



lerie. Si mes compagnies étaient de cent cinquante hommes l'une portant l'autre ; car il est impossible d'avoir des compagnies égales, puisque cela dépend de la population de l'arrondissement, et qu'il peut y avoir dans le même bataillon, des compagnies de cinquante hommes et des compagnies de deux cents et plus ; mais en les supposant toutes, à cent cinquante hommes ; ma légion serait de trois mille sept cents cinquante hommes d'infanterie en activité, sans compter le double ou le triple formant la levée sédentaire, ce qui formerait un corps formidable pour une attaque imprévue ; et toutes les fois que la saison ou des circonstances feraient rentrer dans leurs foyers les compagnies actives, elles pourraient aisément rester ignorées dans une aussi grande étendue de terrain, puisque chaque individu rentré, vaquerait à ses affaires comme avant la levée en masse, et s'occuperait de ses travaux ordinaires jusqu'à ce qu'il soit requis de nouveau, pour le service militaire.



La levée bien organisée en Bretagne, voici l'exemple que j'ai à citer; je le mets ici pour donner une idée de ma manière d'opérer dans un cas urgent.

Je suppose qu'un convoi considérable doive se rendre de Rennes à l'Orient, avec une escorte de quatre ou cinq cents hommes. Comme il faut passer par la forêt de Paimpont à six lieues de Rennes; par celle d'Elven à cinq lieues de Vannes; par les bois de Kerboular, etc. Moi, chef du cercle, connaissant le jour du départ et la force de l'escorte, je donne mes ordres en conséquence; je préviens le colonel commandant le département d'Ille-et-Vilaine de faire réunir ses compagnies actives de Rennes, Montfort et Redon, et tous les partisans sédentaires qui bordent la route à deux et trois lieues auprès de la forêt de Paimpont; c'est-à-dire, des environs de Mordèles, Plelan et Campaneac; tout cela doit se trouver en embuscade dans la forêt de Paimpont, sous les ordres du colonel du bataillon d'Ille-et-Vilaine; j'ordonne au commandant du Morbihan d'y envoyer



aussi la compagnie de Ploërmel; cette troupe réunie fera la première attaque; tout le monde doit être rendu à son poste au moins sept ou huit heures avant le passage du convoi, le chef a donc le temps de choisir ses positions, de préparer son attaque, et de se ménager une retraite en cas de non succès; il aura au moins huit ou neuf cents hommes embusqués dans une forêt fort longue; la route est mauvaise, il y a des haies de chaque côté, des fossés, de mauvais chemins de traverses, et des bois fort épais; le convoi doit beaucoup souffrir s'il n'est pas enlevé, l'escorte perdra beaucoup de monde, on tâchera aussi de tuer quelques chevaux de la tête du convoi pour empêcher sa marche, ou du moins pour la retarder, et il est possible d'en enlever une partie. Après cette expédition toutes les troupes, à la réserve de la compagnie de Ploërmel, rentreront dans leurs foyers par les chemins de traverse, après avoir caché leurs armes.

Si le convoi échappant à cette première attaque, se rallie ou prend des renforts;



j'ai prévu d'avance une seconde attaque dans la forêt d'Elven; en ordonnant au chef du Morbihan d'envoyer sa compagnie de Ploërmel à Paimpont, je lui dis de la faire rétrograder ensuite sur la forêt d'Elven et d'y prendre position dans un endroit désigné; je lui ordonne d'y joindre la compagnie de Vannes et celle de Pontivy; de faire marcher les partisans sédentaires de l'arrondissement de ces compagnies et d'y joindre les volontaires qui bordent la route à deux ou trois lieues vers Rochefort, Josselin, Malestroit, etc. Je commande d'autant plus d'hommes que l'escorte est plus considérable, et si l'ennemi me paraît trop fort, j'ordonne au commandant d'Ille-et-Vilaine d'y envoyer sa compagnie de Redon, le tout sous les ordres du commandant du Morbihan, voilà ma deuxième attaque; je puis même envoyer la compagnie de Loudéac (des Côtes-du-Nord), suivant la force de l'ennemi, j'aurai là des troupes fraîches; l'escorte du convoi qui a déjà beaucoup souffert à Paimpont aura le moral affecté, cette



attaque doit lui faire plus de mal que la première; une autre l'attend au bois de Kerboular, et avant d'arriver à l'Orient, il peut encore être attaqué deux ou trois fois et toujours par des troupes fraîches, parce que les habitans des environs arrivent sur la route à mesure que le convoi avance, et si celui qui le commande n'en perd que la moitié, il sera bien heureux. Dès qu'une attaque a été faite, chacun se retire chez soi; comme on connaît le pays et toutes les traverses et que l'on n'a pas d'uniforme, on ne craint point d'être arrêté; en cas d'allerte on cache ses armes et l'on ne marche que de nuit.

Quand l'ennemi fait une invasion dans un pays de braves gens, il ne doit être maître que du terrain sur lequel il marche. Le lendemain de l'attaque d'un convoi, l'ennemi fait partir des troupes pour éclairer et tâcher de trouver les assaillans; mais il ne rencontre pas un seul homme armé, il trouve quelques paysans isolés qui vont au marché, des laboureurs dans les champs, des charretiers, etc. La ma-





jeune partie a pris les chemins de traverse ; les armes sont cachés dans des maisons de paysan , dans des grottes ou dans des voitures qui conduisent des provisions au marché : enfin , on emploie tous les moyens possibles pour tromper l'ennemi ; il forme des colonnes mobiles qui fatiguent ses troupes ; elles ne trouvent personne , et quand après trois ou quatre jours de marche , elles rentrent bien fatiguées dans leurs garnisons respectives , les attaques recommencent ; on s'embusque derrière les haies , on tire sur les hommes isolés , et l'on détruit sans coup férir , un grand nombre d'ennemis , ils se lassent , n'osent plus sortir qu'en force , le moral s'affecte ; et quand on a une nouvelle affaire avec lui , il est à moitié vaincu aussitôt qu'il aperçoit les compagnies de partisans.

D'après mon plan , je fais attaquer les convois par des troupes différentes à mesure qu'ils avancent vers leur destination ; j'ai un grand avantage : en faisant cela d'abord , mes hommes se fatiguent moins , et j'ai toujours des troupes fraîches pour at-



taquer , tandis que l'ennemi est obligé d'employer les mêmes soldats pour se défendre ; et comme mes troupes sont irrégulières , chaque compagnie attaque à sa manière , l'ennemi s'aperçoit de cette différence , elle l'effraie en présentant à son imagination plus de monde armé sur un point , qu'il n'y en a peut être d'enrôlés dans tout un département.

J'ai fait dans mon chapitre iv , un calcul sur ce que cent cinquante compagnies de partisans pourraient détruire d'ennemis dans un an ; j'ai fait ensuite un calcul approximatif de ce que les Espagnols ont pu avoir mis d'hommes hors de combat pendant une guerre qui a duré sept ans ; je vais maintenant établir un calcul , d'après les probabilités , pour prouver combien , à la longue , de petits corps irréguliers peuvent détruire de grandes armées ; supposons en France les quatre-vingt-huit départemens réunis en seize cercles (1) ;

(1) Ce traité n'est point fait exclusivement pour la France ; mon but en l'écrivant , a été de donner des ins-



que chaque cercle ait seulement vingt-cinq compagnies, cela fera quatre cents compagnies pour la totalité des partisans en activité, répandues dans toute la France: Que chaque compagnie tue ou estropie un seul homme par jour; et il n'y a pas de jour où dans l'étendue d'une sous-préfecture, une compagnie de cent vingt à cent cinquante hommes, ne trouve l'occasion de tirer un coup de fusil sur un homme isolé. Or, un seul homme par jour tué ou estropié par chaque compagnie de partisans, fait, sur la totalité de la France, quatre cents hommes par jour; douze mille hommes par mois; et cent quarante-quatre mille hommes par an. On peut donc sans grands moyens et sans risquer beaucoup, détruire dans un an, une armée de cent quarante-quatre mille hommes, sans qu'elle ait eu une seule bataille rangée : ajoutez à cela ,

tructions sur une partie de l'art militaire dont on s'est occupé fort peu; tout ce que je propose ici, est exécutable dans tous les pays; mais je prends mes exemples en France pour être mieux entendu de mes lecteurs.



les attaques de convois, celles des escortes, les embuscades, l'enlèvement des dépêches, et les maladies occasionnées par la fatigue; il me semble que tout cela doit faire perdre plus d'un homme par jour dans chaque arrondissement de sous-préfecture, et tandis que l'ennemi se lasse, nos troupes se forment et après une année d'une guerre semblable, nous aurons d'excellens soldats.

Aucune manière de transmettre les ordres et de les exécuter, ne peut être plus prompte, ni présenter l'ensemble de ma manière d'agir; tout se fait en même temps, le plan est conçu et exécuté de suite, et le même ordre peut préparer deux ou trois attaques consécutives et en des lieux différens.

Si l'on est dans un pays où une troupe réglée tient campagne, mon opération est encore bien plus facile puisque l'on trouve de suite, sous la main, un corps tout réuni et prêt à faire tout ce que vous desirez de lui, et que la possibilité que l'on a de s'y rallier si on éprouve un échec, augmente l'audace des compagnies de partisans.



## CHAPITRE XI.

De l'attaque et de la défense dans les montagnes.

Manière de défendre les montagnes : manière de reprendre l'offensive si l'ennemi s'est emparé des hauteurs. — Des espions, des traîtres. — D'un projet de défense terrible en France, en s'emparant des trois chaînes de montagnes nommées : les *Alpes*, les *Cévennes* et les *Vosges*, qui se communiquent l'une à l'autre jusqu'aux *Ardennes* ; en suivant ce plan, on empêcherait l'ennemi de se maintenir dans les pays qui avoisinent ces trois chaînes de montagnes, surtout, si la *Bretagne* était en même temps levée en masse.

Nous avons établi, dans les chapitres précédents, que les partisans devaient toujours occuper les montagnes ; mais comme il faut qu'un bon chef connaisse l'attaque et la défense, je dois donner ici les moyens de bien défendre les montagnes où l'on est établi ; car, on peut avoir en face de soi, un antagoniste instruit, qui, ayant fait cette guerre, vous inquiète et vous fatigue,



et qui finisse quelquefois , par enlever vos hauteurs.

Ceux qui attaquent et défendent dans ce genre de guerre, doivent avoir beaucoup de prudence. Si je voulais attaquer des troupes qui occupent les montagnes, je commencerais par tâcher de me rendre maître des hauteurs.

Il n'y a rien de plus imprudent que de se hasarder à passer dans les gorges, quand on n'est pas maître des hauteurs; car, on peut rencontrer des embuscades dans tous les défilés; les partisans doivent donc y porter toute leur attention, et tant qu'ils les occuperont, ils ne craindront pas d'être forcés; mais une fois les hauteurs emportées, toutes les embuscades cessent. Au contraire, tant qu'on en est maître, l'ennemi court le risque, quelque soit son nombre, de s'y voir détruit, ou d'être obligé de retourner sur ses pas, après avoir perdu beaucoup du monde.

Si donc un chef de partisans trouvait, par ruse ou par adresse, les passages principaux, ou les hauteurs des chaînes de mon-



tagnes où il est placé, occupés par l'ennemi; s'il veut les reprendre, il doit réunir sa troupe, et faire mine de vouloir attaquer de vive force; ce mouvement attirera l'attention de l'ennemi et le tiendra quelque temps en échec: pendant ce temps, il faut qu'il cherche un chemin quelque part; quelques affreuses que paraissent les montagnes, l'on y trouve toujours des passages en cherchant bien; souvent les hommes qui les habitent ne les connaissent pas eux-mêmes, parce que la nécessité ne les a pas obligés à les chercher. Il ne faut pas s'en rapporter là-dessus aux habitans, qui pour l'ordinaire, ne connaissent leur pays que par tradition, ou par l'usage journalier qu'ils font d'un passage; il faut en pareil cas, chercher et voir soi-même, ou employer des gens alertes, entreprenans, qui ne s'effraient pas des difficultés. On trouve presque toujours des issues qui paraissent impraticables, lorsque la nécessité ne forçait pas à les franchir; alors, l'ennemi qui ne les connaît pas, ne sait quelle mesure prendre, et s'enfuit, dans la crainte



d'être tourné et attaqué sur plusieurs points, dans un poste où il n'aurait aucune retraite s'il était forcé. L'avantage est toujours pour l'habitant qui est censé connaître les localités du pays, et qui a pour lui l'opinion; et si l'on trouve quelquefois un traître qui se vend à l'ennemi, on a pour soi la presque totalité des habitans, qui vous donnent tous les renseignemens dont vous pouvez avoir besoin, et qui savent bien, qu'une occupation ne pouvant être que momentanée, on saurait punir plus tard, celui qui aurait aidé l'ennemi commun, au détriment de ses concitoyens; mais, quand bien même la loi ne pourrait l'atteindre, le mépris public vengerait les honnêtes gens de la trahison du malheureux, qui aurait cherché à livrer son pays à l'ennemi, pour conserver ses titres et ses places, ou pour en obtenir de nouveaux.

Si malheureusement, un pareil système de défense devenait nécessaire à la France, on pourrait organiser avec succès des corps de partisans dans les *Alpes*, qui séparent



l'Italie de la France et de l'Allemagne; dans les *Cevennes*, situées dans les départemens du Gard, de la Lozère et de l'Ar-dèche; et dans les *Vosges*, qui séparent l'Alsace et la Franche-Comté de la Lor-raine, et s'étendent jusqu'aux *Ardennes*: mon système de guerre établi dans ces trois chaînes de montagnes, serait d'au-tant plus dangereux pour l'ennemi, qu'on peut aisément établir des communications de l'une à l'autre, et que forcé dans une, on se retirerait dans l'autre, et toujours ainsi; de manière qu'il faudrait que l'en-nemi occupât les trois chaînes à la fois, pour se maintenir dans les pays qui les avoisinent, ce qui est impossible à moins de forces formidables. Il faudrait en même-temps une levée générale de boucliers en Bretagne, qui par sa position et par les accidens de terrain, peut se défendre seule contre des armées.

---



## CHAPITRE XII.

De la défense des pays coupés. — Manière d'attaquer des corps considérables, des convois et des escortes. — Instruction pour forcer l'ennemi au passage d'une rivière.

Manière de faire la guerre dans les pays coupés; instruction : un détachement de cinq à six cents partisans arrêtera une armée. — Attaque d'une armée ennemie avec trois ou quatre cents hommes déterminés, dans un pays coupé de bois, de ravins, de fossés, de hayes, etc. — Observation sur la marche en colonne : preuve que les partisans ont l'avantage. — Manière de conserver les équipages pris à l'ennemi. — Attaque de convoi. — Route coupée par les partisans. — Abattis d'arbres. — Passage de rivière; cas où l'on peut espérer attaquer l'ennemi avec avantage.

Si l'on fait la guerre dans les pays coupés, l'on a peu à craindre et l'ennemi est très-embarrassé; il ne peut avoir que des affaires de détail qui ne sont jamais décisives, car il éprouve à chaque instant le désavantage de l'attaque, contre des troupes embusquées, défendues par le terrain : les



masses ne servent à rien, l'opiniâtreté fait perdre une foule d'hommes inutilement, tandis que le partisan embusqué et disséminé ne craint rien, tous ses coups portent, et si l'ennemi n'a pas des forces trop considérables, après avoir mis le désordre dans ses rangs, on le poursuit avec vigueur. S'il n'a pas eu le soin d'avoir ses derrières libres pour pouvoir faire des détachemens et arrêter les partisans, il ne peut se retirer sans courir le risque d'éprouver de très-grandes pertes.

Dans un pays couvert et bien coupé par les haies, les fossés, les bouquets de bois, les chemins de traverses, les barrières, les marais, etc. comme il y en a dans la Bretagne par exemple : le canon est presque inutile, on ne peut le manœuvrer, et l'ennemi court le risque de voir tuer ses chevaux ou enlever ses pièces, sans pouvoir les défendre; et sa cavalerie ne lui sert pas à grand chose dans ces pays, où il ne peut la faire manœuvrer et s'en servir avec avantage.

Un détachement de partisans de cinq à



six cents hommes arrêtera une armée dans un tel pays, parce que sur des chaussées bordées de fossés et de haies, on ne peut s'éclairer sur ses flancs; on présente un grand front à l'ennemi, les tirailleurs embusqués derrière les haies, tirent à coup sûr: comme ils sont éparpillés sur une grande longueur de terrain, l'ennemi ne peut connaître leur force et leur en suppose toujours davantage; la moindre baraque fait fortification, les tirailleurs s'y réunissent: si l'on veut les y attaquer en règle et qu'ils ne puissent soutenir le choc, ils se retirent dans les bois après avoir fait perdre beaucoup de monde à l'ennemi. L'ennemi ne va qu'en tâtonnant, il n'ose quitter la grande route pour poursuivre un parti dont il ne connaît pas la force, la bande de partisans se retire par des chemins connus et marchant plus vite qu'un corps régulier, elle va deux ou trois lieues plus loin pour recommencer la même attaque; on harcèle l'ennemi pendant toute sa marche; il n'ose rien entreprendre et même dans ses haltes il se garde militairement.



Cette guerre le mine, le fatigue, son moral s'affecte, il perd considérablement de monde; tandis que les partisans toujours embusqués, n'éprouvent aucunes pertes, ou du moins elles sont si légères, qu'ils s'aperçoivent à peine avoir combattu.

Un chef de partisans, qui aura l'esprit audacieux, peut, avec trois ou quatre cents hommes, faire un désordre affreux, s'il attaque une armée en marche, surtout s'il connaît bien le pays. Qu'il parvienne à couper quelques équipages à l'entrée de la nuit, je répons qu'il en emmènera une bonne partie sans beaucoup risquer; parce que s'il se retire entre deux fossés, et qu'il tienne ferme à la queue, il arrêtera ceux que l'on enverra à sa poursuite: au contraire, s'il est forcé par le nombre, il longera le long des charriots qui lui serviront de retranchemens, et à la première maison qu'il rencontrera, il arrêtera l'ennemi, parce que l'on ne peut être poursuivi que par un détachement dans un chemin de traverse: pendant ce temps-là, les équipages qu'on a pris, fileront; si par



hasard on était poursuivi par une troupe trop considérable, et qu'en se retirant on se trouvât prêt à entrer dans une plaine où l'on aurait du désavantage, alors on coupe les traits, on monte sur les chevaux et on les emmène, ou bien, si l'on n'a pas le temps de le faire, il faut couper les jarrets, et se retirer ensuite; des hommes isolés trouvent toujours le moyen de se sauver, et si cette affaire a lieu à l'entrée de la nuit; l'ennemi, quelque soit sa force, n'osera jamais poursuivre dans un pays inconnu, et surtout dans des chemins de traverse, une troupe armée dont il ne connaît ni le nombre, ni les moyens de défense.

Encore une observation que tous ceux qui connaissent l'art militaire sentiront de suite; c'est qu'un corps régulier qui marche avec le plus grand ordre comme dans une parade (ce qui est impossible en route), doit avoir une distance de trois pieds par homme, parce qu'un homme ne saurait marcher sur dix-huit pouces à moins de piétonner; il faut donc trois pieds pour marcher au pas de route; si un corps est at-



taqué à la tête, il faut ajouter dix-huit pouces par chaque homme qui suit, avant que la queue ait rejoint la tête : s'il y a seulement quarante files, ce sera soixante pieds que la queue aura à marcher encore, pour se serrer sur la tête; et si la tête marche, il faudra que la queue attende qu'elle ait parcouru soixante pieds pour se mettre en marche; cela fera des vides dans les flancs, dont celui qui attaque tirera avantage; si au lieu de quarante files il y en a deux cents, ce sera trois cents pieds de distance de la tête à la queue, et quand on marche sur un terrain inégal, aucune troupe ne peut conserver sa distance; une montagne, un ruisseau, un mauvais pas, et mille accidens que l'on rencontre à chaque instant, fait qu'il se trouve des vides considérables dont on profite; et si dans le désordre, vos files se brouillent une fois, il n'y a tête d'hommes qui puisse venir à bout de remettre la troupe en ordre; si vous voulez manœuvrer vous êtes perdu, car le moindre changement de front, la moindre contre-marche, demande du temps dont l'assail-



ont profite; la troupe irrégulière a donc un grand avantage en attaquant un corps discipliné, sur une route qu'on ne peut éclairer, ou dans une pays coupé; car, habitué à combattre isolément, chaque partisan ne s'occupe qu'à tirer son coup de fusil.

Un grand avantage que les partisans ont encore; c'est qu'en cas de retraite, tout le monde les aide et les protège, au lieu que si c'est l'ennemi qui éprouve un échec, tous les habitans se réunissent contre lui pour achever de le détruire.

Quand il s'agit d'un convoi, vous employez les mêmes moyens; mais attachez-vous à tuer quelques chevaux des voitures de la tête, les voitures sont arrêtées, le convoi s'encombre, le désordre s'y met; si vous voyez jour à le couper, faites-le, et vous réussirez à en emmener une partie.

Comme l'on est prévenu par les habitans, et du départ du convoi, et de la route qu'il doit tenir, rien n'empêche que dans la nuit quelques hommes de bonne volonté, ne dégradent la route dans un mauvais



chemin, pour retarder le passage des voitures du convoi. On peut encore employer utilement les abattis d'arbres dans des défilés; il faut un temps considérable pour les enlever; les tirailleurs embusqués derrière, font un feu meurtrier; un abattis est la meilleure barrière que l'on puisse opposer à l'ennemi.

Harcellez l'ennemi dans ses marches; poursuivez les hommes isolés; soyez toujours en embuscade; attaquez les petites escortes, et si votre troupe n'est pas assez nombreuse pour battre de vive force une escorte un peu forte, harcelez-la sans cesse; attaquez-la dix fois si vous le pouvez dans la même journée; cherchez toujours à l'entamer, vous finirez par réussir: si l'on fait une trop vigoureuse résistance, retirez-vous en bon ordre et formez-vous plus loin, vous marcherez toujours mieux qu'une troupe régulière; d'ailleurs, vous pouvez prendre les chemins de traverse, sans avoir besoin de vous faire éclairer; attaquez de nouveau, employez la même tactique et si à la fin vous ne réussissez pas à battre com-



plettement l'escorte , vous lui ferez beaucoup de mal.

Il n'est guère possible d'empêcher un passage de rivière de vive force, à plus forte raison avec des partisans. Si l'invasion n'est pas terminée, et qu'on veuille défendre le passage d'une rivière; si l'on n'a pas une armée à opposer à l'ennemi, je ne vois rien de mieux à faire que d'attendre pour l'attaquer, qu'une partie de ses troupes soit passée et s'occupe à faire une tête de pont; car, si l'ennemi craint de se voir disputer le passage, il se fera d'abord soutenir par son artillerie qui canonnera la rive opposée, et il passera à l'aide de ses pontons; mais, dès qu'une partie de sa troupe sera passée, elle s'établira et commencera la tête de pont pour protéger le reste du passage et se maintenir dans le cas d'un échec; c'est-là le bon moment pour attaquer; le canon de l'ennemi ne peut servir à rien tant qu'il a des troupes sur la rive opposée, et s'il est nuit, il ignorera si les gens qui débarquent (car le passage doit toujours continuer jour et nuit jusqu'à ce qu'il soit



terminé) sont amis ou ennemis; une fois indécis, la confusion se mettra dans ses rangs, et s'il est battu, tous ceux qui seront passés seront perdus.

---



## CHAPITRE XIII.

## Passage des gués.

Manière de piquer un gué et de le rendre impraticable; manière de purger un gué; passages cités. — Passage du *Granique*; passage du canal de Hollande, en 1708, par Charles XII; passage de la *Sègre*, par César; passage du *Ménandre*, par Louis VII, en 1148.

On nomme *gué* d'une rivière, l'endroit propre pour le passage des troupes, soit à pied soit à cheval; on fait d'ordinaire passer quelques cavaliers pour s'assurer si les gués n'ont point été embarrassés ou rompus.

Il est très-facile de rendre un gué impraticable, plusieurs moyens s'employent avec succès; on peut y jeter des arbres, des chausses-trappes, des piquets, etc. Les gués les plus difficiles à passer sont ceux que



l'on nomme *gués piqués*; comme les piquets ont été enfoncés de force, ils sont très-difficiles à purger. On y jette aussi quelquefois des madriers piqués : quand le fond du gué n'est pas solide, les empêchemens que l'on y met s'enfoncent dans la vase et servent peu, parce que l'ennemi jette dessus des clayes qu'il charge de pierres; mais dans ce cas, il faut mettre des piquets très-hauts d'un côté et très-bas de l'autre, il est cependant très-difficile d'égaliser le passage et de le rendre guéable de niveau.

Quant aux chausses-trapes, si le fond du gué est solide, il est presque impossible de le rendre praticable; on en a vu de tellement dangereux par cette défense, qu'on a été obligé de les abandonner. Plus la rivière est large plus il est difficile de purger un gué.

On a un grand avantage à défendre le passage d'un gué, parce que l'ennemi ne va qu'en tâtonnant quand il sait que le gué a été travaillé avant le passage.



Le passage du *Granique* est un des beaux faits d'armes de l'Histoire Ancienne.

Le passage du canal de *Hollande* en 1708, par Charles XII, roi de *Suède*, vaut le passage du *Granique*.

Quand César fit passer la *Sègre* à son armée, il fit auparavant faire des fossés de trente pieds de large, aux lieux les plus commodes pour décharger la rivière, et par ce travail il trouva le moyen d'aller à *Pétréius*, qui craignant de manquer de vivres et de fourrages, songeait à faire changer son armée de position.

Le passage du *Ménandre* à gué et de vive force, par Louis VII en 1148, est l'action du monde la plus hardie; après des marches pénibles, fatigués et harassés, les croisés français sous la conduite du Roi, arrivent sur les bords du *Ménandre*; la rive opposée était garnie de Sarrazins, disposés à défendre ce passage. Les Français ne perdent pas de temps en délibérations et en préparatifs; ils se jettent dans le fleuve, une partie le passe à la nage, le Roi à la tête;



le reste de l'armée trouve un gué, ils arrivent tous sur le rivage, frappent, renversent, et après une résistance courte, mais vive, l'armée ennemie est dispersée, le Roi prit leur camp et leur bagage.

---



## CHAPITRE XIV.

De l'embuscade, des surprises, stratagèmes et ruses de guerre.

— 330 —

De l'embuscade, manière de l'établir; il faut se ménager une retraite.—De l'officier commandant l'embuscade; de la surprise; différentes espèces de surprises; stratagèmes; ruses de guerre; devoir du général ou de l'officier supérieur commandant. — Note sur le seigneur de Chièvresmont en 1005.

ON nomme *embuscade*, l'endroit où l'on se cache pour surprendre l'ennemi au passage.

L'embuscade est donc un piège que l'on tend à l'ennemi, soit en ne faisant paraître qu'un petit nombre de troupes qui plient à l'approche de celles qui les poursuivent, afin de les attirer vers l'endroit où un corps supérieur est caché dans un défilé, un bois ou un endroit fortifié; soit en se cachant dans un chemin où l'on sait qu'un



détachement doit passer ; soit en attendant l'ennemi avec des forces supérieures dans un endroit où il ne peut tirer tout le parti possible de ses troupes : les partisans doivent particulièrement s'attacher à cette manière de faire la guerre.

Quand on veut faire une embuscade , il faut toujours se ménager une sortie ; car si l'on était cerné , on serait obligé de se battre jusqu'à la dernière extrémité ; l'embuscade avec une sortie libre est excellente dans les bois remplis de broussailles , dans les blés et dans les vignes ; il faut être alerte pour se retirer en cas de non succès , et , jusqu'à l'arrivée de l'ennemi , ne pas bouger de peur d'être remarqué par ses avant-postes et ses éclaireurs ; dans ces cas , on place ordinairement des sentinelles sur des arbres ou sur des hauteurs , et dès qu'elles aperçoivent l'ennemi , elles font les signaux convenus pour avertir les gens embusqués de se tenir sur leurs gardes.

Quand on forme une embuscade , il faut toujours se ménager une retraite sûre. On laisse passer une partie des troupes de



l'ennemi, ensuite, on fait une décharge sur ses flancs pour y mettre le désordre et l'on fond avec fureur sur le reste que l'on cherche à couper. Si l'attaque est faite avec vigueur, l'ennemi est perdu, à moins qu'il n'ait des forces supérieures à celles de son adversaire.

Il faut un officier bien expérimenté pour se garantir d'une embuscade, et se défendre avec avantage quand on y est tombé; car, dans cette position, la moindre faute qu'on fait, devient préjudiciable au parti que l'on commande. Le parti embusqué ne doit jamais donner à son ennemi le temps de réfléchir; il doit attaquer avec audace jusqu'au moment où des forces supérieures le contraignent à abandonner sa position.

La surprise diffère de l'embuscade, en ce que, dans l'embuscade on attend l'ennemi, au lieu que dans la surprise, on le cherche.

On peut faire plusieurs sortes de surprises : surprises de camp, surprises de villes, surprises à un corps en marche, etc.





Dans tous les cas , on employe des troupes aguerries et marchant bien, afin de se retirer promptement quand l'ennemi se forme et veut prendre l'offensive.

Les stratagèmes sont permis dans l'art de la guerre, ainsi que les ruses nommées *ruses de guerre*; la meilleure est suivant moi la fausse retraite, mais il y a bien des mesures à prendre pour cacher à son ennemi une ruse ou un stratagème; la principale est le secret avec ses troupes, parce qu'un déserteur peut vous faire perdre le fruit que vous comptez tirer de votre entreprise.

On lit dans l'histoire, une foule de beaux faits d'armes qui ont dû leur réussite, à la surprise jointe au stratagème. Annibal a réussi plusieurs fois par de semblables manœuvres (1).

(1) En l'an 1005, le seigneur de Chiévremont faisait de fréquentes incursions sur les terres de ses voisins, et l'on désespérait de le forcer dans le château qu'il occupait. Un fils lui étant né, il pria Notgère, évêque de Liège, de venir le baptiser. Le prélat promit d'y aller avec tout son clergé. Il fit habiller en ecclésiastiques les



Un bon général doit cacher ses marches à l'ennemi et prévenir les siennes; c'est le moyen de le fatiguer et de le dérouter dans ses projets.

Un habile général entr'autres stratagèmes dont il use, doit épier les occasions où l'ennemi court la campagne et se disperse, pour envoyer sur lui des détachemens de cavalerie ou d'infanterie. Il doit lui dresser des embuscades aux passages des rivières, aux gorges des montagnes, aux défilés des bois, près des marais et sur les chemins propres à ces sortes d'entreprises.

Il doit encore régler ses marches de manière à fondre sur l'ennemi, aux heures qu'il mange ou qu'il dort. Si l'ennemi fait des courses, il tâche de l'attaquer quand il est fatigué d'une longue marche, il sur-

meilleurs soldats de ses troupes, et se rendit avec eux à Chiévremont. Le maître de ce fort sortit avec tout son monde au-devant de Notgère : alors, le prétendu clergé jette les chapes dont il était couvert, tire les armes qu'il tenait cachées, se saisit des portes et s'empare de la place. L'évêque la fit démolir pour la sûreté du pays. (*Anecdotes militaires des Français.*)



prend la queue de sa colonne, il tombe sur les quartiers détachés du gros ~~le~~ <sup>le</sup> ~~fer-~~ <sup>fer-</sup>mée; enfin, il emploie des moyens tels qu'avec peu de troupes, il fera beaucoup de mal à une grande armée.

Une foule de places ont été prises par surprise; tantôt des troupes se sont introduites par des égouts; d'autres, par une porte masquée; d'autres, par des intelligences dans la place; par des disputes factices qui ont lieu à la porte de la ville; par des déguisemens de toute espèce; par des roues ou essieux qui brisent à dessein, aux portes principales, ou sur le pont-levis; d'autres, par de fausses attaques: il est impossible de détailler toutes les ruses et stratagèmes employés pour surprendre une place, nous nous bornons à recommander le plus grand secret au chef qui médite une ruse, ou une surprise.

---



## CHAPITRE XV.

## Des enfans-perdus.

Ce que l'on nomme *enfans-perdus*. — Devoir du commandant d'un détachement d'enfans-perdus. — Les Spartiates aux Thermopyles; cités. — Enfans-perdus employés chez toutes les nations. — La bataille de Bovines; citée. — Ces corps sont inutiles chez les partisans qui doivent tous être des enfans-perdus. — Anecdote sur trois cents enfans-perdus formés en Égypte lors de l'attaque de Saint-Jean-d'Acre. — Autre anecdote sur le général Kléber. — Autre sur la conduite héroïque d'un capitaine français à Leipsick, dans la campagne de 1813.

On nomme *enfans-perdus*, des soldats de bonne volonté pris dans les différentes compagnies d'un corps ou d'une brigade, pour faire une diversion utile; et quelquefois, pour s'emparer à l'improviste d'un poste, dont la possession peut décider du sort d'une armée.

Le nom d'enfant-perdu vient, de ce que ce corps est ordinairement sacrifié pour assurer le salut de l'armée.



Un général dans une position difficile, dont il veut sortir, choisit les hommes les plus braves pour une attaque désespérée ; un autre choisit un corps déterminé, pour faire une fausse attaque, ou pour arrêter l'ennemi, pendant que l'armée se retire ; on gagne une position d'où elle peut prendre l'offensive ; ce corps ne doit jamais abandonner le poste qu'on lui a indiqué, quelque soit sa perte ; il doit se faire hacher jusqu'au dernier dans l'endroit où il est placé ; car, le sort de l'armée peut dépendre de sa tenacité ; ces hommes sont des enfans-perdus, on doit les récompenser grandement quand ils réussissent, car ce sont les plus exposés.

L'usage des enfans-perdus est très-ancien ; l'Histoire Ancienne fourmille de traits magnifiques occasionnés par le dévouement de corps semblables, surtout chez les peuples républicains. Les trois cents Spartiates qui sous la conduite de Léonidas moururent tous, en défendant les Thermopyles contre l'armée de Xercès, étaient des enfans-perdus.



On en formait jadis dans toutes les armées, chez les Anglais, les Espagnols, les Allemands, les Italiens, les Romains, etc. Ces derniers employaient leurs vélites à cet usage; comme ils étaient armés à la légère, une fois détachés, ils se battaient contre tous les détachemens qui leur étaient opposés.

Le règne des enfans-perdus a cessé sous le règne de Louis-xiii, ou sous celui de François i<sup>er</sup>.

Sous Philippe Auguste, à la bataille de Bovines; il y eut des enfans-perdus qui vinrent caracoler autour des chevaliers Flamands.

Dans la guerre des partisans, ces corps sont inutiles, puisque tous les partisans doivent être des enfans-perdus, quand leurs chefs les commandent pour une expédition dangereuse.

Napoléon étant général en chef de l'armée d'Egypte, voulut prendre d'assaut la ville de Saint-Jean-d'Acre, il ordonna aux grenadiers du 69<sup>e</sup> régiment de ligne,



qui formaient la tête de la colonne, avec les grenadiers du 15<sup>e</sup> de ligne, de marcher au pas de charge et l'arme au bras, jusqu'à l'entrée de la ville qui avait une brèche praticable; il leur défendit de tirer un seul coup de fusil, afin de ne pas retarder la marche des autres troupes qui sortaient du boyau et qui suivaient ces grenadiers. Les ennemis firent de nombreuses décharges sur les Français qui oubliant l'ordre de leur général, s'arrêtèrent un moment pour riposter, les troupes qui sortaient du boyau ne pouvant continuer leur marche puisque la tête de la colonne était arrêtée, s'arrêtèrent aussi; on se mêla, le désordre se mit dans nos rangs et le coup manqua. Le général en chef voulant soutenir son attaque, avait formé un corps de trois cents braves, tirés de tous les régimens; ce corps sous le nom d'*enfants perdus*, devait entrer par la brèche, culbuter tout sur son passage et se fortifier dans la mosquée la plus près de la porte d'entrée; nos troupes devaient profiter de



ce désordre et les suivre dans la ville : ces trois cents braves partirent, sous les ordres du général Rambaut, franchirent tous les obstacles en perdant beaucoup de monde, ils entrèrent dans la ville et s'y fortifièrent en attendant leurs compagnons d'armes ; mais l'attaque n'ayant pas réussi, on ne put leur porter de secours ; ils firent de vains efforts pour sortir de la ville et rentrer au camp des Français, ils furent tous tués à la réserve d'un seul qui échappa comme par miracle, mais un boulet de canon l'emporta quelques jours après.

Le général Kléber, étant employé dans la Vendée, marcha sur Tiffange avec quatre mille hommes et quatre canons sans s'informer des forces de l'ennemi ; il le découvre au nombre de vingt-cinq à trente mille hommes placés sur des hauteurs garnies d'une artillerie formidable. Il les attaque et les ébranle ; mais leur nombre s'étend et se déborde sur ses deux ailes : si les Vendéens, déjà maîtres de ses canons, avaient passé un ravin qui les séparait de



notre petite armée, la retraite était impossible. Kléber appelle un officier d'un courage éprouvé : « Prends (lui dit-il) une compagnie de grenadiers, arrête l'ennemi devant ce ravin : tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades. » Oui, mon général, répond l'officier avec une soumission héroïque. » Tous périrent. Ce dévouement, qui rappelle celui des trois cents Spartiates, suspendit la marche des Vendéens, et Kléber ramena, à Nantes, ses soldats aguerris (1).

Plus récemment à la malheureuse affaire de Leipsick en 1813, un capitaine voyant l'armée cernée par les ennemis, n'ayant d'autre retraite que le passage du pont, voulut du moins soutenir ses compagnons d'armes; il voit une terrasse qui dominait la route, il entre dans la maison dont elle dépendait, s'établit avec sa compagnie et quelques soldats réunis, formant

(1) *Anecdotes militaires des Français.*



environ deux cents hommes : il fit un feu continu sur l'ennemi tant qu'il eut des cartouches, il leur fit éprouver une perte considérable, mais il fut la victime de son dévouement, aucun n'échappa, ils furent tous tués.



## CHAPITRE XVI.

## Des grandes armées.

Grandes armées nécessaires quand deux peuples se battent suivant les règles de la stratégie, en opposant de grandes masses à de grandes masses.—Inconvéniens indiqués dans l'attaque et dans la retraite.—Xercès, Mithridate et Darius; cités.—Les Suisses; cités.—Dans la guerre pour conserver son indépendance, on ne doit point avoir de grandes armées.—Campagne de France, en 1814; citée.—Opinion du cardinal de Richelieu, du duc de Rohan et de Turenne sur les grandes armées.—Opinion de l'Auteur.—Bataille de Poitiers, en 737.—Bataille de Poitiers, en 1565.—Bataille d'Aincourt, en 1415.—Les Croisades; citées.—L'indépendance des Suisses, qui ont battu les armées autrichiennes avec des poignées d'hommes.—Machiavel; cité.—Plusieurs batailles et combats, cités, où de grandes armées ont été battues par des armées bien moindres.—Sur l'impression de frayeur contractée par des corps battus.—Les Grecs; cités.—Alexandre-le-Grand; cité.—Observations générales.—Indépendance de Saint-Domingue; citée.—Insurrection des Colonies et des Grecs; citées.—Conclusion de la seconde partie.

Les grandes armées sont nécessaires quand on se bat suivant toutes les règles



de la stratégie , et quand des deux côtés on a des chefs habiles ; en suivant les règles de l'art militaire il faut opposer des masses à des masses , mais les grandes armées présentent de nombreux inconvéniens ; elles ruinent les pays par où elles passent , elles l'affament ; la difficulté de se procurer des vivres , des fourrages , des moyens de transport , fait que lorsqu'une grande armée est battue dans le pays ennemi , elle se rallie difficilement et encore elle ne peut le faire qu'en perdant beaucoup de monde ; il faut abandonner ses blessés et ses malades , tous les hommes égarés sont prisonniers ; il vaut mieux avoir de bonnes armées bien disciplinées et bien commandées , que ces armées formidables dont la plupart des soldats étant des recrues , qui n'ont point l'habitude des grandes manœuvres , portent souvent le désordre dans les rangs.

En réfléchissant sur les défaites de Xercès , de Mithridate , de Darius et de tant d'autres rois qui entraînaient des peuples entiers à leur suite , on voit que cette



multitude leur à nuï autant que les armes de leurs ennemis. Les Grecs ont prouvé que la valeur et la discipline suppléaient au nombre : les Suisses en secouant le joug de l'Autriche, et les Français au commencement de la révolution, viennent à l'appui de ce que je viens de dire.

J'observerai, maintenant, que lorsqu'une guerre dure trop long-temps, les plus braves se font tuer d'abord, les combats en font naître de nouveaux ; mais à la fin, le sang s'appauvrit, la nation dégénère, elle s'use, et l'on est tout étonné de ne pouvoir plus faire avec mille hommes, ce que dix ans auparavant on faisait avec cent. Napoléon, avec son système de guerres continues, a détruit une partie de l'énergie de la nation française ; il l'a usée, par ses nombreuses levées d'hommes ; la conscription lui fournissait des masses, et la réquisition a fourni des soldats à la république ; aussi, dans ses dernières campagnes, le canon remplaçait les hommes : que de différence entre Austerlitz et Wagram ! à cette dernière bataille on a proportionnellement



tiré plus de coups de canon que de fusil; l'artillerie de la garde seule, a usé trente-deux mille projectiles.

Quand on fait la guerre pour conserver son indépendance, il faut que toute la population soit prête à marcher en cas de besoin; mais il faut avant tout, avoir beaucoup de petits corps isolés, occupant de fortes positions qui attaquent l'ennemi partout, et qui le harcellent sans cesse; ces petits corps doivent éviter des engagemens décisifs; ils finiront par faire éprouver des pertes irréparables à leur ennemi. Dans la campagne de France en 1814, les Français n'ont jamais eu cinquante mille hommes à la fois en ligne : ils ont fait plus de quatre-vingt mille prisonniers, battu l'ennemi dans vingt affaires différentes et leur ont tué un nombre incroyable d'hommes; mais ces cinquante mille hommes étaient l'élite de la nation, et si la levée en masse se fut opérée à cette époque, pas un ennemi n'eût sorti de France.

Le cardinal de Richelieu croyait qu'il suffisait à la France, d'entretenir sur pied



quarante mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, et d'avoir un corps de milice de soixante mille hommes toujours prêt à marcher au premier ordre; le duc de Rohan pensait que la plus grande armée ne devait pas passer quarante mille hommes; le Grand Turenne avouait que le commandement d'une armée de plus de trente mille hommes, commençait à l'embarrasser.

Avec trente mille hommes d'infanterie, douze mille chevaux et un bon général, on doit battre cent mille hommes. Telle est ma façon de voir pour défendre un pays comme la France; mais un peuple conquérant a besoin de plus grandes masses, car à mesure qu'il avance, le cercle de son occupation devient plus grand, il faut plus de monde pour le garder, il en faut pour opposer à l'ennemi, et si les peuples se lèvent en masse contre l'invasion, l'armée la plus formidable finit par être détruite insensiblement par les attaques journalières des petits partis, par les armées ennemies, les marches, les fatigues, les



maladies, et souvent par le défaut de vivres.

A la bataille de Poitiers contre les Sarrazins en 727. Charles Martel et Eudes duc d'Aquitaine, réunis avec des forces ordinaires, taillèrent en pièce l'armée commandée par Abdérame : les historiens varient sur le nombre des morts, il y en a qui le portent jusqu'à trois cents soixante-quinze mille hommes, ce qui est incroyable; mais le certain est, que l'armée des Sarrazins était formidable, et plus que triple des deux armées françaises réunies; qu'elle fut mise en déroute complète, et que le chef fut tué.

Sous le règne du Roi Jean, il y eut encore devant Poitiers, une bataille dont le résultat ne fut pas aussi heureux pour les Français; cette bataille eut lieu le 17 septembre 1365. Les Anglais sous les ordres du prince de Galles ( surnommé le *Prince noir* à cause de la couleur de ses armes ) n'avaient qu'un corps de huit mille hommes, dont seulement trois mille étaient Anglais. Les Français commandés par le



Roi, avaient près de quatre-vingt mille hommes, dont vingt-cinq mille de cavalerie; les Anglais manquaient de vivres et étaient prêts à capituler; les conditions du Roi parurent trop dures au prince anglais; on voulait qu'il se rendit prisonnier avec cent de ses principaux officiers; la bataille fut résolue, le Roi disposa mal ses troupes, il s'engagea dans un chemin étroit qui rendait inutile le nombre des combattans; Jean Chandos, capitaine anglais, profita de cette disposition; les archers anglais placés dans les vignes en tirailleurs ajustaient à coup sûr, les hommes et les chevaux morts encombrèrent le passage, la bataille fut perdue et le Roi fut fait prisonnier.

Sous Charles vi en 1415, eut lieu la malheureuse bataille d'Azincourt, qui ressemble tellement à celle de Poitiers, pour la différence des forces opposées et les mauvaises dispositions des Français, que je n'en donnerai aucun détail: on fait monter l'armée française à cent cinquante mille hommes, et celle des Anglais seule-



ment à neuf mille. Il y a sans doute beaucoup d'exagération, mais l'armée française était au moins quatre ou cinq fois plus nombreuse que l'armée anglaise ; on compta dix mille morts sur le champ de bataille, dont quatre princes du sang, le connétable d'Albret, beaucoup de ducs, comtes et seigneurs titrés, cent vingt seigneurs bannerets, et neuf mille chevaliers ou gentilshommes ; il y eut mille six cents chevaliers ou écuyers prisonniers ; toute l'élite de la nation donna, et la bataille n'en fut pas moins perdue à cause des mauvaises dispositions du connétable. Lisez *l'Histoire des Croisades* ; vous verrez la population de l'Europe aller s'engloutir devant une bicoque, et les armées les plus nombreuses détruites par de petits corps ou par de faibles armées.

Henri iv à Arques, à Ivry, à Aumale, et au combat de Fontaine-Française, a toujours été victorieux contre des armées beaucoup plus formidables, parce que les bonnes dispositions du chef suppléaient toujours au nombre des ennemis.



Les Suisses ont prouvé bien des fois ce que j'avance : au combat de Bottelen mille trois cents Suisses soutinrent l'effort de l'armée du dauphin, composée de quatorze mille Français et de huit mille Anglais. A la bataille de Morgarten, en Suisse (canton de *Schwitz*), mille huit cents Suisses des cantons de *Schwitz*, *Glaris* et *Underwalden*, mirent en déroute en 1315, l'armée de l'archiduc Léopold, forte de vingt mille hommes, victoire qui leur assura leur liberté.

Près de *Weser* (canton de *Glaris*), trois cent cinquante Suisses défirent huit mille Autrichiens, et au combat de Saint-Jacques de l'Hôpital (canton de *Bâle*), mille quatre cents Suisses en 1444, osèrent se mesurer contre une armée de cinquante mille hommes, commandée par Louis XI, alors dauphin.

Machiavel effaçait de la liste des grands généraux, tous ceux qui n'exécutaient pas de grandes choses avec de petites armées.

Quand les grandes armées sont une fois en déroute, il n'est plus possible de les



rallier ; la perte est immense et décide souvent du sort de toute la guerre. Vegece disait, que les troupes qui se sauvaient après une grande déroute, rapportaient une impression de frayeur qui les épouvantait dans une seconde action ; cela est si vrai , que l'infanterie , qui ordinairement se défend avec succès contre la cavalerie en plaine en formant le quarré , a cependant eu quelquefois des quarrés enfoncés , alors le carnage est terrible ; eh bien ! il en reste souvent une impression de frayeur aux soldats de ces régimens ; j'en ai vu dont les quarrés avaient été rompus , résister ensuite faiblement à des attaques de cavalerie , quoique ce fut plusieurs années après , et que la majorité des hommes fut renouvelée.

Lisez l'Histoire de Grèce , vous verrez les Lacédémoniens , les Athéniens , la ligue achéenne , battre des armées formidables avec de petits corps bien disciplinés , mais pleins de confiance dans leurs chefs , électrisés par l'amour de leur patrie , et armés pour la défendre.



Alexandre-le-Grand détruisit l'empire des Perses, avec une armée bien faible, en comparaison de celles qui lui furent opposées. Je crois donc que les grandes armées sont souvent plus nuisibles qu'utiles.

Je crois aussi avoir prouvé le parti que l'on peut tirer des corps de partisans dans un pays envahi; les idées que je donne peuvent être susceptibles d'amélioration, je laisse au génie des chefs, le soin de modifier ma nouvelle tactique et de réfléchir que tel ou tel terrain demande souvent des dispositions différentes, tel ou tel canton ne doit pas être conduit de la même manière; il est aussi très-important de connaître le caractère de l'ennemi qui nous est opposé, car il faut employer des moyens différens pour tel ou tel peuple; mais, si la formation de mes compagnies de partisans est utile quand on n'a pas d'armée à opposer à l'ennemi, elle est indispensable et d'un succès sûr, si l'on a encore quelques armées régulières pour défendre le territoire, jugez du secours que ces compa-



guies leur porteraient en faisant des diversions à chaque instant; cette réunion de troupes régulières et de partisans qui agiraient de concert, mais avec des chefs différens (car la tactique n'est pas la même), forcerait bientôt l'ennemi commun, à évacuer un pays où il lui serait impossible de se maintenir.

Les mauvais traitemens forcent souvent les peuples à se lever en masse pour secouer le joug de leurs oppresseurs; c'est le motif qui fit insurger quatre peuples reconnus maintenant par toutes les puissances européennes: les Suisses, qui se sont soustraits à la domination des Autrichiens; les Hollandais, à celle des Espagnols; les Etats-Unis, à celle des Anglais; et les Nègres de Saint-Domingue, à celle des Français. Tous ces peuples n'ont conquis leur indépendance qu'en faisant la guerre de partisans, car, ils n'avaient point d'armées à opposer à leurs ennemis.

Pour réussir dans cette guerre, il faut de l'union. Tout le monde admire le courage que les Grecs montrent maintenant



dans la guerre qu'ils soutiennent contre les Turcs. On est étonné de voir un peuple si peu nombreux, n'étant soutenu par aucune puissance, lutter souvent avec avantage, contre les forces réunies de l'Empire Ottoman; la raison en est, qu'il n'y a pas de dissidence dans l'opinion.

Plusieurs Colonies américaines font maintenant la guerre pour assurer leur indépendance, mais ne pouvant réunir des armées régulières, ces peuples se battent en partisans.

Dans la troisième partie de cet ouvrage, je ferai un chapitre pour indiquer les changemens à faire dans mon système de défense, dans les cas où l'on serait soutenu par une armée régulière.

---



---

## TROISIÈME PARTIE.

Contenant : la défense d'une ville où l'ennemi serait entré et la défense d'une place contre un coup de main. La manière de former de bons soldats de toute arme ; de la cavalerie en campagne ; des indices présumables ; et les changemens à faire au système proposé par l'auteur de ce traité, dans le cas où il serait soutenu par une armée régulière.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Manière de se fortifier dans une ville ouverte, pour être à l'abri d'un coup de main ; et manière de s'y défendre avec avantage si l'ennemi s'y introduit.

---

Fortification ordinaire pour une ville ouverte : barricades, chaînes, retranchemens, banquettes : tirailleurs aux fenêtres et dans les caves. — Défense contre la cavalerie, *Saragosse* ; cité. — *Schiarding*, brûlé en 1809 ; cité en note.



— Causes qui empêchent l'ennemi de brûler une grande ville.— Villes difficiles à défendre, *Berlin, Paris*; cités.— Exemple de la défense de *Paris*, elle serait possible si l'on avait quelques troupes en réserve sur les places; cette défense est plus difficile dans le cas contraire; mais on peut l'entreprendre et réussir, si les barricades sont bien défendues et que le chef ait de la tête.

DANS une ville ouverte où l'on veut se mettre à l'abri d'un coup de main, afin d'obtenir une bonne capitulation, on barricade toutes les issues principales et l'on bouche les autres à demeure; on pratique des meurtrières aux murs d'enceinte, on fait des abattis d'arbres pour empêcher la cavalerie d'approcher, on renverse des charrettes à toutes les communications des rues, et on y tend des chaînes fixées aux encoignures; ensuite, on y place des tonneaux pleins de terre, et l'on fait des retranchemens avec des poutres et des planches; cela forme autant de petits forts, derrière lesquels les habitans peuvent se défendre comme d'un rempart; on peut même établir des banquettes en pierre ou en terre le long du retranchement, afin



que le soldat puisse tirer de plus haut, et mieux ajuster son ennemi.

Si un retranchement est forcé, ceux qui le défendent se retirent vers la barrière la plus proche; ils entrent dans les maisons dont ils barricadent les portes; tirent sur l'ennemi et lui font pleuvoir sur la tête, des buches, des pierres et des meubles; tandis que d'autres, cachés dans les caves, tirent par les soupiraux, sur les assaillans. Quand on se défend de cette manière, il faut, comme à Saragosse, que l'ennemi enlève toutes les rues les unes après les autres; ensuite, une chose terrible pour la cavalerie, c'est de faire briser toutes les bouteilles dans les rues où elle pourrait passer, et d'en faire un lit de huit à dix pieds de large, d'un côté de la rue à l'autre; les chevaux, obligés de passer par là, et ne pouvant affranchir d'un saut une aussi grande largeur, s'estropient; quelques coups de fusil tirés sur eux par les fenêtres ou des caves, en tuent quelques-uns dont les cadavres augmentent la force des barricades.



Tout cela ne pourrait résister au canon, ni aux obusiers; car on peut, de dessus une hauteur, brûler aisément et promptement, avec des obus, une ville de deuxième ou troisième ordre, non fortifiée (1); mais s'il s'agissait d'une grande ville, l'ennemi regarderait à deux fois avant de la brûler, car il manquerait l'occasion de se ravitailler; il détruirait les magasins qui pourraient lui être utiles; il s'ôterait tous les

(1) J'ai vu dans la campagne de 1809, en Autriche, la division du général Legrand (première division du quatrième corps) brûler, dans une heure de temps, la ville de Scharding, en Bavière, peuplée d'environ huit mille habitants. Un commandant autrichien voulut s'y défendre, ce qui était absolument impossible; le général français menaça de brûler la ville: l'officier autrichien y mit de l'entêtement, nos troupes lancèrent quelques obus, le feu prit et fit de tels progrès, qu'en moins d'une heure il fut impossible d'arrêter l'incendie; tout fut brûlé, à l'exception du quartier de la Poste aux chevaux. C'était un spectacle pitoyable de voir tous ces pauvres habitants, heureux et riches la veille, ne possédant plus que le vêtement qui les couvrait, fuir leurs habitations en cendres, sans savoir où ils trouveraient un asile.



moyens d'obtenir une forte contribution; enfin, il exaspérerait la population, qui n'ayant plus rien à perdre, deviendrait furieuse, et, n'écoutant plus que son désespoir, formerait des bandes qui intercepteraient les convois et détruiraient les escortes. Rien n'est impolitique comme de pousser son ennemi au dernier degré du désespoir; aucune considération ne peut plus le retenir, quand il a tout perdu; et, une fois animé du désir de la vengeance, rien ne peut lui résister, il brave la mort avec plaisir, et affronte tous les dangers avec courage dans l'espoir de se venger (1).

Une grande ville est très-difficile à bien

(1) Les Russes ont donné une grande preuve de patriotisme en brûlant, eux-mêmes, Moscow. Les Français n'ayant plus de magasins, ont été forcés d'abandonner cette place où ils comptaient se ravitailler; ils y ont même resté trop long-temps, car le froid étant arrivé pendant leur retraite, une des plus belles armées que la France ait mis sur pied, a été victime de la rigueur de la saison, et du désordre qui accompagne toujours une grande armée vivement poursuivie dans sa retraite.



défendre, mais cependant, plus la population est nombreuse et la ville mal bâtie, plus l'ennemi hésiterait avant de chercher à y entrer de vive force, à cause des pertes qu'il doit nécessairement éprouver s'il osait faire cette tentative.

Une ville difficile à défendre, c'est Berlin, à cause de ses larges rues qu'on ne peut guères barricader et où les troupes peuvent toujours marcher par pelotons et même par divisions : notamment dans la rue de *Leipsick*, la *Wilhem-Strass*, la *Caroline-Strass* et la *Frédérich-Strass* : elles sont tirées au cordeau et ont une demi-lieue de long ; une pièce de campagne enleverait de suite les barricades, et l'on pourrait balayer la rue d'un bout à l'autre avec de la mitraille. Dans une place comme celle-là, il faut se contenter de fortifier les portes et toutes les issues, pour empêcher l'ennemi d'entrer de suite, et tâcher d'en obtenir une bonne capitulation.

Paris est aussi très-difficile à défendre suivant les règles de l'art, son mur de clôture ne tiendrait pas contre le canon, et



une fois l'ennemi entré par un côté qui le rendit maître d'un boulevard, il pourrait tourner presque toute la ville sans craindre ni les barricades, ni les coups de fusils, car les arbres du boulevard lui serviraient de rempart. Cependant, si l'on était décidé à se défendre, et que l'on eût quelques troupes; l'ennemi entrerait difficilement du côté du nord, à cause de la butte Montmartre et des buttes Saint-Chaumont que l'on peut fortifier, et que l'on n'enlèverait pas aisément; et en gardant, de l'autre côté, les hauteurs de Meudon, les ponts de Sèvres, du Pecq, et de Charenton; on empêcherait long-temps les approches de la place. Maintenant, je suppose l'ennemi entré par un endroit quelconque, et maître d'un quartier de la ville; on pourrait faire encore une vigoureuse défense, donner le temps à des secours d'arriver, ou obtenir une bonne capitulation. Il faudrait d'abord barricader les ponts pour empêcher le passage d'une rive à l'autre; établir des tirailleurs dans les maisons qui sont en face; ensuite, bar-



ricader solidement toutes les communications des boulevards avec les rues qui y aboutissent; barricader aussi les grandes rues de traverse, telles que les rues Saint-Honoré, Saint-Denis, Saint-Martin, de Richelieu, du Bac, etc. Quant aux faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, les rues Saint-Jacques, Mouffetard, de la Harpe et toutes celles qui sont très-peuplées, et en même temps très-étroites; l'ennemi n'oserait s'y engager, parcequ'il perdrait beaucoup de monde sans certitude de réussir; il faut donc fortifier les autres en brisant les verres et bouteilles pour arrêter la cavalerie; et, en plaçant aux encoignures et jonctions de rues, des planches, des madriers, des chaînes, des voitures renversées, des charrettes et autres obstacles; la cavalerie ne servirait à rien, et le canon à peu de chose, car, des fenêtres, on peut tuer les chevaux et les canonniers; l'infanterie seule pourrait faire un peu de mal, mais des gens déterminés les arrêteraient à chaque barricade; on formerait des masses d'autant plus considérables



que l'on serait plus resserré ; la chute des pierres, des buches, de l'eau bouillante et des meubles, anéantirait tout ce qui se trouverait dessous, et je ne crois pas qu'une armée ennemie ôse jamais former une telle entreprise contre une ville qu'elle aurait intérêt à ne pas brûler ; car, sans cela, une grande ville, ouverte de tous les côtés, n'est point tenable quand on veut employer contre elle, tous les moyens dont on peut disposer.

Si l'on avait un corps de troupes régulières avec quelques pièces de canon, et que, de concert avec les habitans, on voulût chasser l'ennemi des positions ou quartiers qu'il occuperait dans une ville qu'il ne veut pas brûler ; (je prends encore Paris pour exemple) : il faudrait établir des réserves sur les places publiques, les faire porter vivement vers tous les points menacés par l'ennemi, et à mesure qu'elles le repousseraient, rétablir les barricades ; on placerait aussi des détachemens et des pièces de canon aux têtes des ponts et aux issues des boulevards ; les habitans reste-



raient dans leurs maisons à tirer par les fenêtres et à faire tout le mal possible à ceux qui tenteraient de forcer les barricades; je crois qu'en suivant cette tactique, il serait très-possible de les chasser de la ville.

Ce genre de défense bien établi et soutenu par des hommes déterminés, effrayerait l'ennemi; d'après cela, je pense qu'un corps de douze à quinze mille hommes qui aurait trouvé le moyen de s'emparer d'un des quartiers de Paris, n'y resterait pas long-temps si les habitans étaient décidés à se défendre sérieusement, et s'ils étaient soutenus par quelques troupes.

Que de fois l'on a vu, dans des places de guerre où l'ennemi était entré par surprise, la garnison, réunie aux habitans, repousser l'ennemi avec perte, et reprendre l'offensive.

Il existe des places fort aisées et d'autres fort difficiles à défendre; mais, d'après mon système de guerre avec des troupes irrégulières, je ne suis pas d'avis que les partisans défendent aucune place suivant les règles de l'art; je laisse cette partie aux



armées régulières; j'ai voulu seulement détailler ici les moyens que j'emploierais, si j'étais chargé d'empêcher l'ennemi d'entrer dans une place ouverte, pendant un ou deux jours; ou, si je recevais l'ordre de le chasser s'il s'y était introduit: mais, si j'avais quelques troupes à opposer à un chef qui aurait l'intention de m'attaquer dans une place ouverte, je préférerais tenter la défense en avant de la place, au lieu de l'y attendre; il serait assez temps de m'y retirer si je ne réussissais pas, surtout s'il s'agissait d'un village ou d'une petite ville; car, l'ennemi y mettrait promptement le feu, et si j'y étais avec ma troupe, il faudrait l'évacuer, ce qui ne peut guères se faire sans désordre, alors l'ennemi en profite et vous fait éprouver de grandes pertes. Mon avis est aussi de tenter mes attaques en avant des villages, et j'ai pour principe, que quand il est impossible de défendre un point quelconque, ou une place; il vaut mieux l'évacuer et se retirer en bon ordre, que de compromettre la troupe que l'on commande, à moins que des ordres supé-



rieurs ne vous forcent à conserver ces positions pour des causes majeures : il est quelquefois nécessaire de sacrifier de petits corps pour sauver une armée ou une grande portion de pays ; voilà pourquoi le soldat doit toujours obéir aveuglément à ses chefs (1). Le moyen de réussir à la guerre, c'est de garder le plus grand secret sur les opérations militaires, de peur que l'ennemi n'en soit prévenu. Si vous recevez un ordre qui vous paraisse d'une exécution difficile, tâchez de remplir les intentions du général en chef, mais ne témoignez jamais la moindre inquiétude à vos troupes. Si nous avions su, le 22 mai 1809, que les ponts sur le Danube étaient brisés, nous n'aurions pas gagné la bataille d'Esling.

(1) C'est le cas des *enfants-perdus*, (voyez le chapitre xv, p. 199) et tous les partisans doivent l'être, au besoin.



## CHAPITRE II.

Manière de former des bons soldats de toute arme.



(Les moyens indiqués ici, sont le résultat des observations d'un vieil officier; ces moyens sont nécessaires pour toutes les différentes espèces d'armes : je recommande donc ce chapitre à tous les chefs de corps.)

Si un chef doit épargner des peines inutiles à ses soldats, il doit savoir qu'il faut les endurcir à la fatigue, s'il veut en faire des hommes de guerre.

Nos partisans, courant les montagnes, tiraillant dans les bois, sautant les fossés, seront, au bout d'un an, d'excellens soldats. Pendant les dernières guerres d'Espagne, on y envoyait des conscrits qui y faisaient un service très-actif, la crainte des guérillas leur faisait se tenir toujours sur leurs gardes : on apprenait à servir dans cette guerre, et lorsqu'en 1814, Napoléon



fit la mémorable campagne de France, le corps d'armée venu d'Espagne se battait tous les jours, et passait pour le meilleur de tous les corps réunis en Champagne.

Ordinairement, en temps de paix, nos troupes restent dans une oisiveté profonde, à la réserve de quelques manœuvres qui se font de temps en temps ; le soldat ne sachant à quoi employer son temps, s'abandonne à la débauche ; il devient paresseux, son corps s'énervé et s'il faut entrer en campagne, un quart reste dans les hôpitaux après quinze jours de marche. On ne passe pas impunément de l'oisiveté à l'extrême fatigue : ce qui n'est qu'un simple exercice pour des hommes habitués au travail, devient peine et souffrance pour les corps amolis par la paresse. L'habitude est une seconde nature, elle rend tout possible et facile à la longue ; les métiers les plus rudes le paraissent moins quand on les exerce depuis long-temps ; les soldats qui ont resté deux ou trois ans dans une garnison sans faire de longues marches, pourront-ils supporter les fati-



gues de la guerre, s'ils sont obligés d'entrer de suite en campagne?

Il en est des chevaux comme des hommes ; on dit au cavalier : « Ménagez votre cheval, ne galoppez pas » eh bien ! si vous n'habituez pas le cheval à la fatigue, vous aurez la moitié de votre cavalerie démontée au bout d'un mois de campagne ; voyez les chevaux des voitures publiques, ils font douze lieues par jour et ne s'en portent que mieux.

Quand on présente à l'inspecteur des chevaux bien gras et des hommes bien propres, il est content ; mais je préférerais des hommes exercés aux fatigues de la guerre, et des chevaux bien dressés, dans le cas de faire une longue route, de trotter, et de galopper au besoin.

En temps de paix, je ferais faire beaucoup d'exercice aux soldats, des promenades militaires avec armes et bagage, et des petites guerres ; je les habituerais à remuer la terre, à faire de petits forts, des retranchemens ; à les attaquer et à les défendre ; enfin, je leur enseignerais tout ce



qui peut leur être utile en campagne : je les ferais quelquefois lever au milieu de la nuit, s'habiller et s'armer promptement pour être prêts dans un cas d'alerte ; j'en ferais autant à la cavalerie ; je lui ferais faire de longues courses avec les chevaux ; j'en ferais faire aussi à pied, car un cavalier démonté doit s'habituer à suivre l'armée à pied, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de se remonter ; comme on ne fait rien de tout cela, quand un corps va d'une garnison à une autre, dès la troisième ou quatrième journée, les voitures d'équipages sont remplies de soldats fatigués : et, dans les corps de cavalerie, vous voyez deux ou trois chevaux par compagnie, qui boitent ou qui sont blessés par le harnachement, ou par l'ignorance du cavalier.

---



## CHAPITRE III.

## De la cavalerie en campagne.

Instruction pour les cavaliers-partisans.—Manière de soigner les chevaux.—Formation des compagnies régulières pour faire la guerre en plaine.—Manière de charger en plaine.—Fourrage ; manière de faire un fourrage.—Formation des divers partis de cavalerie , suivant la nature du pays.—Embuscade en rase campagne.—Fantassins en croupe.—Changement de tactique d'après les manœuvres de l'ennemi.—La cavalerie et l'infanterie doivent se soutenir réciproquement dans l'attaque et dans la défense.—Il faut habituer les chevaux à tourner vivement.—La bande de guérillas de *don Juliano* (en Espagne, en 1812), citée, et les gendarmes-lanciers du colonel *Beteille*.—Le général *Foy*, cité pour un fait d'armes qui eut lieu dans l'*Es-tramadure* (en Espagne, en 1810).

LA cavalerie doit être leste , il faut que le cavalier connaisse bien son cheval ; mais pour les pays de montagnes, il n'a pas besoin d'apprendre les manœuvres d'escadron , puisque la cavalerie est prise parmi tous les gens montans à cheval par



état , et que les chevaux sont de taille différentes : mais il faut que le cavalier qui veut faire la guerre activement , se procure un bon cheval , qu'il ait un bon sabre et une pique ou une lance , à moins qu'il ne fasse partie des gens destinés à poursuivre l'ennemi en déroute dans les montagnes , ou à faire partie d'une embuscade ; dans ces deux cas , je ne vois rien de mieux que la faux emmanchée à l'envers , ainsi que je l'ai dit plus haut , au chapitre ix de la seconde partie.

Pour tirer tout le parti possible de ses chevaux , il faut les habituer peu-à-peu à la marche ; on doit les endurcir à la fatigue , par des courses et des exercices violens ; ils en deviennent plus sains , plus courageux , et ils durent davantage ; mais il faut avoir soin de leur nourriture , de leur litière ; les faire boire à propos , les bouchonner et prendre garde de les blesser par la selle , ou en les en harnachant mal ; mettez-les le matin en haleine , en les faisant galopper un peu ; il est reconnu que plus un cheval est tourmenté avec mé-



thode, plus il s'endurcit au mal, et plutôt il devient un excellent cheval de cavalerie pour faire la guerre activement.

Nos cavaliers de plaine, qui ne font point partie de ceux portans pique ou faux, doivent être formés comme nos troupes légères régulières, en compagnies et en escadrons; ils auront un sabre un peu recourbé pour pouvoir pointer et sabrer à volonté; mais, je recommanderai toujours à la cavalerie, de pointer et de ne jamais sabrer, tout coup de pointe est dangereux s'il n'est mortel.

La cavalerie de partisans devrait avoir une lance, on ne connaît pas la force d'un lancier quand il a du courage; l'arme à feu est peu nécessaire, mais si on l'adoptait, je préférerais la carabine ou le mousqueton aux pistolets, car un cavalier démonté pourrait se servir utilement de cette arme à feu, tandis que des pistolets sont inutiles et gênans.

Lorsque l'on forme des compagnies de partisans volontaires à pied ou à cheval, comme ces compagnies doivent toujours



être prêtes à combattre, le chef doit s'attacher à avoir des hommes et des officiers dans la force de l'âge, et donner la préférence à ceux qui ont déjà fait la guerre.

Quand la cavalerie charge l'ennemi, elle doit être serrée et ne jamais s'aventurer à charger en fourrageurs, que lorsque la déroute de l'ennemi est décidée; l'homme qui fuit, a perdu sa force et son énergie; mais, tout en le poursuivant avec vigueur dans une déroute, soyez bien sûr du lieu où vous feriez retraite s'il reprenait l'offensive, et si vous aviez le malheur d'être battu.

Quand on charge en règle, il faut partir au petit trot, de la distance de cent pas, l'augmenter à mesure qu'on approche, et ensuite prendre le galop.

Il faut s'habituer à charger en masse et long-temps; la mesure connue pour un bon cavalier, c'est quinze cents à deux mille pas. Tout escadron régulier qui ne peut faire galopper son cheval, pour une charge importante, quinze cents à deux



mille pas sans se rompre , n'est jamais propre à la guerre de partisans.

Un bon cavalier doit aussi habituer son cheval au feu , en le conduisant souvent aux exercices de l'infanterie.

Quand on va au fourrage , il faut établir une réserve , où chaque cavalier doit se réunir en cas d'attaque imprévue ; et l'officier-commandant , doit toujours se ménager une retraite. Le fourrage se fait comme dans la troupe de ligne ; une fois arrivé dans la plaine et votre réserve établie , vous vous dispersez et commencez l'opération : êtes-vous attaqué ? vite à cheval ; escarmouchez ; si l'ennemi se retire on le poursuit peu , pour éviter l'embuscade et le ralliement de l'ennemi ; on estropie souvent des chevaux dans ces fourrages , sans se battre , par le poids du fourrage que l'on attache presque toujours mal ; évitez les jours de fourrage de rentrer de nuit chez vous ; les chevaux se mêlent entr'eux , les rangs se dégarnissent , et si l'on était obligé de se mettre en bataille , pour livrer combat à l'ennemi , vous



regretteriez votre négligence. Si vous éprouvez une attaque trop considérable pour vos forces, battez en retraite avec votre troupe, tâchez de faire cette retraite en bon ordre, et l'on vous laissera tranquille.

On ne doit fourrager dans la guerre de partisans, que lorsqu'il est impossible d'avoir du fourrage autrement; on conçoit qu'il est plus naturel, étant dans son pays, de s'en procurer chez soi ou chez ses voisins comme les vivres, que de tenter une expédition souvent très-nuisible à votre cavalerie. Cependant, les partisans volontaires n'étant point soldés, et chacun se battant pour faire du mal à son ennemi et le chasser du territoire; il faut que tous les habitans se prêtent aux opérations nécessaires au système de défense, c'est la raison pour laquelle j'ai donné ici la manière de faire un fourrage selon les règles, pour le cas où ce serait indispensable; mais, j'observe que rien ne fatigue les chevaux comme un fourrage.

Le pays où l'on fait la guerre doit déci-



der de l'utilité et du succès des partis de cavalerie. Rarement ces grands partis aboutissent à quelque chose de bon, à moins que ce ne soit pour faire quelque expédition prompte et vigoureuse; pour enlever un convoi, surprendre un poste, soutenir les petits corps d'infanterie que l'on a poussés en avant pour couvrir votre marche; alors, ils sont d'une grande utilité.

Quand on est bien servi par les espions, on peut s'embusquer en rase campagne, car on trouve toujours un endroit où l'on peut loger une embuscade de cavalerie sans être vu, et tomber à l'improviste sur les troupes qui passent à portée de vous; c'est le cas d'avoir pour cette expédition un fantassin en croupe, qui se place en embuscade, soit derrière les fossés, les haies, ou dans les maisons: cette infanterie soutient l'attaque, et elle devient très-dangereuse à l'ennemi, surtout si celui-ci n'a que de la cavalerie; mais, avant d'entreprendre cette opération, il faut toujours être bien instruit de la force de l'ennemi, et agir en conséquence.



Si l'ennemi devient audacieux, changez de tactique ; observez-le sans l'attaquer, mettez-vous un jour en embuscade avec une force double de la sienne, il sera nécessairement battu ; agissez de cette manière trois ou quatre fois, et vous gagnerez la supériorité de la campagne ; il n'osera plus attaquer vos petits partis dans la crainte d'une embuscade, vos détachemens l'observeront, le fatigueront, et vous serez tranquille.

J'ai déjà dit que la cavalerie était bonne dans la plaine ; mais, à moins d'avoir de grandes ressources dans un pays plat, il n'est pas prudent d'y entretenir des compagnies de cavalerie, surtout si l'ennemi est en force ; car, si vous n'avez pas des retraites sûres défendues par l'infanterie, vous courez risque de compromettre vos troupes ; si vous n'êtes pas en force supérieure de l'ennemi, ayez de la cavalerie prête à agir, mais ne tenez pas toujours campagne, et attendez les grandes occasions pour faire un coup de main, et tomber sur lui à l'improviste. On ne peut jamais tenir



la campagne dans les pays plats, à moins d'avoir de l'infanterie et des retraites défendues par des défilés; quand on ne tient pas campagne, l'ennemi ne sait où vous trouver; il est toujours dans l'incertitude et n'ose rien entreprendre de positif; au lieu que si vous tenez campagne, il aura toujours quelques espions qui lui donneront des renseignemens sur votre position, et il prendra tous les moyens pour vous attaquer avec succès.

Le grand moyen de réussir dans une attaque, comme le dit très-bien M. de Montecuculli dans ses Mémoires, c'est d'être réciproquement soutenu par l'autre arme, c'est-à-dire la cavalerie par l'infanterie et celle-ci par la cavalerie; et je crois aussi que toute troupe qui n'est pas soutenue est une troupe battue; dans les pays coupés ou de montagnes, l'infanterie peut se faire soutenir par l'infanterie; mais dans tous les pays, la chose la plus utile avant de combattre, c'est d'être sûr du point où l'on fera sa retraite, cela donne de la force à votre détachement; si l'on est repoussé,



tout le monde se réunit au point indiqué et le chef est toujours sûr d'y trouver des hommes pour tenter une seconde attaque dans le cas où il la jugerait nécessaire. Les hommes qui n'ont pas une retraite fixée avant l'affaire, se sauvent par où ils peuvent; s'ils sont poursuivis, ils se font prendre et ne savent où pouvoir se rallier; au lieu qu'allant vers le point de retraite indiqué, on se rallie naturellement et l'ennemi n'ose vous y poursuivre; quand vous aurez fait cette manœuvre trois ou quatre fois, vos troupes s'habitueront à cette manière de combattre; ils en sentiront l'avantage et se battront mieux, car ils auront la certitude de pouvoir se défendre sur un deuxième point s'ils sont battus dans leur première attaque.

Quand la cavalerie fait la guerre de partisans, elle doit exercer ses chevaux à tourner rapidement. Il faudrait que cette cavalerie s'habitât à tomber avec impétuosité sur l'infanterie sans lui donner le temps de se reconnaître; si elle est repoussée, elle doit tourner bride, s'enfuir avec la rapi-



dité de l'éclair, et se rallier plus loin si elle n'est pas poursuivie par de la cavalerie, dans lequel cas, se faisant soutenir par de l'infanterie près le lieu destiné à la retraite, la cavalerie ennemie s'arrêtera et tournera bride à son tour; les mameloucks étaient excellens pour cette manière de combattre; les lanciers polonais; les, hongrois, et même les cosaques. Du reste dans un pays plat, la guerre s'y fait suivant la tactique ordinaire, à la réserve des instructions que j'ai données, qui sont également bonnes pour les troupes régulières et pour les troupes irrégulières; quand on a de bons chefs qui ont bien fait la guerre ordinaire, ils la feront bien aussi en partisans, s'ils sont pénétrés du désir de chasser l'ennemi, et de lui faire le plus de mal possible.

Pour prouver la bonté d'une lance pour une cavalerie légère, je citerai encore la guerre d'Espagne. Les Espagnols passent avec raison pour être excellens cavaliers; ils avaient dans le nord, du côté de Salamance, des bandes de cavaliers gué-



rillas, qui formaient des corps de douze à quinze cents hommes ; entr'autres celui de *don Juliano* ; notre cavalerie légère n'avait pas toujours l'avantage contre lui : M. le Maréchal duc d'*Istrie* fit former une légion de gendarmes-lanciers, composée des anciens gendarmes venus des départemens de la France pour faire la guerre en Espagne ; cette légion, forte de six escadrons, sous les ordres du colonel *Beteille*, s'est supérieurement battue ; elle a soutenu les chocs de tous les corps de guérillas à cheval ; elle a fini par perdre beaucoup de monde, parce qu'elle se battait tous les jours ; mais, elle a rendu les plus grands services à l'armée française, et s'est couverte de gloire pendant notre retraite en France. Cette troupe n'avait d'autre arme que la lance, le sabre et les pistolets qui sont, suivant moi, une arme à-peu-près inutile.

J'ai recommandé dans la formation de mes compagnies de partisans à cheval, d'avoir toujours des compagnies de partisans à pied, pour pouvoir monter en



croupe au besoin et soutenir la cavalerie : cette manière de combattre et de porter l'infanterie avec rapidité dans l'endroit où elle peut être nécessaire , nous a fait obtenir plusieurs fois l'avantage en Espagne , contre des troupes beaucoup plus nombreuses , et qui cependant , faisaient la guerre en partisans ; la raison en est que plusieurs chefs français , voyant qu'ils ne pouvaient vaincre les Espagnols suivant la tactique ordinaire , puisqu'ils évitaient le combat et ne faisaient contre nous que la guerre d'embuscade , résolurent de les imiter , de former des colonnes mobiles et de faire des guérillas de nos compagnies d'élite ; comme le Français est propre à tout , il excella bientôt dans cette guerre. Les Espagnols appelèrent les Anglais à leur secours et la scène changea ; quand l'ennemi était trop nombreux et qu'il nous attaquait avec des forces régulières , nous nous formions en corps de partisans ; alors , chaque parti employait les moyens qu'il jugeait les plus propres à battre son adversaire , et nos troupes rivalisaient avec



l'ennemi dans cette lutte de bravoure et de ruse. Voici un fait d'armes qui y a rapport et qui fit le plus grand honneur au général *Foy* et aux officiers supérieurs qui commandaient sous ses ordres l'infanterie et la cavalerie dans cette affaire.

En 1810, le deuxième corps de l'armée dite de Portugal, sous les ordres du général *Régnier*, occupait l'Estramadure, et son quartier général était à Mérida. Depuis la bataille d'Ocagna, les Espagnols qui habitaient cette province, avaient renoncé à la guerre suivant la méthode ordinaire, pour adopter celle de partisans. Les montagnes et quelques places frontières du Portugal, leurs servaient de point d'appui et de retraite; et voilà notre armée n'ayant plus d'ennemis en ligne devant elle, mais harcelée sans cesse par des partis embusqués; voyant nos convois interceptés, nos communications interrompues, nous sentîmes bien que nous allions avoir plus de difficultés avec ces guérillas, que si nous avions eu une armée en face de la nôtre; ce n'était qu'à force de détachemens que



l'on pouvait faire rentrer les contributions et se procurer des vivres.

Obligées de porter des colonnes mobiles sur tous les points, nos troupes se fatiguaient considérablement, la chaussure et les vêtemens souffraient beaucoup de ces courses multipliées, les hôpitaux se remplissaient de malades, et la discipline se perdait.

L'armée était dans cette triste position, lorsque le 8 mars, le chef de bataillon *Bazin de Fontenelle* (depuis, nommé colonel d'état-major), se trouvant en colonne mobile avec les six compagnies d'élite du 86<sup>e</sup> régiment, reçut l'ordre de retourner vers Mérida et d'attendre le général Foy, à une lieue de la ville, sur la route de Xacerès, pour être sous ses ordres. Le général se trouva au lieu indiqué avec cent vingt-cinq dragons, commandés par le chef d'escadron *Gentil*; cette colonne réunie à l'infanterie, marcha vers Xacerès où elle arriva le même jour, après une marche pénible : on établit les postes ordinaires, et le général s'occupait de la



mission dont il était chargé, lorsqu'il apprit, le 10, qu'un fort parti ennemi, dirigé par un colonel anglais qui se trouvait à Arroyo-del-Puerco, se disposait à venir l'attaquer le lendemain dans Xacerès.

Le général fit réunir les deux officiers supérieurs, qui commandaient les deux armes, et leur fit part du projet qu'il avait de surprendre l'ennemi chez lui, au lieu de l'attendre à Xacerès; il donne ses ordres à ces deux officiers, exige le plus grand secret, le moindre indice pouvant donner l'éveil aux habitans qui n'auraient pas manqué de prévenir l'ennemi, que l'on disait très-nombreux; le général ne voulut pas s'occuper de son nombre, il pensa qu'avec sept cents quarante braves, dont il pouvait disposer, il était sûr de la victoire, mais il voulait lui ôter tout moyen de fuite; pour cela, il fallait faire sortir ses troupes sans laisser soupçonner son dessein, car la ville était totalement contre nous; ne voulant pas même se laisser pénétrer aux officiers, le général ordonna de doubler les postes extérieurs,



de faire des patrouilles très-tard en y employant tous les hommes qui ne seraient pas de garde ; tous les officiers furent nommés de rondes de nuit, et l'ordre fut donné à chaque chef de patrouille, de passer au grand poste hors de la ville, sur la route d'Arroyo-del-Puerco ; là, on arrêtait tous les détachemens à mesure qu'ils arrivaient, de manière que toute la garnison se trouvant réunie à une heure et demie du matin, la colonne se mit de suite en marche, et arriva à trois heures et demie auprès des avant-postes ennemis, quoiqu'il y eut environ trois lieues de distance ; mais, tout le monde était animé par la présence du général, et l'on marchait bien.

A quelques portées de fusil de la position ennemie, le général fit faire halte à sa troupe ; il fit passer promptement la cavalerie en tête de la colonne, et monter soixante voltigeurs en croupe ; il ordonna ensuite à cette cavalerie de pousser un *hou-ra* dans Arroyo-del-Puerco pour jeter l'épouvante ; de sabrer les postes et tout ce qui se trouverait sur son passage, et de



se porter en arrière et au dehors du village , de mettre les voltigeurs à pied et de ramasser tout ce qui se sauverait après l'attaque générale.

Cet ordre fut parfaitement exécuté , tout ce que la cavalerie rencontra fut sabré ; le général fit laisser cent grenadiers en position au dehors , et entra de suite dans le village avec le reste de l'infanterie ; on fit main-basse sur l'ennemi , qui , la veille , fort de son nombre , s'était réjoui d'avance d'une victoire qu'il croyait remporter en plein jour et à peu de frais.

Arriver et vaincre ne fut qu'un ; les rues étaient jonchées de morts et de blessés , et tel est quelquefois le résultat d'une entreprise hardie et bien combinée , c'est que , dans ce coup de main , personne ne fut tué , ni blessé dangereusement du côté des Français ; cependant , la force de l'ennemi était triple de la nôtre ; mais , surpris par une troupe d'élite , dont la tête était montée par les fatigues que les guérillas leur faisaient éprouver journellement , ils firent un carnage horrible ; on emmena



plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait un officier anglais, attaché au colonel ; ce dernier se sauva déguisé en paysan et le général Foy ne put prendre que sa correspondance ; mais, on ramena au quartier-général à Mérida, cinquante mulets chargés de munitions, de cuirs pour la chaussure du soldat, de vivres, et de tout ce que l'ennemi avait réuni à Arroyo-del-Puerco pour ses besoins, sans avoir à regretter la perte d'un seul Français.

---



## CHAPITRE IV.

Des indices à l'armée.

M. le maréchal de Saxe qui a fait, dans ses *Réveries*, un chapitre sur les *indices*, se trompe dans ses conjectures; je cite trois exemples, et je démontre qu'on peut, au lieu d'en tirer parti, en être la dupe. Exemple cité, en note.

QUELQUES auteurs qui ont écrit jadis sur la tactique, prétendent: et M. le maréchal de Saxe dit, dans ses *Réveries*; qu'il existe, à la guerre, des indices qu'il est nécessaire d'étudier, et qu'en connaissant bien le caractère de l'ennemi que l'on combat, on peut en tirer des conjectures qui deviennent souvent des certitudes. Je crois qu'il y a des choses de routine que l'on fait ordinairement par habitude: il est toujours bon d'étudier les usages de l'ennemi que vous combattez, mais je ne me laisserais jamais guider aveuglément par ces vieilles



idées; l'on a tant fait la guerre depuis M. le maréchal de Saxe, que, non-seulement, l'ancienne tactique est changée, mais on regarde souvent comme ruse de guerre de l'ennemi, ce qui servait d'indice autrefois: ainsi, en suivant la vieille routine, vous verriez souvent l'ennemi profiter de votre crédulité pour vous tromper; trois exemples suffiront pour démontrer le peu de fonds que l'on doit faire sur les indices à la guerre.

Par exemple : M. le maréchal de Saxe prétend que lorsque l'on entend beaucoup tirer, dans le camp ennemi; c'est un signe que les soldats nettoient leurs armes et les déchargent, et que c'est un indice que l'on doit être attaqué le lendemain; cet indice n'est pas toujours une certitude, on nettoie ses armes quand on croit pouvoir le faire avec sécurité, sans crainte d'être attaqué: mais, de ce que l'ennemi nettoie ses armes, je ne vois aucune certitude d'être attaqué le lendemain. Si c'était un indice certain, on pourrait profiter de la crédulité de l'ennemi en faisant nettoyer



et décharger les armes la veille d'un jour où l'on voudrait évacuer sa position : car, si l'adversaire s'attendait à un mouvement, il resterait sur ses gardes dans son camp ; et ne songerait nullement à poursuivre un ennemi dont il attend l'attaque.

D'autres prétendent que si l'on fait cuire beaucoup de rations dans un village qui ne cuit pas ordinairement, c'est un signe certain que l'on attend des renforts et que les fours ordinaires n'ont pu faire le service. Fausse conjecture ! il arrive souvent au contraire, qu'on emploie cette ruse pour faire croire à l'ennemi que l'on a plus de monde, qu'il n'y en a réellement ; je me rappelle qu'en l'an VII, commandant une compagnie de partisans en Belgique ; je fus envoyé à Loo-Christi, à quelques lieues de Gand ; je n'avais pas plus de vingt-cinq hommes avec moi, et j'étais entouré de plus de quatre cents ennemis ; on m'avait ordonné d'y attendre l'arrivée du reste de ma compagnie qui était dispersée et ne pouvait être réunie que le lendemain ; ce village ouvert de tous les



côtés n'était pas tenable, j'usai de ruse; je fis venir le bailli, et lui dis que j'attendais à chaque instant cent chevaux et deux cents cinquante hommes d'infanterie; je commandai de suite, cent rations de fourrages et trois cents cinquante rations de vivres; le bailli les fit confectionner dans le plus bref délai: j'ordonnai ensuite aux habitans de rentrer chez eux, et d'y rester tranquilles. Le soir, je fis sortir secrètement de petits détachemens qui rentraient par une autre issue avec mon tambour en tête, battant la marche de nuit: je répétais cette manœuvre plusieurs fois, la ruse me réussit, je passai la nuit tranquillement, et l'officier qui me releva le lendemain avec soixante-quinze hommes, fut battu deux jours après par les ennemis qui avaient concentré leurs forces, et qui savaient qu'ils n'avaient que soixante-quinze hommes à combattre (1).

(1) J'ai encore employé ce moyen avec succès, dans les environs de Ceva (en Piémont), pendant la campagne de Gênes, à la fin de l'an VIII.



Enfin , beaucoup d'anciens militaires tirent des indices du nombre de feux de l'ennemi; c'est le plus faux de tous, car on peut les multiplier à l'infini, et lorsque la nuit on veut quitter sa position, sans courir le risque d'être poursuivi, on a grand soin de mettre force bois dans tous les feux des bivouacs, afin de faire croire à l'ennemi que l'on y est.

Tous ces indices sont de la vieille tactique, on ne donne plus dans de pareilles ruses, et il n'y a pas dans les armées françaises un sous-officier, ayant fait la guerre, qui s'y laisserait prendre.

---



## CHAPITRE V.

Changemens à faire dans le système proposé par l'auteur dans le cas où l'on serait soutenu par une armée régulière.

Campagne de France, en 1814, citée. — Les partisans volontaires et sédentaires non payés; les sédentaires étant requis de marcher, doivent être payés pendant le temps qu'ils seront employés. — Obligation des partisans-volontaires de servir une campagne entière. — Formation d'une compagnie franche dans chaque département, soit infanterie ou cavalerie; elle sera soldée et aura un uniforme; formation d'une compagnie de cavalerie dans chaque cercle qui sera soldée et aura un uniforme: ce sera une augmentation d'autant de compagnies franches qu'il y aura de départemens, et d'autant de compagnies de cavalerie qu'il y aura de cercles. Cas prévu pour le commandement quand il y a un général d'armée. — Toute la troupe armée est sous ses ordres. — Il ne peut requérir les partisans-sédentaires sans l'autorisation du général commandant le cercle. — Cas où les compagnies peuvent sortir des départemens et des cercles: elles doivent rentrer sur l'ordre du général commandant le cercle. — Uniforme des compagnies nouvellement formées. — Les volontaires ne s'enferment point dans une place assiégée.

Si, lorsque l'ennemi commence l'invasion, on a une armée à lui opposer et des



places fortes pour l'arrêter, alors la défense est beaucoup plus facile, parce que les corps de partisans ayant un point d'appui et un ralliement, peuvent faire de plus grandes choses. Une armée et des places fortes défendues par de la troupe de ligne et le courage des habitans, voilà de grandes chances de succès dans le système que je propose; si la levée en masse avait eu lieu en France dans la campagne de 1814, quoique nous n'eussions que cinquante mille hommes réunis sur un point, et que l'ennemi eût plus de cinq cents mille hommes en France, il aurait échoué dans ses projets: il manquait déjà de munitions de guerre en arrivant devant Paris, et si Paris eût tenu quarante-huit heures, notre armée réunie à Fontainebleau aurait eu le temps d'arriver, et soutenue par les habitans de Paris, avec les débris des autres corps disséminés aux environs, l'ennemi était complètement battu et obligé de capituler.

Dans ma première hypothèse, quand le pays est totalement envahi, je n'ai au-



cune masse pour me rallier , je suis livré à mes seules forces ; elles seront terribles il est vrai , mais mes chances seront toutes dans le patriotisme des habitans et dans la bravoure de mes partisans-volontaires ; je ferai un mal extraordinaire à l'ennemi , mais la guerre sera longue ; car , je ne puis tenir campagne que dans les pays coupés ou dans les montagnes ; il est vrai que mes compagnies de partisans sont formées dans les pays plats ; mais , elles ne sont que disponibles et ne peuvent être mises que momentanément en activité pour le cas d'un coup de main , projeté par le général commandant le cercle , et en vertu des ordres du conseil-central.

Quand on a des places fortes ou des armées , on s'y réunit ; on sert de gardes avancées , on escarmouche autour , on échelonne ses compagnies , et dès que l'on est poursuivi par des forces supérieures , on se rallie près d'une ville de guerre , ou vers la grande armée , et on y reprend pour ainsi dire de nouvelles forces.

D'ailleurs , si le gouvernement menacé a



une armée, il a des ressources; et ce que les habitans auraient fait dans un cas désespéré, par patriotisme; ils le feront encore avec plus de plaisir, quand ils auront des espérances réelles. Le gouvernement pouvant donner une solde, ne regardera pas aux sacrifices quand il s'agira de chasser l'ennemi; il formera des compagnies franches de tous ceux qui n'ayant pas de fortune, ne pouvaient rejoindre les partisans-volontaires, parce que leur absence laisserait leur famille sans ressource. Voici donc les changemens que je propose à mon système, dans le cas où l'on serait soutenu par une armée.

D'abord, je voudrais (ainsi qu'il a été dit dans la deuxième partie de cet ouvrage) que la population en état de faire la guerre, fut divisée en partisans-volontaires, et en partisans-sédentaires; les premiers resteraient en activité pendant tout le temps que la campagne serait tenable, et les seconds se tiendraient prêts à marcher pour un coup de main, lorsqu'ils en seraient requis; mais, n'adoptant aucun uniforme,



n'étant pas même soupçonnés de faire partie d'aucun corps militaire, ils ne s'occuperaient que de leurs divers états ordinaires, en attendant qu'on eût momentanément besoin d'eux.

Le premier corps serait sans solde, et n'aurait que le butin fait sur l'ennemi; personne ne pourrait quitter ces guérillas-volontaires, que lorsque la campagne serait terminée; c'est-à-dire, quand la rigueur de la saison forcerait ces partisans à rentrer dans leurs foyers : cependant, je voudrais que l'on exceptât ceux qui quitteraient ces corps volontaires, pour prendre parti dans un corps soldé. Ce corps porterait la blouse pour uniforme, comme il a été dit au chapitre VII de la deuxième partie.

Le second corps au contraire, composé pour la plupart de pauvres ouvriers, ou de pères de familles, serait payé comme la ligne, depuis le jour de sa sortie jusqu'au jour de sa rentrée, lorsqu'il serait requis pour une expédition. Cette troupe de-



viendra moins nécessaire quand on aura une armée de ligne ; on ne l'emploiera que dans des cas extraordinaires, elle sera donc moins sujette à être requise et les hommes qui en font partie, vivant au milieu des ennemis, pourront observer toutes leurs démarches, tous leurs mouvemens et donner des renseignemens utiles aux chefs de partisans-volontaires.

Je ferais former en outre, dans chaque département, une compagnie franche, composée de tous les hommes qui ont besoin de solde ; cette compagnie ferait la guerre de partisans, mais elle serait soldée et habillée par l'état, elle prendrait le nom de *compagnie franche de tel département*. Je lui donnerais pour uniforme ; une veste de couleur brune, et une casquette en poil ou en drap, avec une visière en cuir ; car, faisant ordinairement le service dans les bois et dans les montagnes, son uniforme doit être simple et rien ne doit le faire remarquer dans une embuscade, ou une expédition nocturne.



Tous ses fournimens seraient en cuir noir, le reste de l'armure et la manière de combattre, comme les partisans-volontaires.

Quelque soit la force du département, il ne fournirait jamais qu'une compagnie franche; car, il faut laisser des hommes pour recruter les compagnies volontaires: mais, dans les pays plats, on pourrait lever la compagnie franche en cavalerie; au lieu de la former en infanterie; l'uniforme serait verd; et l'arme, la lance et le sabre; ce serait là le cas d'adopter la coiffure dont on a parlé au chapitre VII, de la deuxième partie; c'est-à-dire, le bonnet polonais ou le *berret*, comme les bonnets de police des hussards.

Indépendamment de la compagnie levée avec solde dans chaque département; on leverait dans chaque cercle, une compagnie de cavalerie qui serait aussi soldée, et porterait le nom de *compagnie de cavalerie du troisième ou quatrième cercle*; cela ferait donc une augmentation pour l'armée, d'une compagnie franche soldée, par chaque département; soit cavalerie,



soit infanterie , suivant la position du département ; et outre cela , une compagnie de cavalerie par cercle ; ainsi , en supposant mon système de défense pratiqué en France , et que le royaume fut divisé en seize cercles ; vous auriez , pour ajouter à vos troupes actives , un corps franc composé de seize compagnies de cavalerie de cercle ; et pour les départemens , quatre-vingt-trois compagnies franches , soit cavalerie ou infanterie. L'uniforme et l'armement de la cavalerie de cercle , doit être le même que celui des compagnies franches de département , formées en cavalerie.

Maintenant , pour qu'il n'y ait pas de discussion pour le commandement entre le chef d'un corps d'armée et le général commandant un cercle , voici le règlement qui , suivant moi , devrait être suivi. Toutes les fois qu'un corps d'armée occupera un département ou un cercle , son général en chef commandera seul , toute la force armée répandue dans ce cercle ; conséquemment , il peut disposer des partisans-volontaires , des compagnies franches soldées , et



requérir , pour un coup de main , les partisans-sédentaires , mais il doit s'adresser au général commandant le cercle , pour cette mise en activité des partisans-sédentaires ; et si ce général , qui connaît mieux le cercle et les départemens qui le forment , que le général d'armée , ne juge pas convenable de les mettre en activité , il peut les refuser ; car , ils ne doivent se mettre en mouvement que par ses ordres. Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont en activité comme les partisans-volontaires ; tout ce qui est sous les armes dans le cercle , doit être aux ordres du général d'armée ; il prévient seulement le général du cercle , qu'il va disposer de la compagnie franche de tel département , ou du corps de partisans-volontaires de tel autre.

Le motif de cette disposition est , que pour réussir à la guerre , il ne faut qu'un chef ; le général d'armée doit donc commander tous les corps armés qui se trouvent dans son arrondissement , mais il ne doit commander que les hommes armés : voilà pourquoi je laisse le général du cer-



de décider si l'on doit faire prendre les armes à la population du département ; d'ailleurs , le général du cercle doit connaître parfaitement l'esprit du pays , ce qui s'y passe , et il doit donner tous les renseignemens possibles au général d'armée , qui pouvant d'un moment à l'autre quitter ce cercle pour porter les armes dans un autre , trouve les mêmes ressources dans le nouveau cercle. Aussitôt que le général d'armée est parti de l'arrondissement du cercle , tout rentre sous les ordres du général du cercle , comme auparavant.

Les compagnies franches de cercles et de départemens étant soldées , peuvent être détachées , d'après l'ordre du conseil-central , et envoyées dans une place de guerre ou dans une armée quelconque ; mais , le conseil-central peut seul donner cet ordre. Les compagnies franches d'un département , qui n'ont point d'ordre pour quitter le cercle où elles ont été formées , sont sous les ordres du général , soit le commandant du cercle , soit le général d'armée , s'il y en a un dans le cercle.



Un général d'armée, occupant deux ou trois cercles avec son armée, dispose à la fois des partisans armés et des compagnies franches de ces deux ou trois cercles, mais il ne peut faire quitter les partisans-volontaires d'un cercle, pour les employer dans un autre.

Les partisans-volontaires ne doivent pas ordinairement quitter le département auquel ils appartiennent, ou à la rigueur, le cercle, car deux départemens se touchant, ils sont aussi bien dans l'un que dans l'autre; mais, dans le cas d'une nécessité absolue, si la position du pays exige une ligne de défense dans les bois et dans les montagnes pour gêner les communications de l'ennemi; si cette ligne de défense traverse deux cercles, et qu'elle soit commandée par un général d'armée, alors les partisans-volontaires peuvent être indistinctement employés dans les deux cercles, qui sont censés n'en faire qu'un, à cause du développement de la ligne de défense, mais toujours sous les ordres du général d'armée. Aussitôt cette opération terminée,



les volontaires retourneront dans leurs départemens respectifs : voilà le plan, en gros ; mais, il serait nécessaire, dans le cas d'une invasion, de faire un règlement qui prévoirait tout ce qui peut arriver dans une armée, afin d'éviter les discussions désagréables entre les chefs, ce qui pourrait nuire à l'ensemble du système de défense.

Si d'après le cas prévu précédemment, des partisans-volontaires sont employés à la défense d'un autre canton, et que le général commandant leur cercle les réclame pour la défense de son cercle, ou d'un département du cercle, ils doivent obtempérer de suite à cet ordre. Le général du cercle s'adresse au général d'armée pour les réclamer, aussitôt cette demande faite il faut obéir, car un général de cercle est responsable de la défense de son arrondissement ; il n'a que sa légion, si vous la lui reprenez contre son gré, avec quoi pourra-t-il se défendre ? au lieu que le général d'armée a, à sa disposition, outre son armée, tous les corps soldés qui sont formés



dans les départemens qu'il occupe, et de plus les compagnies franches environnantes : il doit donc rendre de suite au général de cercle, les troupes volontaires qu'il lui réclame, et l'on ne peut forcer un partisan de servir toujours dans un autre département que le sien ; c'est bon momentanément quand le besoin du service l'exige, mais, ce serait violer tous les principes de l'honneur et de la bonne foi, que de le forcer à quitter son pays, quand il ne s'est armé que pour le défendre.

Quand la levée en masse est soutenue par une armée régulière, la transmission des ordres du conseil-central aux armées, et aux généraux commandans les cercles, se fait bien plus promptement ; car, pouvant écrire et voyager un peu plus librement, une fois l'ordre du conseil arrivé au général, il le transmet de suite par la correspondance d'un village à l'autre, plus vite que par la poste ; car, l'homme chargé de la correspondance, va jour et nuit, il connaît toutes les traverses et marche fort vite ; d'ailleurs, les routes étant



plus libres dans le voisinage d'une armée, on n'a plus besoin de faire partir deux hommes pour chaque dépêche.

Si une place forte se défend et qu'elle ait besoin de troupes, le commandant peut requérir, provisoirement, les compagnies franches du cercle, pour renforcer sa garnison jusqu'à ce qu'il en ait obtenu l'autorisation du conseil-central; mais, il ne peut forcer les partisans-volontaires à venir s'enfermer dans sa place, parce que ces corps étant sans solde et volontaires, et s'étant armés par patriotisme, afin de défendre le pays et faire le plus de mal possible à l'ennemi, ils aideront la défense de la place en protégeant les convois, l'entrée des munitions, en battant et harcelant l'ennemi partout; mais, ils ne doivent point s'enfermer dans la place attaquée, à moins qu'ils ne l'habitent ordinairement, dans lequel cas, il sera permis à tous ceux qui voudront la défendre, de quitter la compagnie de volontaires dont il font partie, pour entrer dans cette ville; mais aussitôt le siège levé,



il devront reprendre leur service ordinaire dans les partisans-volontaires ; il y a cependant le cas où, étant trop vivement poursuivis par l'ennemi, ils se réfugient dans une place de guerre ; alors, s'ils ne peuvent en sortir sans compromettre leur sûreté ou celle de la place, (ce que le conseil de défense doit décider) ; ils doivent être assimilés aux autres troupes régulières de la garnison, pour la solde et les distributions quelconques, puisqu'ils font le même service.





## CHAPITRE VI.

## Observations générales.

Instruction pour nettoyer les armes.—Mot d'ordre.—Caractère des soldats.—Observations sur l'homme en général, divisé en trois classes.—Examen de chacune.—Moyen de diriger les hommes faibles vers le bien.—Différens caractères dans l'homme.—De la discipline.—Eloge de la discipline.—Manière dont un chef doit punir.—Conclusion de la troisième partie.

Il y a une foule d'observations qui échappent d'abord, mais qui sont indispensables; il en est qu'on ne croit pas devoir faire, parce que tout le monde est censé les savoir; cependant, je crois que dans un ouvrage écrit dans l'intérêt de ses concitoyens, l'auteur doit préférer paraître plutôt prolixe dans ses détails, que d'oublier des choses utiles.

Dans la guerre de partisans, il faut beaucoup d'audace et de vivacité; on a l'avantage que si l'on est battu, cela ne peut être



général ; on éprouve un échec sur un point, on est vainqueur le lendemain sur un autre ; il n'en est pas ainsi d'une armée régulière : est-elle battue ? elle a de la peine à se relever , et une bataille totalement perdue , décourage les troupes au point qu'elles n'ont plus l'audace d'attaquer , elles se tiennent sur la défensive ; tandis que le moyen de réussir dans une guerre de partisans , c'est d'attaquer toujours : si l'on est battu , on se retire , on se rallie , et l'on court attaquer sur un autre point.

Quand on nettoie ses armes , on doit éviter les surprises , il ne faut donc jamais les faire nettoyer à un corps entier à-la-fois , afin que la moitié armée puisse , en cas de besoin , défendre la moitié attaquée.

Quand on fait la guerre de guérillas dans les montagnes , il est utile d'avoir un mot d'ordre pour éviter les surprises ; mais il y a du danger à le recevoir du général chef du cercle , à cause des risques qu'il y a à le transmettre tous les huit ou quinze jours ; le mot d'ordre doit donc être à la



disposition de l'officier le plus élevé en grade, tenant la campagne : s'il se trouve sous les ordres d'un général d'armée, alors il en reçoit le mot d'ordre comme les autres troupes.

Mais la chose la plus importante pour un capitaine de partisans ; c'est de bien connaître le caractère de tous les soldats qui sont sous ses ordres, il saura de quelle manière en tirer le plus grand parti possible.

Il y a des hommes qui naissent avec des organes plus déliés, et qui sont animés par des esprits plus agiles et plus vifs. Ces hommes sont plus susceptibles que d'autres de faire de bons soldats, ils sont plus propres que d'autres, à acquérir des connaissances ; mais par la raison qu'ils ont des organes plus déliés, ils sont aussi plus susceptibles de contracter des habitudes qui peuvent être bonnes ou mauvaises. Voulant distinguer les différentes gradations sur tous les individus, je distribue l'homme en trois différentes espèces ; les hommes extrêmement vicieux, ceux qui tournent toutes leurs facultés au bien, et



ceux qui tiennent le milieu entre ces deux espèces. Ceux extrêmement vicieux sont des gens dont on ne peut tirer aucun bon parti, ils doivent être surveillés et punis sévèrement; ceux qui tournent toutes leurs facultés au bien, étant encouragés, deviennent des hommes marquans; et la troisième espèce, qui tient le milieu entre les bons et les mauvais, est susceptible de devenir ou toute bonne, ou toute mauvaise; il faut donc s'attacher particulièrement aux individus de cette espèce, les guider, les encourager quand ils font bien, les punir quand ils font mal, mais pas trop sévèrement; on doit leur faire des réprimandes amicales, les engager au bien, flatter leur amour-propre et employer tous les moyens que l'on a en son pouvoir, pour leur faire abandonner leurs mauvais penchans; en y mettant du soin, vous réussirez et vous aurez des hommes faits pour obéir, qui deviendront par la suite des hommes recommandables: tandis que si vous les négligez, ils tourneront au mal; car, étant balancés par des causes opposées, ils s'abandonne-



ront à tout ce qui leur paraîtra le plus facile; s'ils ne sont pas dirigés, ces gens là sont souvent incapables de se diriger eux-mêmes et de prendre une résolution; ils sont toujours entraînés par des opinions d'habitude, dénuées de tout raisonnement réfléchi: les préjugés les gouvernent, les occasions les séduisent, le bruit les étourdit, l'habitude de ce qu'ils voient faire les décide, ils sont donc le jouet du hasard; ainsi, en les dirigeant bien, en s'en occupant beaucoup, un bon guide parviendra à en faire d'excellens soldats.

L'homme étourdi agit fort souvent en bête, il ne se propose aucun but raisonné, il se laisse aller à son instinct; mais l'homme vif rapporte toutes ses actions à un but quelconque, bon ou mauvais, il se laisse toujours déterminer par l'affection d'âme qui a le plus d'empire sur lui, que nous nommons passion dominante; si cette passion paraît dangereuse au chef, il faut la combattre par le raisonnement, et un homme adroit peut tirer grand parti de cette connaissance du caractère de ses



soldats : par exemple , on peut rendre un homme brave, quand il a le sentiment de la bravoure; vous pouvez même le rendre téméraire en le flattant sur cette bravoure; par la même raison, il est très-facile de corriger un homme qui a le germe des défauts, quand l'habitude ne lui a pas fait contracter un vice : ainsi, un homme qui aime le vin, deviendra un ivrogne si l'on n'a pas soin de détruire de bonne heure le goût qu'il a ; il y a mille moyens pour cela, et je crois qu'il dépend des chefs de former leurs soldats , quand ils ne sont pas nés avec des inclinations vicieuses comme ceux de la première classe; mais surtout corrigez-les de l'indolence et de la paresse, car ce sont les vices qui conduisent à tous les excès.

Après avoir examiné l'homme comme isolé, nous allons le considérer en troupe. La chose la plus nécessaire est la discipline; il ne faut pas croire que parce que l'on fait la guerre en partisans, on ne doit pas avoir de discipline. La discipline est l'âme de l'art militaire, sans elle il n'y a point de troupes, et les corps indisciplinés



sont aussi dangereux pour les pays qu'ils défendent, que les ennemis qui cherchent à l'envahir.

Plus la discipline est sévère, plus les corps qui y sont soumis, sont susceptibles de faire de grandes choses. La loi militaire doit être la même pour tous, il ne faut aucune considération pour tel ou tel, sans cela le chef sera taxé de partialité, et il perdra la confiance de ses subordonnés. L'on peut être sévère et juste, mais il faut accompagner votre punition de douceur; que le chef ait toujours un air de bonté, même en punissant; il doit toujours faire voir qu'il n'est que l'organe de la loi, et que s'il est forcé de punir, son cœur souffre de voir ses soldats s'être mis dans le cas de l'être; alors il sera obéi et chéri.

Après avoir analysé et démontré mon projet sur la formation des corps de partisans, après avoir prouvé tout le parti avantageux qu'on en peut tirer, il ne me reste plus qu'à faire part de mes idées sur la profession des armes et sur les récompenses militaires.



## QUATRIÈME PARTIE;

Contenant quelques idées sur la profession des armes, sur la manière d'enlever une troupe avant d'attaquer l'ennemi, et sur les récompenses militaires.

### CHAPITRE PREMIER.

Sur la profession des armes.

Définition de l'art militaire : vieilles intrigues de cour pour la nomination des généraux. — Anciens généraux marquans; cités. — Noms des Rois de France qui se sont distingués à la tête des armées. — Cause de nos succès dans les guerres de la révolution. — Mort du général *Marceau*. — Belle conduite des Autrichiens à cette époque.

L'art militaire est la science de la guerre. De tous temps les hommes sont convenus de se détruire les uns les autres, et pour



le faire ingénieusement et avec plus de sûreté, on a établi des lois et des règles qu'on appelle l'*art militaire* ; on a attaché de la gloire à la pratique des lois militaires : on nomme *exploits militaires* les expéditions et faits d'armes ; et les différentes manières d'arranger et de faire marcher des soldats réunis, se nomment *évolutions militaires*.

La profession des armes a toujours été honorée en France depuis l'établissement de la monarchie ; les Français, sous tous les gouvernemens qui se sont succédés, se sont toujours distingués par leur bravoure, leur intrépidité, et leur attaque rapide : ils ont déployé le même courage sous Clovis, Charlemagne, Hugues-Capet et ses successeurs. Une grande révolution s'est opérée, une nouvelle tactique s'est établie, les soldats français sont restés les mêmes ; le même esprit guerrier a toujours régné dans la nation ; c'est un feu inné chez ce peuple ; il ne faut, pour l'alimenter, que de la considération et des honneurs militaires ; et l'on a tort de dire que les Fran-



çais régénérés sont plus braves que les anciens Francs ; non : la bravoure est la même ; seulement , une foule de généraux remarquables a paru depuis la révolution , parce qu'ils étaient nés dans un temps où n'ayant point d'entraves , n'étant point obligés d'obéir à des intrigues de cour et de se faire battre partiellement ( comme cela est arrivé plusieurs fois sous l'ancien régime ) pour servir les intérêts de tel ou tel , ils ont développé les moyens que la nature leur avait donnés : sortant , la plupart , des derniers rangs de l'armée , ils avaient la confiance des soldats qui furent leurs anciens compagnons d'armes ; aidés par eux , ils ont fait de grandes choses et illustré leurs noms.

Nous avons eu avant eux de grands hommes aussi : les Turenne , les Bayard , Fabert , Chevert , le maréchal de Saxe , le duc de Luxembourg , Catinat et plusieurs autres , méritent d'être classés parmi les grands capitaines ; mais à peine en voyait-on deux ou trois par siècles , tandis que pendant les vingt dernières années de



guerre, nous avons vu se former plus de cinquante généraux que l'on pourrait citer, et au moins dix maréchaux de France; sans compter une foule de généraux marquans, morts au champ d'honneur au commencement de leur carrière.

Jadis, dès qu'un homme se faisait remarquer, s'il n'était pas d'une haute naissance on le laissait végéter dans les grades subalternes; mais le fils d'un général, le neveu d'un duc, le cousin d'une chanoinesse bien en cour, le parent d'un maréchal de France, tout cela était de grands titres pour réussir. On ne demandait pas à un homme, pour le faire général, avez-vous fait la guerre? quelles sont vos campagnes? vos actions? vos blessures? on lui disait : vous êtes le neveu du duc de...? le parent de tel ambassadeur? vous deviendrez un excellent général; avec de pareils titres, on doit battre tous les ennemis présents, passés et futurs. Le succès ne répondait pas toujours à l'opinion que l'on avait d'une opération militaire dirigée par le nouveau général, mais loin d'en rejeter la



faute sur le chef protégé, on le comblait souvent de nouvelles faveurs; aussi, combien de fois la France, au bord du précipice, a-t-elle été sauvée par la bravoure de ses soldats ou par le courage de ses rois.

Nous sommes, sans contredit, la nation où l'on a vu le plus grand nombre de rois aller se mettre à la tête des armées et les commander eux-mêmes; d'abord, plusieurs rois de la première race, ensuite Pepin, Charlemagne, Hugues-Capet, Louis-le-Gros, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Louis IX, Jean, Charles VII, Charles VIII, Louis XII, François I<sup>er</sup>, Henri III, Henri IV, Louis XIV et Louis XV. Ces monarques ont payé de leurs personnes à la tête des armées françaises.

Tous les rois que je viens de citer étaient, sans contredit, extrêmement braves, mais quelques-uns n'étaient pas dans le cas de commander de grandes armées; il ne suffit pas d'avoir de la bravoure pour bien commander, il faut encore y joindre l'instruction : et si nous avons quelquefois éprouvé des revers, il faut souvent les attribuer aux



mauvaises dispositions ou à l'impéritie des chefs; il ne suffit pas de risquer sa vie à la tête d'un corps, on est responsable du sang de ses soldats, quand on les commande et qu'on ne les ménage pas.

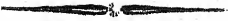
D'après nos dernières lois militaires, comme tout Français a l'espoir de pouvoir parvenir aux premiers grades de l'armée, par son ancienneté et par sa bravoure: nous verrons encore, en temps de guerre, se renouveler les beaux faits d'armes qui ont illustré nos armées dans les dernières campagnes; et, si nous avons été momentanément obligés de descendre de la première place que nous occupions parmi les peuples guerriers, tôt ou tard nous reprendrons notre prépondérance. En effet, un peuple sensible à la gloire militaire et qui fait tout pour elle, doit être invincible: si vous ajoutez à cette passion son intérêt personnel, si vous attachez des récompenses honorables aux succès militaires, si ces récompenses ne sont pas données à la faveur, si la justice dirige les choix, si le mérite seul les obtient, vous deviendrez



encore le premier peuple de l'univers. On aurait beau décorer des lâches ou des hommes douteux; donner des places aux courtisans méprisés de la saine partie de la nation; ils n'en imposeront plus par leur nom ou leur grade, s'ils ne l'ont pas mérité; tout le monde est instruit maintenant; ces gens-là n'inspireront point le respect, on se moquera d'eux en arrière, et jamais on ne pourra tirer parti de cette espèce d'hommes dans nos armées; tandis que les braves reconnus pour tels, seront estimés même des ennemis. Rappelons-nous la mort du brave *Marceau*: il mourut général à la fleur de l'âge, fut pleuré par les Français et par les Autrichiens; ces derniers demandèrent une suspension d'armes pour lui faire des obsèques magnifiques, et ils lui élevèrent un tombeau, ce qui fait autant d'honneur au général Marceau, qu'aux braves ennemis qu'il combattait. Quand les Français auront des chefs qu'ils auront déjà vu dans leurs rangs, avant de prendre le commandement; des chefs qui auront et mérite-



ront leur confiance, rien ne leur résistera :  
quel Français peut reculer et ne pas battre  
son ennemi, quand son chef commande la  
confiance, le respect et l'admiration ?





## CHAPITRE II.

Manière d'enlever une troupe avant d'attaquer l'ennemi.

— Harangues remarquables.

Citations. — Discours d'*Henri iv*, à la bataille d'*Ivry*. — Discours de *Philippe-Auguste*, à la bataille de *Bouvines* : note sur deux évêques. — Discours d'un général français. — Beau mot du maréchal de *Catinat*. — Discours du général *Ménard*, en Italie. — Le 46<sup>e</sup> régiment de ligne à la bataille d'*Esting*, et le colonel *Serusier* ; cités. — *Suwarow*, cité à la bataille de *Novi*.

UN chef, qui a l'esprit militaire, sait qu'il ne peut entraîner sa troupe que par l'honneur ; et il est sûr de faire faire l'impossible à des français, quand il fait un appel à leur courage. Rien de beau comme le discours d'*Henri iv* à ses troupes, le jour de la bataille d'*Ivry* : « mes amis, vous êtes » français, je suis votre roi, voilà l'ennemi ; » plus de gens, plus d'honneur. Si l'éten- » dard vous manque, suivez mon panache,



» vous le verrez toujours au chemin de  
» l'honneur et du devoir. » Après une telle  
harangue, il était impossible que les fran-  
çais fussent battus.

Philippe-Auguste, se trouvant à la tête  
de cinquante mille français, rencontra, le  
25 juillet 1214, l'armée d'Othon IV, forte  
de cent cinquante mille hommes, dans la  
plaine de Bouvines, sur une des rives de  
la Meuse, à peu de distance de Lille. Ce  
monarque, après avoir fait dire la messe,  
dépose sa couronne et son sceptre sur  
l'autel ; puis élevant la voix, il dit : « Sci-  
» gneurs français, et vous valeureux sol-  
» dats, qui êtes prêts à exposer votre vie  
» pour la défense de cette couronne ; si vous  
» jugez qu'il y ait parmi vous quelqu'un  
» qui en soit plus digne que moi, je la lui  
» cède volontiers, pourvu que vous vous  
» disposiez à la conserver entière, et à ne  
» pas la laisser démembrer par ces excom-  
» muniés. » — Vive Philippe, vive le roi  
Auguste, s'écrie toute l'armée, qu'il règne  
à jamais ! nous lui conserverons la couronne



aux dépens de nos jours. Le Roi profita de cet enthousiasme, et malgré le nombre des ennemis, il gagna la bataille (1).

Un mot heureux, dit à propos dans un moment désespéré, suffit souvent pour faire tourner la chance. Un général français, dont j'ai oublié le nom, voyant ses troupes épouvantées, fuir en désordre, après une attaque des russes, (sous les ordres du général Suwarow) : court au grand galop après elles, les dépasse, et arrivé près d'un chemin étroit vers lequel elles se dirigeaient,

(1) Deux évêques se firent remarquer dans cette mémorable journée : le premier rangea en bataille l'armée française, il s'appelait *frère Guérin*, chevalier de l'ordre des Hospitaliers, et venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Ce prélat guerrier disposa tellement les troupes, avantage si considérable, qu'une des principales causes de la défaite des ennemis, fut d'avoir eu, pendant cinq heures, le soleil, le vent et la poussière dans les yeux. Le second, nommé *Philippe de Dreux*, évêque de Beauvais, fit briller sa rare valeur pendant toute la bataille. Armé d'une lourde masse de fer, il assomma tous les soldats ennemis qui se présentaient devant lui, et, tuant, sans répandre le sang, il ne croyait point manquer aux principes de l'Église.



met son cheval en travers de la route , et leur dit : « Mes amis , ce n'est pas ici où » est l'ennemi , c'est là : ( leur montrant le » champ de bataille qu'ils viennent de quitter ) Marchons ! » Ils s'arrêtent tous , hésitent un moment ; mais , animés par ce peu de mots , voyant leur général retourner tranquillement au combat , ils font demi-tour , le suivent , et vont enlever les positions qu'ils avaient abandonnées.

M. le maréchal de Catinat avait un sang-froid et une présence d'esprit qui ne se démentirent jamais. Après une charge infructueuse , à la malheureuse affaire de Chiari , il cherchait à rallier ses troupes ; un officier lui dit : « Où voulez-vous donc que » nous allions ? à la mort ? — Il est vrai ( répondit Catinat ) que la mort est devant , » mais la honte est derrière.

Le général Ménard , mort lieutenant-général en 1807 , étant général de brigade en Italie , fut chargé d'enlever les hauteurs de Kilo ; ayant échoué plusieurs fois , et sa troupe hésitant à faire une attaque décisive , il y jette son chapeau , et dit à sa brigade ,



avec un sang-froid remarquable : « Laissez-vous prendre le chapeau de votre général ? En avant : » Et il monte seul, l'épée à la main ; ses soldats le regardent, s'étonnent de son audace, le suivent et les hauteurs sont emportées. On dit que le grand Condé, dans une pareille circonstance, auprès de Fribourg ; avait jeté son bâton de commandement dans les retranchemens ennemis, et qu'il marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti.

Il faut toujours qu'un chef dise peu de mots, mais il faut que ce qu'il dit ait un tel rapport avec l'esprit du soldat qu'il commande, qu'il soit enlevé presque malgré lui ; cependant, il ne faut pas abuser de ce moyen en l'employant trop souvent. Si vous ouvrez *les Victoires et Conquêtes*, vous trouverez cent exemples de ce qu'un mot dit à propos peut faire sur l'esprit du soldat. A la bataille d'Esling, le 22 mai 1809, j'étais chef de bataillon au 46<sup>e</sup> régiment, dans lequel on conservait le cœur de la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de



France ; le régiment fut chargé de prendre le village de *Gross-Aspern* ; le brave colonel Richard y fut tué ; un de mes collègues plus ancien que moi, fut blessé ; je me trouvai donc chargé de commander le régiment : nous avions déjà enlevé deux fois ce village et deux fois nous avions été repoussés par des forces supérieures, lorsque le maréchal Masséna m'ordonna de le reprendre une troisième fois ; plus de la moitié du régiment était hors de combat, plusieurs officiers étaient tués ; M. le maréchal voyant que j'avais peu de monde, me dit de prendre en passant, un bataillon de renfort que je devais demander à un général Hessois qui était à peu de distance de nous ; ce général ne voulût pas obtempérer à ma demande sans un ordre par écrit du maréchal ; le temps était précieux, mon régiment avait beaucoup souffert, il était nécessaire de l'enlever ; m'adressant donc aux grenadiers, je leur rappelai le brave Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France, mort dans leurs rangs : ce nom, cité à propos, fit un tel



effet sur tous les soldats du régiment, qu'à peine avais-je fait les commandemens nécessaires pour entrer au pas de charge dans le village, qu'un jeune tambour de seize ans, s'approche de moi, et me dit :

« Commandant ! chacun sa place ici, la mienne est devant vous. » Nous entrons au pas de charge, le village fut pris, et l'ennemi culbuté sur tous les points. Les grands discours ennuiient le soldat. A cette même bataille d'Esling, quand l'armée, faute de munitions, fut obligée de repasser dans l'île de *Lobaw*, après avoir gagné la bataille; Napoléon chargea le colonel d'artillerie Serusier, de soutenir la retraite avec son artillerie, le cinquante-septième régiment et les tirailleurs de la garde, près le petit pont établi devant l'île; et lui recommanda de tenir ferme, car le salut de l'armée en dépendait; Serusier s'adresse à ses canonniers, et à l'infanterie : « Jurons (dit-il) de mourir tous » ici, plutôt que d'abandonner nos camarades; » tous répètent : « Nous le ju-



rons. » Le colonel Serusier se retourne alors vers l'Empereur, en lui disant : « Sire, soyez tranquille, l'armée est sauvée. » Il avait eu la jambe fracassée la veille par un coup de mitraille, mais cela ne l'empêcha pas de passer le dernier avec son artillerie.

Le général Suwarow avait l'habitude, quand sa troupe était mise en déroute, de courir au galop à la tête des fuyards ; il se couchait par terre et disait : « Quel est celui qui osera passer sur le corps de son général ? » Ordinairement les Russes s'arrêtaient et retournaient au combat. On rapporte même un trait singulier de ce général, à la bataille de Novi ; il comptait beaucoup sur ses grenadiers ; mais au commencement de l'affaire, ils furent vivement repoussés par l'armée française, sous les ordres du général Joubert. Suwarow court au galop vers le point où ils effectuaient leur retraite, descend de cheval, fait faire une fosse, s'y jette en criant à ses grenadiers : « Je vais mourir ici et je souperai



» ce soir avec le grand Saint-Nicolas (1). Il  
 » me demandera pourquoi je suis là, je lui  
 » répondrai que les grenadiers russes ont  
 » abandonné leur général, qu'ils l'ont laissé  
 » sur une terre étrangère, à la merci de  
 » l'ennemi; et qu'il a préféré mourir, plu-  
 » tôt que de survivre à son déshonneur. »

Cette harangue, dans le caractère russe, les émut; ils retournèrent au combat, se battirent avec un tel acharnement, qu'ils remportèrent la victoire.

(1) C'est le patron de la Russie; les Russes sont très-superstitieux et ont la plus grande confiance en Saint-Nicolas.



## CHAPITRE III.

Observations sur les retraites. (Supplément au chapitre second de la deuxième partie.)

---

Il faut toujours poursuivre l'ennemi en retraite après un échec. Détails sur la bataille de *Ramillies* à l'appui. Cas différent, si la retraite n'est que momentanée.

Nous avons dit à la fin du chapitre II, de la 1<sup>re</sup> partie (page 88) : « Que les belles » retraites ne dépendent pas seulement de » la capacité des généraux, mais de la bravoure des troupes et de leur confiance » dans le général en chef. » J'ajoute ici, que celui qui poursuit un ennemi en retraite, après un grand échec, doit toujours le harceler et le poursuivre à outrance en se faisant soutenir; dans le cas contraire, quelque belle que soit la retraite, elle se convertira en déroute. Si celui que l'on envoie à la poursuite de l'ennemi s'amuse



à escadronner, et marche avec précaution, ce n'est pas la peine de l'envoyer; il faut qu'il profite de la terreur de l'ennemi. Envoyez des corps légers, bien soutenus par des troupes de ligne, pour s'y rallier si l'ennemi veut se défendre; mais poursuivez-le sans relâche, vous finirez par l'entamer; alors la plus belle retraite deviendra une déroute complète; en voici un exemple tiré de l'Histoire de France :

A la bataille de Ramillies, qui eut lieu le 23 mai 1706, le maréchal de Villeroi qui commandait l'armée française, marchait avec une si grande négligence, qu'il ne se doutait pas que les alliés, qui s'étaient réunis entre Tongres et Maëstricht, étaient eux-mêmes en pleine marche; ils les découvrit tout-à-coup de l'autre côté de la rivière, et fit sur-le-champ ses dispositions; mais Malborough les rendit inutiles et en moins d'un quart-d'heure, mit l'armée du maréchal de Villeroi en déroute; elle était cependant forte de quatre-vingt mille hommes; nous laissâmes quatre mille morts sur le champ de bataille, le



maréchal rallia son armée qui était encore assez forte pour reprendre l'offensive après avoir gagné les lignes de la Dyle; mais il fit tant de fautes dans cette retraite, que vingt mille hommes en furent victimes; le résultat fut, la perte des Pays-Bas Espagnols qui tombèrent au pouvoir des alliés, et l'armée française ne trouva desûreté, que sous le canon de Lille.

Voici ce qui occasionna cette déroute; l'armée française se retirait en très-bon ordre, sur un plateau assez étroit, bordé des deux côtés de profonds ravins; la cavalerie des alliés la suivait au petit pas comme à l'exercice, et notre armée marchait aussi fort doucement sur vingt lignes au moins, parce que le terrain était étroit. Un escadron anglais s'approcha de deux bataillons français et se mit à tirer; ces deux bataillons croyant qu'ils allaient être attaqués, firent volte face en faisant une décharge sur l'escadron : qu'arriva-t-il? toutes les troupes françaises lâchèrent pied au bruit de ce feu, la cavalerie s'enfuit à toutes jambes, et l'infanterie se précipita



dans les deux ravins avec une confusion horrible.

Il n'y a de belles retraites que lorsqu'on la fait devant un ennemi qui agit mollement; car, s'il poursuit vigoureusement, elle se convertira bientôt en déroute, lorsque l'armée aura éprouvé un grand échec avant de se mettre en retraite: mais, si elle n'a point reçu d'échec auparavant, et que des circonstances majeures la forcent de se retirer momentanément, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une position pour reprendre l'offensive, cela est différent; le moral du soldat n'est point attaqué, il peut faire une vigoureuse défense; et dans ce cas, on ne doit chercher à l'entamer qu'avec précaution.



## CHAPITRE IV.

Haraux (1).

Ce que c'est que donner des *haraux*; explication de ce mot.  
—Exemple tiré de M. le maréchal de Saxe.

IL n'y a pas de partisans qui ne sachent, ou du moins qui ne doivent savoir, ce que c'est que de donner des *haraux*. (dit M. le maréchal de Saxe :) Selon ce général, donner des *haraux* est une manière d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture, ou au fourrage; cette manière est très-plaisante. L'on se mêle, déguisé, à cheval, parmi les fourrageurs ou les pâtureurs du côté où l'on veut fuir. On

(1) Je crois que le mot *haraux* vient, de l'ancien cri normand *haro*; je l'aurais même écrit de cette façon, si je n'avais trouvé ce mot *haraux* dans des ouvrages composés par des militaires recommandables.



commence à tirer quelques coups de carabine : ceux qui doivent serrer la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourrage ; puis, l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant et en tirant ; tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arrachant les piquets, jetant en bas les cavaliers et les trousses, et fussent-ils mille, on les amène ainsi plusieurs lieues en courant : on a eu soin de placer sur la route où l'on doit passer, des détachemens d'infanterie ou de cavalerie, et quelquefois des deux armes suivant le terrain, pour soutenir la retraite ; on entre dans un endroit (que l'on a eu soin de reconnaître auparavant) entouré de haies ou de fossés, puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. D'ailleurs, le désordre est à un tel point dans l'endroit où se trouvaient les chevaux ennemis, que la plupart des cavaliers se trouvant démontés ne peuvent poursuivre, et que ceux qui forment le peloton de réserve,



trouvant quelques troupes en bataille et craignant une embuscade, n'osent s'aventurer. M. le maréchal de Saxe qui m'a fourni ces détails, (car je n'ai jamais vu exécuter cette manœuvre) dit l'avoir vue faire un fois; il approuve fort cette ruse de guerre et la rapporte dans ses ouvrages: pour qu'on ne l'oublie pas, j'en fais ici mention pour que, la connaissant, on puisse se mettre à l'abri d'une telle surprise; dans le cas où l'ennemi l'entreprendrait.

---



## CHAPITRE V.

## Des armes anciennes.

Récapitulation des armes citées et décrites dans le courant de cet ouvrage.—Noms et Description de plusieurs autres : bourguignotes, armets, morions, corcelets, rondaches, écus, targes, pavois, *clypei*, arbalètes, matras, arbalètes-à-jatet, arcs, flèches, dards, javelots, zagayes, la pelle, le carquois, armures de chevaux, chevaux bardés de fer, brassards, cuissards, gantelets, cuirasses, casques, haches et haches-d'armes, masses-d'armes, fléau, fléau-brisé, faulx, nouvelle espèce de faulx, le heaume, le haubert.—Anecdote sur un canonnier à cheval, qui avait amarré deux faulx sur son cheval.—Observation sur les paysans dans un pays envahi.—Le cangiar, le cric, le poignard, la dague, la *misericordia*.—Les anciens charriots de guerre, la manière de s'en préserver par la *tortue en muraille* et la *tortue en toit*.—Charriots de bagages, utiles pour se défendre dans une attaque de convois.—Le duc de Parme et Henri iv, cités.

OUTRE les armes dont on a déjà donné la description à mesure que le sujet l'exigeait ; telles que la Francisque, le Ja-



velot, l'Épée, le Bouclier, la Capeline, le Jacques, la Chemise de mailles, la Lance, la Cateie, la Cuirasse, la Parme, l'Angon, la Zagaye, la Coustille, la Guisarme, la Voulge, le Sabre, le Cabasset, l'Escopete, la Carabine et les armes à feu connues de tous les militaires; on s'est servi jadis, d'une foule d'autres armes; nous citerons d'abord : les Bourguignotes qui se nommaient aussi, *Armets* ou *Morions*: c'était le Pot-en-tête qui accompagne ordinairement les Corcelets. Ces armes, étaient en usage avant l'invention de la poudre, et étaient à l'épreuve de la pique et du coup d'épée. Les Piquiers se servaient autrefois de cette armure de tête, faite en fer poli.

La Rondache était un bouclier qui n'est plus en usage. Les Écus, Targes ou Pavois, que les anciens portaient au bras gauche pour parer les coups (comme les Samnites qui en étaient les inventeurs), étaient convexes, larges de deux pieds et demi et longs de quatre; les uns avec des angles, les autres en ovale : ils résistaient aux coups de sabre, aux pierres et aux traits.



Les Maures portaient des Écus de leur hauteur. Les Boucliers que les anciens nommaient *Clypei*, ne différaient de l'Ecu, qu'en ce qu'ils étaient tout-à-fait ronds; c'est de là que les Français leur avaient donné le nom de *Rondache*.

Le Haubert : sorte de cotte de maille à manche et à gorgerin, que portaient autrefois les seigneurs de *Haubert* ; cette armure tenait lieu de Hausse-Col , de Bras-sards et de Cuissards.

L'Arbalète, arme composée d'un Arc d'acier , monté sur un fût de bois : on la bandait avec effort, par le moyen d'un fer propre à cet usage. Elle servait à tirer des balles et de gros traits appelés *Matras*, alors on la nommait : *Arbalète-à-jalet*. Les Arbalètes des anciens, étaient de grosses machines qui servaient à lancer des traits. L'Arbalète des francs-archers était de trois à quatre pieds de longueur.

L'Arc est une arme très-ancienne; c'était la première et la plus générale, puisque tous les peuples barbares s'en servaient. Louis XI abolit cette arme en France.



Les Turcs s'en servent encore, ainsi que beaucoup de peuplades asiatiques ; nous avons vu dans nos dernières guerres, au camp en avant de Tilsit, les *Basquirs* et les *Calmoucks* se servir de l'arc. Les blessures des flèches sont ordinairement plus dangereuses que celles des armes à feu, parce que les fers étant presque toujours en langue de serpent, il est mal-aisé de les tirer de la plaie, sans déchirer les chairs.

On attribue l'invention de l'Arc, aux Scythes, aux Candiots et aux Persans; les Arabes étaient fort adroits dans l'exercice de l'arc, ils en portaient d'extraordinairement grands : c'était aussi l'arme favorite des Goths; les Romains n'avaient dans leurs armées que des archers auxiliaires.

Les Dards, les Flèches et les Javelots, ne sont plus aujourd'hui que les armes des Sauvages, dont plusieurs empoisonnent les fers, pour rendre la blessure mortelle.

J'ai donné dans la première partie de cet ouvrage, la description de la zagaye



des Maures; c'est encore une espèce de javelot.

Le Javelot ou la *Pelle*, était l'arme des vélites Romains; sa grosseur était d'un doigt et la longueur de deux coudées. Le Carquois était un petit magasin de flèches, que les archers portaient sur l'épaule gauche.

Les Piques , demi-Piques , Hallebardes, Espontons et Pertuisanes, étaient des piques de différentes longueurs, ou de formes différentes.

Avant l'invention de la poudre, on avait des armures de chevaux, pour les garantir des blessures; les chevaux de la cavalerie étaient bardés de fer, et les hommes se garantissaient les bras, les cuisses et le corps; par des brassards, des cuissards, des gantelets, des corcelets, des cuirasses, et des casques avec visièrè.

Le Heaume : en basse latinité *helmus*, qui a été fait de l'allemand *helm*, était une armure qui couvrait toute la tête, à l'exception des yeux, devant lesquels il y avait une ouverture garnie de grilles, pour



les garantir. C'était l'ancienne arme défensive que les chevaliers portaient sur la tête, tant à la guerre que dans les tournois, et qui sert encore d'ornement, ou de timbre, sur les écus des armoiries.

Le Heaume était un ornement et une marque de noblesse. Dans les tournois, on donnait le heaume pour prix à celui qui avait le mieux fait du côté des *tenans*, parce que c'est la première arme défensive; au lieu qu'on donnait une épée du côté des *assaillans*, parce que c'est la première arme offensive. Autrefois on criait, *as heaumes*, comme on crie à présent, *aux armes*.

La Masse-d'*arme* était une grosse tête de fer au bout d'un bâton ferré.

Les Haches et Haches-d'*armes*, étaient aussi fort en usage; on s'en sert encore sur les vaisseaux, pour aller à l'abordage, ou pour se défendre, quand l'ennemi s'y présente.

Le Fléau est une arme terrible, aussi les paysans s'en servent souvent avec succès. Le fléau-*brisé* est armé de cinq



ou six bâtons de la longueur d'un pied, attachés bout à bout avec de petits chaînons de fer, où il y a une boule d'acier, de la pesanteur d'une demi livre. Avec un fléau-brisé, un homme en peut battre dix; car, ce fléau étant en train d'aller, peut parer des pierres jetées à tour de bras.

La Faulx (dont il a été parlé dans la deuxième partie de cet ouvrage), est aussi une arme terrible : on en fait encore, qui sont différentes en quelque chose de celles des faucheurs : les hampes sont un peu plus longues, et les fers sont faits en long, ou en croissant, à la façon de celles dont se servaient anciennement les Grecs. M. le baron Serusier, colonel d'artillerie légère, m'a rapporté, qu'à la suite d'un fourrage, il vit un canonnier à cheval, qui avait amarré deux faulx ordinaires, sur son porte-manteau; mais, l'une à droite, et l'autre à gauche (comme jadis elles étaient placées aux anciens charriots de guerre), se mettre à galopper le sabre à la main, sur un poste de cavalerie ennemie; il culbuta un peloton de douze à quinze cavaliers, et blessa



ou mit hors de combat, sept ou huit chevaux, et autant d'hommes; ils fuyaient devant lui, comme des moutons. Dix ou douze hommes escadronnant ainsi dans une plaine, auraient bientôt mis cent hommes en déroute; mais il faudrait bien se garder d'en approcher, car le cheval étant lancé, rien ne pourrait mettre à l'abri des faulx, dont la blessure est très-dangereuse.

Toutes ces armes employées par les paysans dans leurs travaux habituels, seraient d'une grande ressource dans un pays occupé par l'ennemi, si l'on savait les employer à propos.

Le Cangiar, est un poignard recourbé à peu près comme une serpette; les Turcs et les peuples d'Asie s'en servent, pour couper les têtes de leurs prisonniers.

Les habitans de Macassar, dans l'île des Célèbes, se servent d'une espèce de poignard nommé *Cric*, ils sont très-redoutables avec cette arme.

Je ne dois point oublier le Poignard et la Dague, dont, outre l'épée, les an-



ciens chevaliers étaient armés. Après un combat à outrance , quand son ennemi était renversé , on cherchait le défaut de ses armes , pour lui enfoncer sa dague dans le corps ; cet usage de la dague , lui fit donner le nom de *miséricorde* , parce que si le vaincu ne criait pas *merci* , on le tuait sans pitié.

Il y a bien encore une infinité d'armes , mais voilà le nom , la forme et l'usage des principales qui sont parvenues jusqu'à nous , et dont on conserve des collections dans différens arsenaux.

Je vais pour terminer ce chapitre , parler des anciens Charriots de guerre. Ceux qui ont lu l'Histoire Ancienne , ont pu voir quels étaient les ravages que causaient les charriots de guerre , qui parvenaient à ouvrir une phalange , et à l'enfoncer.

Il y en avait de deux sortes ; les uns en Tours , dans lesquels étaient des archers ; et les autres étaient hérissés de lames de fer , propres à pointer et à trancher ; ceux-ci avaient aussi quelquefois des faux attachées aux essieux. Quand ces derniers par-



venaient à pénétrer dans des corps d'infanterie, leurs ravages étaient grands; on ne pouvait les éviter qu'en mettant les divisions de ces corps, en position de pouvoir s'ouvrir, et de laisser entr'elles des issues ou chemins en tous sens, afin que ces charriots ne pussent les entamer. Souvent cette manœuvre n'était pas suffisante, parce que les charriots introduits dans une phalange, ou dans un corps quelconque d'infanterie, ne se contentaient pas des passages qui leur étaient ouverts. Pour parer à ce danger, les soldats faisaient d'abord ce qui s'appelait, *la tortue en muraille*, qui consistait à arranger les boucliers, de façon que les deux côtés d'une coupure interne de phalange, qui se trouvait parcourue par les chars, parussent comme bordés de murailles : mais, comme cette première tortue ne suffisait pas toujours, alors on était obligé de faire *la tortue en toit*. Dans celle-ci, chaque soldat mettait son bouclier sur la tête, et cela, parce que les charriots de guerre continuant à parcourir l'intérieur de la



phalange entamée, venant à ne pouvoir forcer la tortue en muraille, s'élançaient avec une telle vigueur contre la division qui lui opposait ses pavois, qu'ils se trouvaient dessus, et couraient sur la tortue en toit, pour tâcher de l'écraser en quelque endroit, qui pouvait se trouver plus faible que les autres : pour former cette tortue en toit, les premiers rangs se couchaient, en se couvrant de leurs grands boucliers, qui s'emboîtaient les uns dans les autres ; les seconds rangs se mettaient à genoux, et les derniers étaient debout ; cette tortue formait le plan incliné.

Les premiers Francs n'ont point connu la manière de combattre avec des charriots, ils ne s'en sont servis, comme nous le faisons encore, qu'à se couvrir dans leurs marches, à se retrancher, et à se défendre contre une attaque inattendue.

La meilleure ressource d'un général habile, qui conduit un convoi, ou qui se trouve dans l'obligation de faire route en présence d'un ennemi plus fort que lui, ne peut être que de se couvrir des char-



riots de son armée pendant sa marche, cela assure ses colonnes, les garantit d'un harcèlement continuel, et en cas d'attaque, il peut présenter à l'ennemi, des fronts terribles, derrière lesquels il se bat, comme derrière un retranchement.

Le duc de Parme (Alexandre Farnèse) conduisant de Flandres vers Paris, une armée d'Espagnols, marchait, ayant les colonnes de son armée couvertes des deux côtés, par ses charriots de bagage : il trouva sa sûreté dans cette manœuvre, et ne put être attaqué par Henri IV, qui le suivait dans l'intention de le combattre.

---



## CHAPITRE VI.

## Sur les récompenses militaires.

Manière dont les nations barbares récompensaient les guerriers.—Les premiers Francs, les Grecs, les Romains.—Statues et couronnes.—Sept couronnes à Rome; détails sur chacune, et traits historiques rapportés.—*M. de la Borde*, cité.—Honneurs du triomphe.—Récompenses en terres.—Les trois manières de récompenser l'officier romain.—Les Français, origine des fiefs.—Chevalier et chevalier-banneret sous Philippe-Auguste.—Chevalerie d'accolade. François 1<sup>er</sup> armé chevalier par Bayard; trait de Louis XI; cité.—La couronne de verdure et l'anneau d'or donné aux soldats; grades.—Origine des corps militaires privilégiés.—Création de l'ordre de Saint-Louis.—L'Hôtel des Invalides.—La Légion-d'Honneur créée par Napoléon; dotations; titres.—Observations sur la Légion-d'Honneur.—Armes d'honneur.—Ordres de chevalerie créés chez les diverses puissances; leur dénomination.—Les ordres de *Saint-Jacques*, d'*Alcantara* et de *Calatrava*, en Espagne; celui du *Christ*, en Portugal.—L'ordre de *Sainte-Anne*, en Russie.—En Allemagne, la *Toison-d'Or*, l'ordre de *Marie-Thérèse*, et celui de *Saint-Léopold*.—En Pologne, l'*Aigle-Blanc*.—En Suède, l'*Épée* et l'*Etoile polaire*.—En Prusse, l'*Aigle-Rouge*, l'*Aigle-Noir* et le *Mérite militaire*.—Ordres créés en France : la *Sainte-Ampoule*, la *Genette*, la *Couronne-Royale*, le *Navire*, le *Croissant*, la *Crosse-de-Genêt*, l'*Etoile*, et la *Ceinture de l'Espérance*; l'ordre



de *Saint-Michel*, l'ordre du *Saint-Esprit*, l'ordre *Saint-Louis* et celui du *Mérite-Militaire*; *Saint-Lazare*, le *Mont-Carmel* et le *Saint-Sépulcre*; la *Légion-d'Honneur*, la *Réunion*, la *Couronne-de-Fer* et les *Trois-Toisons*. — L'ordre *Teutonique*. — Les *Témoins*. — L'ordre de *Maltz*. — L'ordre du *Chardon* ou de *Saint-André*, en Ecosse. — L'ordre de l'*Eléphant*, en Danemarck. — En Angleterre, l'ordre du *Bain* et celui de la *Jarretière*. — Le *Croissant*, en Turquie; le *Soleil*, en Perse; et l'ordre de *Cincinnatus*, aux États-Unis. — Manière dont Napoléon électrisait ses soldats; surnoms de quelques demi-brigades qui s'étaient particulièrement distinguées. — Noms de batailles données en titres d'honneur, aux généraux qui les avaient gagnées. — Récompenses, maisons établies pour l'éducation des filles des militaires. — Notice sur *La-Tour-d'Auvergne*, premier grenadier de France. Sa mort. Son cœur porté par le 46<sup>e</sup> régiment. Honneurs qu'on lui rendait. Description de son urne. — Note sur le maréchal de Richelieu à la prise du Port-Mahon, et sur le maréchal de Saxe. — Vieille garde.

De tout temps il a existé des récompenses militaires chez les peuples guerriers, mais elles étaient différentes suivant le caractère des nations; les nations barbares choisissaient leurs chefs parmi les plus braves; Clodion (et non Pharamond), fut proclamé chef des Francs, et élevé sur le pavois, comme le plus courageux d'entr'eux.



Les Grecs et les Romains récompensaient leurs guerriers par des statues et par des couronnes; ces guerriers plus avides en ce temps-là, d'honneur que d'intérêt, se contentaient de ces marques de l'estime publique, sans prétendre à des récompenses plus coûteuses à l'état. Les matières employées dans la fabrication de ces statues, et l'espèce de plantes ou d'arbrisseaux dont étaient faites les couronnes, montraient suffisamment, quels services avaient rendus les personnes, à qui l'on avait accordé ces récompenses.

L'on trouve sept sortes de couronnes dans les anciens auteurs : la couronne triomphale, l'ovale (si l'on peut rendre par ce mot l'*ovatis* qui signifie *la couronne de l'ovation*); l'obsidionale ou des *Sièges*; la civique; la murale; celle des camps (*castrensis*), et enfin, la navale.

J'emprunterai, d'un mémoire inséré dans le *Mercure de France* de 1747, des détails sur ces différentes espèces de couronnes.

Quand on songe à quel point l'intérêt



est le mobile des actions du commun des hommes, on a droit d'être étonné que l'amour de la gloire ait autant de pouvoir sur eux : l'âme la plus basse n'y est pas insensible, et dès qu'il s'agit de la gloire, elle semble alors se ressouvenir de sa première dignité. Si l'intérêt fait faire bien des choses aux hommes, c'est la gloire qui leur fait faire les choses les plus difficiles.

Voilà le motif qui a guidé les législateurs, en proposant des récompenses de pur honneur aux guerriers célèbres, parce qu'ils pensaient que des actions qui honorent l'humanité, ne pouvaient être produites ni payées, par un sentiment qui la dégrade. D'ailleurs, l'argent ne peut payer aux guerriers, le dévouement qu'ils font de leur vie, soit à la patrie, soit au prince.

La couronne triomphale, appartenait aux généraux qui obtenaient les honneurs du triomphe. Cette couronne qui fut d'abord de laurier, devint d'or dans la suite des temps ; bientôt, ce qui avait été un hommage, devint un tribut ; les villes qui étaient obligées de donner des couronnes d'or au



général qui triomphait, payaient une victoire; tandis qu'autrefois, on recevait une récompense.

La *couronne ovale* était de myrthe; on connaît la différence de l'ovation et du triomphe: une guerre non totalement terminée, ou trop peu importante contre des ennemis aisés à vaincre, ou contre des gens peu recommandables, comme la guerre contre les pirates, ou contre les esclaves; une sédition apaisée, etc., ne procurait que l'ovation au général vainqueur. Aulugelle prétend, que cette couronne de myrthe, fait allusion à la facilité de la victoire.

Crassus, après deux victoires qui terminèrent la guerre des fugitifs ou des esclaves, ne mérita que l'ovation; il avait cependant gagné deux batailles mémorables, l'une contre Granicus qui était resté sur le champ de bataille avec trente-cinq mille hommes: l'autre contre Spartacus qui y fut tué avec quarante mille de siens. Cependant, le peuple ne crut pas de sa dignité d'accorder le Triomphe pour des



ennemis si ignobles , dont la défaite semblait un châtement plutôt qu'une victoire. Ce sentiment avait d'autant plus de partisans , qu'on s'efforçait par-là , d'oublier qu'ils avaient donné de l'inquiétude aux Romains pendant quelque temps , et l'on publiait qu'ils n'étaient point redoutables , avec d'autant plus de soin , qu'on rougissait de les avoir craints. La vanité de Crassus ne suivait pas le même système que celle des Romains ; il refusa la couronne de myrthe , et parvint à se faire accorder la couronne de laurier qui lui fut décernée par arrêt du sénat , quoiqu'elle n'appartint qu'aux triomphateurs.

La *couronne obsidionale* se donnait à un général qui avait fait lever un siège. Les habitans de la ville délivrée , offraient à leur libérateur ce témoignage d'une juste reconnaissance : la couronne était d'épis (*graminea*) , et l'on avait soin que les épis qui la composaient , eussent été recueillis dans l'enceinte même de la ville délivrée. Quintus-Fabius-Maximus , mérita cette couronne dans la seconde guerre



punique : le sénat et le peuple réunis , la lui décernèrent unanimement. C'est ce Fabius nommé le *temporiseur* (*cunctator*) , qui , par sa sage prudence , déjoua les projets d'Annibal.

La *couronne civique* était la récompense de celui qui avait sauvé la vie à un citoyen ; récompense flatteuse où tout soldat pouvait aspirer. L'espérance de ce prix rendait tous les Romains , les gardes respectifs les uns des autres : le citoyen sauvé devenait un témoin toujours subsistant , de la valeur de son libérateur. Il s'est trouvé des Romains qui ont gagné beaucoup de ces couronnes ; ils les conservaient comme des monumens de leur gloire et les montraient au peuple dans les occasions importantes , comme un gage des droits qu'ils avaient à la reconnaissance de la patrie.

Lorsque Manlius Capitolinus fut accusé devant le peuple ; Titc-Live rapporte , qu'on vit pour la première fois , les proches parens d'un accusé , se dispenser de le suivre et de prendre des habits de deuil ; mais il



parut suivi de quatre cents hommes dont il avait payé les dettes sans intérêt, et que cette liberté avait préservée de l'esclavage, ou de la douleur de voir vendre leurs biens. Il ne se contenta pas de rappeler toutes les marques d'honneur qu'il avait méritées à la guerre; il exposa aux regards du peuple, trente dépouilles d'ennemis tués par ses mains; quarante prix militaires reçus de ses généraux, parmi lesquels on voyait deux couronnes murales et huit couronnes civiques.

La *couronne civique* était de feuilles de chêne; on voulait, dit-on, rappeler par-là, que la première nourriture de l'homme avait été le gland.

Lucius Gallius qui avait été censeur, ouvrit dans le sénat, l'avis de décerner la couronne civique à Cicéron, lorsque le consul eût découvert et étouffé la conspiration de Catilina.

La *couronne murale* était destinée à celui qui était monté le premier sur la muraille, et était entré dans la ville assié-



gée. Les fleurons avaient la forme de crénaux de murs.

La *couronne des camps* (*castrensis*), était à peu près la même chose : le général en gratifiait celui qui était entré le premier dans les retranchemens ennemis.

Ces deux couronnes, ainsi que la *navale* dont il nous reste à parler, étaient d'or. Ces récompenses ne devaient être données que dans des occasions importantes ; lorsqu'une ville avait été prise, ou lorsqu'on avait pillé ou brûlé le camp des ennemis. Plusieurs généraux en donnaient un peu légèrement à leurs soldats, pour exciter leur émulation (1). Caton a reproché à Fulvius Nubilior, le grand abus qu'il faisait de ces distributions de couronnes.

Celui qui sautait le premier dans le vaisseau ennemi, méritait la *couronne navale* ou *rostrale*, dont les fleurons étaient en forme de proues de navire.

M. de la Borde, (ancien banquier de la

(1) La même chose a été faite de nos jours dans les distributions des étoiles de la Légion-d'Honneur.



liste civile de Louis XVI, ) avait fait élever dans son parc de *Mereville*, près d'Estampes, une colonne Rostrale (1), surmontée d'une couronne navale, à la mémoire de ses fils, marins intrépides, qui furent les victimes de leur amour pour les découvertes; pendant l'expédition de M. de la Peyrouse, ils furent noyés ensemble.

On décernait les honneurs du triomphe à la valeur des illustres capitaines, auxquels la république Romaine a dû ses plus brillans succès. Les Fabius, les Camilles, les Paul-Emile, les Scipions se sont contentés de ces belles marques de distinction.

A l'égard des vieux soldats qui avaient gagné la vétéranee, les Romains les récompensaient en terres. On leur en donnait, soit de celles appartenante au fisc et qui

(1) La colonne Rostrale était ornée de proues de vaisseaux. Il y avait dans une place de Rome, une tribune ornée de proues de plusieurs vaisseaux que les Romains avaient enlevés aux Antiates. C'était de là que les orateurs haranguaient le peuple; ce qui s'appelait en langue romaine, *parler de dessus les rostres*.



étaient destinées à cet usage ; ou de celles qu'ils avaient aidé à conquérir dans un pays ennemi.

L'officier Romain était récompensé de trois manières : 1° par les marques d'honneur qui étaient de deux sortes, les *décoratives*, récompense personnelle qui paraissait tant que l'on vivait, et les *rémemoratives* qui étaient des Statues ; souvent celles-ci passaient à la postérité ; 2° Par des pensions ; et 3° par des possessions en terres, plus considérables que celles qui s'accordaient aux simples soldats.

Les Francs établis dans les Gaules, n'eurent d'abord pour récompenser leurs guerriers que cette troisième manière ; ils obtenaient des terres ; dont ils ne jouissaient que le temps qu'ils servaient, ou tout au plus toute leur vie.

Ces usages changèrent par la suite, on fit obtenir les terres aux enfans des guerriers à la mort du père, mais à condition qu'ils feraient le service militaire. C'est cette condition qui en donnant origine



aux fiefs, fit naître la première milice des Francs, nommée des *fieffés*, qui seule pendant long-temps (comme je l'ai dit, chapitre I et II de la 1<sup>re</sup> partie), composa les armées françaises.

Les terres destinées à être la récompense des guerriers, ayant été laissées en don à leurs enfans, il fallut trouver d'autres manières de récompenser les braves; pour cela, on adopta les usages romains et l'on remit les récompenses honorables à la mode. On donna des titres suivant le grade du guerrier, on ne regardait qu'à sa valeur et non à son origine, aussi a-t-on vu sous la première race, des gens de basse extraction, parvenir à la dignité de Comte et à celle même de Duc, lesquelles dignités étaient des premières dans les armées (1).

Du temps de Philippe-Auguste, la dignité de Chevalier-Banneret donnait un

(1) La création des Majorats, sous Napoléon, et celles des titres qui y étaient attachés, tire son origine des récompenses accordées aux premiers Francs.



très-grand rang dans les troupes, et le titre de *chevalier* était, avant lui, la récompense du service : cette récompense ne ruina pas l'état, il suffisait pour être nommé chevalier, de recevoir publiquement un baiser et un léger coup du plat de l'épée du général en chef, à la tête de l'armée ; vous chaussiez l'épéron, et une fois nommé et armé chevalier, vous pouviez être admis à la table des Rois.

Quand on solda les troupes, nos Rois prirent le deuxième des trois moyens qu'employaient les Romains ; ils assignaient sur leurs trésors, des sommes annuelles, ou des sommes une fois payées ; mais, la récompense de la chevalerie d'accolade, se conserva jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Dans ce même siècle, un soldat valeureux qui faisait une action d'éclat, était récompensé sur-le-champ, ou par une couronne de verdure que ses camarades lui mettaient sur la tête, ou par un anneau d'or que son chef lui mettait au doigt, en présence de toute l'armée ; on a vu sous François 1<sup>er</sup>, le général en chef d'une armée faire lui-même



cette cérémonie ; et François 1<sup>er</sup> voulut être armé chevalier, par Bayard, le *chevalier sans peur et sans reproche*, le plus brave de son temps. Ce prince accordait l'annoblissement et des armoiries après quelque belle action. Nos Rois ont souvent récompensé eux-même et de suite, les belles actions dont ils étaient témoins. Louis XI ôta son cordon d'ordre, pour en revêtir sur un champ de bataille, l'un des principaux officiers de son armée, nommé *Launoy Morvillier*, qui venait de se distinguer avec éclat.

Outre les marques d'honneur accordées au soldat, comme la couronne de verdure ou l'anneau d'or; on lui donnait quelquefois un grade, soit anspessade, caporal, ou sergent. (Cela se pratique encore aujourd'hui.)

Le souverain récompensait aussi un corps entier, en l'attachant à la garde de sa personne, ou en y attachant une compagnie, ou en lui donnant un privilège ou une distinction dans l'uniforme, ou la permission d'avoir des tymbales, instrument



militaire, (nommé alors *nacaire*), qui nous vient des Sarrazins; il y en avait en France sous Charles VII, mais l'usage s'en perdit et ne reprit faveur que sous Louis XIV. Ce fut ce Roi qui créa l'ordre militaire de Saint-Louis en 1693, pour récompenser les officiers; et qui fit bâtir les Invalides, où les officiers et soldats, ont l'espoir d'être admis dans leurs vieux jours. Autrefois, nos Rois se réservaient (dans plusieurs monastères de fondation royale), le droit d'y placer un soldat estropié, qui recevait une portion monacale. Philippe-Auguste s'était occupé de ce vaste projet, vers l'an 1213. Et Henri IV avait fondé en 1605, la Maison Royale de la Charité Chrétienne, en faveur des officiers et soldats estropiés au service.

On oublie aussi de faire honneur à Montluc (ce brave et intrépide guerrier, qui nous a laissé des mémoires curieux), de l'idée qu'il eût en 1558, d'un établissement en faveur des invalides; en 1563 on proposa au conseil de Charles IX, le projet conçu par Montluc, de récompen-



ser par une honnête hospitalité, le sang versé pour la patrie, on prit de belles délibérations, mais cela ne servit à rien; il était réservé à Louis xiv, de surpasser tous les projets conçus avant lui.

On a, depuis la révolution, donné d'autres récompenses. D'abord on accorda des armes d'honneur, et lorsque Napoléon fut proclamé empereur des Français, il créa l'Ordre de la Légion-d'Honneur, dans lequel ordre il y avait plusieurs classes; il récompensa les officiers et soldats, par des dotations conquises sur l'ennemi; et l'ancienne noblesse ayant été abolie pendant la révolution, il en créa une nouvelle; nomma des Chevaliers, des Barons, des Comtes et des Ducs; leurs donna des Armoiries, et plus tard il créa des Princes et des Rois.

Ces nouvelles dignités satisfirent d'abord l'ambition de ceux qui en étaient revêtus; mais, il arriva par la suite, ce qui arrive ordinairement, quand on n'est pas rigoureux pour l'exécution des statuts d'un ordre. Les militaires trouvèrent que le



fondateur de la Légion-d'Honneur, destinée à récompenser toutes les classes de citoyens, aurait dû mettre une distinction entre les récompenses civiles et les récompenses militaires, ne fût-ce que dans la couleur du ruban; comme de laisser, par exemple, la couleur de feu aux militaires, et donner au civil une couleur différente; car, lors de la création de l'ordre, il fallait avoir de nombreux services, ou avoir fait des actions d'éclat; être entré, par exemple, le premier dans une redoute; avoir enlevé un drapeau à l'ennemi; avoir perdu un membre, etc. pour qu'un militaire put obtenir cette décoration: mais, par la suite, on se relâcha tellement, qu'on admit par faveur, ou sur la recommandation de tel général, ou de tel colonel, des jeunes gens vivement recommandés, qui n'avaient jamais vu le feu: et dans le civil, on accordait aussi des décorations trop facilement. Si l'étoile de la Légion-d'Honneur avait toujours été pour le militaire (comme lors de son institution), la récompense de la bravoure ou de l'ancienneté de service; et pour le



civil, la récompense donnée à l'artiste célèbre qui se serait distingué dans son art; à l'auteur d'une découverte; à l'homme de loi recommandable par ses talens; à un dévouement utile à l'humanité; en un mot, aux citoyens qui auraient rendu d'immens services à l'état: tout le monde aurait été glorieux d'être nommé membre de la Légion-d'Honneur; mais, des coteries ont quelquefois fait placer sur les listes, des hommes qui n'avaient pas l'opinion publique pour eux, tandis qu'on éloignait ceux que la voix publique désignait: comme cet ordre donne la noblesse personnelle, et que dans l'origine, les militaires risquaient avec plaisir leur vie pour avoir l'honneur d'en être membres, ils auraient désiré, ou plus de difficultés pour y être admis, ou une différence dans le ruban.

Napoléon avait senti qu'il fallait une différence entre le civil et le militaire; mais comme il n'aimait pas à faire des pas rétrogrades, il créa l'ordre de la *Réunion*, qu'il donnait particulièrement au civil. Il avait le projet de l'ordre des *trois Toisons*



destiné exclusivement aux militaires; mais il aurait été très-difficile d'y être admis, à cause de toutes les qualités que l'on exigeait pour pouvoir en devenir chevalier.

Les militaires préféraient les Armes-d'Honneur, parce que l'on inscrivait sur l'arme, le nom de l'affaire où cette arme avait été gagnée, d'où il s'en suivait, qu'il ne pouvait y avoir aucune faveur et qu'il n'en est pas ainsi d'une croix.

Toutes les puissances ont établi des ordres de chevalerie pour récompenser les militaires. Les ordres militaires sont certains corps de chevalerie, institués par des rois, ou par des princes, pour donner des marques d'honneur et faire des distinctions dans leur noblesse.

Les Espagnols en avaient jadis trois : l'ordre de *Saint-Jacques*, institué pour faire la guerre aux Maures, et pour escorter les voyageurs allant en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, l'ordre d'*Alcantara*, et celui de *Calatrava*. Les portugais ont l'ordre du CHRIST. Les Russes en ont plusieurs, il y en a de créés exclusivement



pour les militaires, d'autres se donnent au militaire et au civil, dans ce nombre se trouve l'ordre de *Sainte-Anne* : mais ils en ont un, très-recherché des militaires ; car, on ne peut l'obtenir, qu'après avoir reçu trois blessures à l'ennemi. Les Allemands ont aussi plusieurs ordres de chevalerie, le plus distingué est celui de *la Toison d'or*, institué en 1429 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne : *order of the golden fleece*. Les Espagnols ont aussi un ordre de la Toison d'or, c'est la raison pour laquelle Napoléon avait formé le projet de la création de l'ordre des *trois Toisons*. Les Allemands ont l'ordre de *Marie-Thérèse* et celui de *Saint-Léopold*. Les Polonais ont l'ordre de *l'Aigle blanc*. Les Suédois ont l'ordre de *l'Epée*, et celui de *l'Etoile polaire*. Les Prussiens ont l'ordre du *Mérite militaire* et des ordres d'*Aigle rouge* et d'*Aigle noir*. Les Bavares, Wurtembourgeois, Badois, Napolitains, etc. en ont aussi créés plusieurs, mais comme ils sont encore nouveaux, nous allons don-



ner une notice sur les anciens, en commençant par la France.

Le premier ordre que l'on connaisse est celui de *la Ste.-Ampoule* ou de *Saint-Rémi* : il fut fondé par Clovis. Après la bataille de Poitiers, Charles-Martel créa l'ordre de *la Genette* qui ne dura pas. L'ordre de *la Couronne-Royale* fut institué par Charlemagne. Un autre ordre de *la Couronne*, fut institué par Enguerrand VII, sire de Couci et comte de Soissons; mais il n'en existe aucuns statuts. Louis IX fonda, en 1269, l'ordre du *Navire* et celui du *Croissant*; ces deux ordres furent institués pour récompenser les croisés, mais ils ne durèrent pas long-temps; il en fut de même de l'ordre de *la Cosse-de-Genêt*, créé à l'occasion du mariage de Saint-Louis avec Marguerite de Provence. Le roi Jean institua, en 1350, l'ordre de *l'Etoile*, en faveur des plus grands seigneurs; la devise était : *monstrant regibus astra viam*, par allusion à l'étoile des Mages: cet ordre dont le siège était à Saint-Ouen près Paris, s'avilit dans la suite par un trop grand



nombre de chevaliers , et fut abandonné aux chevaliers du guet. En 1589, Charles vi fonda l'ordre de *la Ceinture de l'espérance*, mais on n'a aucuns détails sur les statuts de cet ordre.

Tous ces ordres étaient oubliés, lorsque Louis xi institua l'ordre de *Saint-Michel*, le premier août 1469; il fixa le nombre des chevaliers à trente-six, et ce fut au traité de Noyon, que Charles-Quint et François 1<sup>er</sup> se donnèrent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison, l'autre celui de Saint-Michel : c'est maintenant l'ordre destiné aux grands artistes, avocats et médecins célèbres.

L'ordre du *Saint-Esprit* doit son origine à Henri iii, et ne se donne qu'aux gens titrés et d'anciennes familles, il fallait ( lors de la fondation de cet ordre, en 1579 ), pour y être admis, avoir au moins trois races de noblesse.

L'ordre de *Saint-Louis* est purement militaire, il fut créé par Louis xiv, en 1693, pour récompenser les officiers de ses armées. Louis xv institua l'ordre du *Mérite militaire* en 1759, en faveur des officiers



protestans : je ne parle point des ordres de *Saint-Lazare*, du *Mont-Carmel*, ni du *Saint-Sépulcre*; ces ordres qui avaient jadis les croisades pour but, sont tombés en oubli; mais, trois ordres militaires et religieux, créés dans ces temps-là, sur le modèle de l'ancienne chevalerie, ont assez fait parler d'eux, pour obtenir ici une mention honorable. Ces trois ordres sont: l'ordre *Teutonique*, l'ordre des *Templiers*, et l'ordre de *Malte*.

L'ordre *Teutonique*, ordre militaire et religieux de chevaliers, fut institué vers la fin du douzième siècle et nommé *Teutonique*, à cause que la plupart de ses chevaliers, étaient Allemands ou Teutons. Leur institution première, fut au siège de Saint-Jean d'Acre par Guy de Lusignan, pour secourir les blessés et les malades. En 1204, le duc Albert institua l'ordre des *Chevaliers porte-glaives* qui fut réuni ensuite à l'ordre *Teutonique*; cette union fut approuvée par le pape Grégoire ix. Cet ordre s'accrut considérablement et devint extrêmement riche. Le chef-



lieu est à Margentheim en Franconie (1).

L'ordre des *Templiers* ou du *Temple* fut créé en 1118, pendant les croisades, et détruit par Philippe-le-Bel en 1314. (Voyez la page 66 de cet ouvrage).

L'ordre de *Malte* est un ordre religieux militaire, qui a eu plusieurs noms : les *Hospitaliers* ou chevaliers de *Saint-Jean de Jérusalem* ; les chevaliers de *Rhodes*, et enfin les chevaliers de *Malte*. (Voyez les pages 65 et 66 de cet ouvrage.) Cet ordre fut créé à Jérusalem pendant les croisades; Raymond-du-Puy fut le premier qui prit la qualité de *maître* : il donna une règle aux hospitaliers, qui fut approuvée par Calixte II. L'an 1120, après la perte de Jérusalem, ils se retirèrent à Margat,

(1) Waisselms (*dans ses annales*) dit : que l'ordre avait, de son temps, vingt-huit commandeurs de villes, quarante-six de châteaux, quatre-vingt-un hospitaliers, trente-cinq membres de couvens, quatre-vingt-dix maîtres d'hôtels, trente-sept pourvoyeurs, quatre-vingt-treize maîtres de moulins, sept cents chevaliers pour aller à l'armée, cent soixante-deux frères de chœur ou prêtres, et six mille deux cents serviteurs ou domestiques.



ensuite à Acre qu'ils défendirent avec beaucoup de valeur, en 1290 : en 1291 ils se retirèrent dans l'île de Chypre, en 1308 ils enlevèrent l'île de Rhodes aux Sarrazins, et s'y établirent (c'est alors qu'ils prirent le titre de chevaliers de *Rhodes*) : en 1522, Soliman ayant pris cette île, ils furent dans l'île de Candie; enfin, Charles-Quint leur donna l'île de Malte où le grand Maître de l'ordre, a régné jusqu'en l'année 1798, époque à laquelle, Bonaparte, général en chef de l'armée française, prit l'île, en se rendant à son expédition d'Égypte.

Quand Bonaparte, à son retour en France, fut nommé Empereur et ensuite Roi d'Italie, il créa à Milan, l'ordre de la *Couronne de Fer*. Cet ordre avait déjà existé du temps des anciens rois Lombards, mais il fit de nouveaux statuts, et attacha des pensions pour les chevaliers de cet ordre, comme il l'avait fait précédemment en France, lors de l'institution de l'ordre de la *Légion-d'Honneur*.

L'ordre du *Chardon* ou de *Saint-André* : est un ordre militaire d'Ecosse, ins-



titué , disent quelques-uns , par Hungus ou Hungo , roi des Pictes , après la victoire qu'il remporta sur Athelstan. D'autres rapportent qu'il fut institué après la conclusion d'une paix entre Charles VII, roi de France d'une part, et le roi d'Ecosse de l'autre. L'abbé Justiniani remonte plus haut, et prétend qu'il fut institué par Achaius I<sup>er</sup>, roi d'Ecosse, en 809, lequel après avoir conclu alliance avec Charlemagne, prit pour sa devise, un chardon avec ces mots : *Nemo me impunè lacesset*, laquelle devise est effectivement celle de l'ordre : il ajoute, que le roi Jacques IV, renouvela cet ordre, et le mit sous la protection de Saint-André.

L'ordre de l'*Eléphant*, est un des ordres militaires des Rois de Danemarck ; ainsi appelé , parce que ses armes sont un éléphant. Il y a bien des sentimens sur l'origine de cet ordre (1). Les uns l'attribuent

(1) Voyez Mennenius , Hocpengius , Selden , Imhof , Grégoire Leti , Bernard Rebolledus , Bechman et James Bicherodius.



à Christiern iv, d'autres soutiennent que Canut vi, en est le premier instituteur, et que c'est aux croisades qu'il en faut rapporter l'origine; il est certain qu'en 1494, l'ordre de l'Eléphant subsistait. Cet ordre s'appela d'abord, l'ordre de *Sainte-Marie*, et prit le nom de l'*Eléphant*, sous Christiern i<sup>er</sup>; ce qui donna naissance à son institution, fut une action courageuse de quelques Danois, qui tuèrent un éléphant dans une guerre que Canut soutint contre les Sarrazins.

L'ordre du *Bain*, est un ordre militaire institué par Richard ii, roi d'Angleterre; sa devise est : *Tres in uno*, pour signifier les trois vertus théologiques.

Tout le monde connaît l'origine de l'ordre de la *Jarretière*, cet ordre militaire fut institué par Edouard iii, en 1350, sous le titre, *des suprêmes chevaliers de l'ordre le plus noble; de la Jarretière*. Les chevaliers portent à la jambe gauche, une jarretière garnie de perles et de pierres précieuses, avec cette devise : *Honni soit qui mal y pense*.



Il paraît que cet ordre est le plus anciens des ordres séculiers, et il passe parmi les amateurs de croix et de cordons, pour le plus illustre qu'il y ait au monde : il a été institué cinquante ans avant l'ordre de *Saint-Michel* en France ; quatre-vingt-trois ans avant celui de la *Toison-d'Or* ; cent quatre-vingt-dix ans avant celui de *Saint-André*, et deux cents neuf ans avant celui de l'*Eléphant*.

Les Turcs ont l'ordre du *Croissant* ; les Perses l'ordre du *Soleil*, et les Américains ont formé pendant la guerre de l'indépendance, l'ordre de *Cincinnatus*, pour récompenser les services des officiers étrangers.

Les récompenses militaires sont des choses si nécessaires aux peuples conquérans, qu'un général qui sait les donner à propos, tire le plus grand parti de ses troupes. Napoléon, en employant ce moyen, avait formé une armée qui lui était tellement dévouée, qu'il l'aurait conduite au bout de l'univers sans lui entendre échapper un murmure ; elle souffrait la faim, la



soif, la fatigue, les privations; quand le chef y était, l'armée supportait tout avec patience, parce qu'il savait électriser ses soldats, parce qu'il établissait des distinctions qui flattaient ceux qui les recevaient et donnaient de l'émulation aux autres.

Il avait donné des surnoms à quelques-unes des demi-brigades de l'armée d'Italie qu'il avait commandée en 1796. Ces surnoms faisaient souvent naître des querelles entre les régimens; mais aussi, quand il désignait un des corps qui les portaient, pour une attaque décisive; ce corps ne reculait jamais et tous les hommes se seraient fait tuer jusqu'au dernier, plutôt que de compromettre la réputation du régiment : voilà d'où viennent les surnoms de la *Tranquille*, la *Terrible*, l'*Invincible*, etc. donnés à la 32<sup>e</sup>, la 57<sup>e</sup>, la 46<sup>e</sup> demi-brigades de ligne, et bien d'autres surnoms dont je ne parle pas; par exemple, les 46<sup>e</sup> et 57<sup>e</sup> régimens, réunis sous les ordres du général *Ferret*, ayant enlevé le mamelon qui décida du succès de la bataille d'*Eylau*, furent nommés la



*brigade de Fer*, parce que plusieurs autres y avaient échoué avant elle.

Ce qui électrisait les militaires de tous grades, c'était la manière grande dont ils étaient récompensés. Un général gagnait-il une bataille? On lui donnait le nom de cette bataille : de là, les noms de duc de Rivoli, de Dantzig, de Valmi, de Tarente, d'Albujera, de Castiglione : de prince d'Eckmuhl, de Wagram, d'Esling, de la Moskowa, etc. A leur mort, on leur décernait quelquefois des statues, on donnait leur nom aux quais, aux rues, aux places publiques; les officiers blessés obtenaient de belles retraites, de beaux commandemens; les femmes des militaires morts, avaient des pensions : on jouissait de différens traitemens suivant le grade que l'on avait dans la Légion-d'Honneur : les fils de ces militaires étaient placés dans les lycées, et dans les écoles militaires; et l'on institua trois maisons, à l'instar de l'ancienne maison de Saint-Cyr, pour donner une éducation brillante aux filles des militaires, membres de la Légion-d'Honneur : la première, établie à



Ecouen et à Saint-Denis, avait six cents demoiselles, réparties également dans ces deux maisons; toutes filles d'officiers de différens grades. La deuxième fut placée à Paris, et la troisième *aux Loges* près Saint-Germain-en-Laye; cette dernière fut destinée à recevoir les orphelines.

Mais ce qui prouve que Napoléon connaissait bien l'effet que l'honneur produit sur les Français, ce fut le décret qui nomma la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France.

Théodore-Malo-Corret de la Tour-d'Auvergne, dernier descendant du grand Turanne, était né à Carhaix, département des Côtes-du-Nord, en 1743. Il servit comme volontaire au siège de Mahon, où il se distingua. Il était capitaine à l'armée des Pyrénées-Occidentales, lors des premières guerres de la révolution; à cette époque, il avait cinquante ans. M. de la Tour-d'Auvergne ne voulut point émigrer, mais pour faire voir à ses anciens compagnons d'armes, que c'était par opinion, et non par motif d'ambition qu'il restait en



France, il leur donna sa parole d'honneur de n'accepter aucun grade dans l'armée, que celui de capitaine qu'il avait depuis long-temps; il a tenu fidèlement sa parole: à la vérité, il a commandé des corps de mille à douze cents grenadiers, surnommés *Colonne Infernale*; mais, toujours avec le grade et la solde de capitaine; il a refusé tous les brevets qui lui furent successivement envoyés, et s'est couvert de gloire par sa bravoure et sa modestie.

Après la paix de Bâle, il se retira chez un de ses amis qui habitait Passy; cet ami et compatriote, nommé M. le Brigand, était fort instruit; ils rédigeaient ensemble un dictionnaire français-celtique, et M. de la Tour-d'Auvergne s'occupait d'un Glossaire de quarante-cinq langues, lorsque le décret sur la conscription appela le fils de M. le Brigand aux armées; ce jeune homme était utile à son père, qui n'ayant pas de fortune pour le racheter, éprouva la douleur la plus profonde; c'était en 1799. Le brave la Tour-d'Auvergne, sans rien dire à son ami, se présente au con-



seil derecrutement, et propose un remplaçant pour le jeune le Brigand; il dit aux membres : « Celui que je propose n'a pas l'âge requis; mais, c'est un soldat qui a fait avec honneur plusieurs campagnes. » Quand il se fut nommé, on ne put croire que sa proposition fut sérieuse; mais, il était Breton, et quand il avait décidé une chose, rien au monde n'aurait pu le faire changer de résolution; il partit donc comme simple soldat, emportant les regrets de son ami, et la reconnaissance du jeune le Brigand : il fut rejoindre la 46<sup>e</sup> demi-brigade de ligne, à l'armée d'Helvétie, et entra grenadier dans la compagnie du capitaine Cambronne, depuis général. Le premier Consul instruit de ce fait, lui envoya un brevet de capitaine pour la demi-brigade où il avait été dirigé, mais il refusa, en disant qu'il était remplaçant d'un soldat, qu'il devait un soldat à l'état, et qu'il resterait soldat; il fut alors nommé premier grenadier de France, reçut un sabre et une grenade d'honneur. Ce digne Fran-



çais, ce véritable preux qui, par ses talens, sa bravoure, et son dévouement, méritait les grades les plus éminens; se contenta du titre de grenadier. Pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, dans toutes les affaires, il animait les grenadiers par ses discours et par ses exemples; pauvre, mais fier, il refusa le don d'une terre que le prince de Bouillon, (chef de sa famille) voulut lui faire accepter; il parlait toutes les langues, son érudition égalait sa bravoure. On lui doit l'ouvrage intitulé : *les Origines Gauloises*.

Au régiment, il mangeait avec les officiers, et touchait le traitement de capitaine dont il jouissait auparavant dans ses foyers; il employait les jours de repos à écrire des mémoires curieux, sur l'antiquité des Monumens Celtiques que l'on trouve en Bretagne : il fumait continuellement dans une petite pipe de terre, et quand il arrivait dans un bivouac, les grenadiers qui avaient tous pour lui le plus



grand respect, lui faisaient de suite, un abri pour lui et un petit chien qu'il aimait beaucoup; les jours de combat, il était toujours le premier à son poste. Quand le premier Consul lui eût envoyé son sabre d'honneur, cette distinction honorable redoubla sa modestie; il écrivit à son ami : « Il n'est aucun des grenadiers mes camarades, qui ne mérite cette arme autant que moi; allons, il faudra la montrer de près à l'ennemi, à mon âge la mort la plus désirable, est celle d'un grenadier sur le champ de bataille et je la trouverai, je l'espère. » Son vœu fut exaucé, le 8 juin 1800 il fut tué à la bataille de Newbourg, en repoussant une charge de hussars, d'un coup de lance qui lui perça le cœur et lui traversa le corps de part en part : cette mort affecta vivement le régiment; on embauma son cœur et on le plaça dans une urne d'argent.

On éleva sur les hauteurs d'Oberhausen, au lieu même où la Tour-d'Auvergne fut tué, un monument simple, et pour



me servir des expressions du général Dessoles dans son ordre du jour, « ce monument consacré aux vertus et au courage, » fut mis sous la sauve-garde des braves de tous les pays. » Il subsiste encore aujourd'hui, et les habitans d'Oberhausen, ne le désignent aux voyageurs, que sous la dénomination du *tombeau du brave*.

Au moment où son corps couvert de branches de chêne et de lauriers, fut déposé dans la fosse préparée pour le recevoir, un grenadier le tourna dans la direction de Newbourg, en disant : il faut le placer dans la tombe, comme il était de son vivant, faisant face à l'ennemi (1).

La grenade d'or que la Tour-d'Auvergne avait reçue avec son sabre, comme arme-d'honneur, fut placée au sommet de l'urne : le tout fut fixé sur un plastron de velours noir brodé en or, et porté par un caporal de grenadiers : on inscrivit son nom comme mémoire, sur les contrôles du

(1) Victoires et conquêtes.



régiment, et toutes les fois que l'on faisait l'appel, après avoir nommé les sous-officiers de la compagnie de grenadiers dont il faisait partie, celui qui faisait l'appel criait : la *Tour-d'Auvergne*? le caporal qui portait le cœur, répondait : *mort au champ d'honneur!* quand on prenait les armes, on rendait les mêmes honneurs au cœur de ce brave, qu'aux drapeaux du régiment (1).

C'est de cette manière qu'on électrise les hommes; aussi le 46<sup>e</sup> régiment est-il un des corps de l'armée qui ont perdu le plus de monde à l'ennemi, pour soutenir l'honneur et la réputation du régiment (2).

L'urne qui renfermait le cœur de la Tour-

(1) La Tour-d'Auvergne avait un neveu nommé *Kersausie*, il était lieutenant de voltigeurs au même régiment; ce brave officier fut tué de plusieurs coups de fusil, en enlevant un village, à la bataille de Wagram.

(2) Le maréchal de Richelieu connaissait bien aussi le caractère français lorsqu'il disait aux grenadiers, avant la prise de Port-Mahon : « Je prévois les grenadiers, que ceux qui seront gris ce soir, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut demain matin. » Pas un soldat ne se dérangea. Avec des chefs qui sauront de



d'Auvergne était surmontée de sa grenade d'or et avait un pied supporté par quatre boules d'argent : une petite plaque d'or incrustée au milieu de l'urne, représentait un cœur percé d'un coup de lance ; ce cœur était entouré de lauriers gravés sur l'urne, et sur le couvercle était l'inscription suivante :

*De la Tour-d'Auvergne Corret, né à Carhaix, département des Côtes-du-Nord, le .... 1743. Mort le 20 prairial an 8.*

Au-dessous du cœur en relief, on avait gravé deux vers qui sont, autant que je puis me les rappeler, les suivans :

« La Tour-d'Auvergne est mort, mais c'est au champ d'honneur !  
» Nous saurons l'imiter en conservant son cœur. »

Ces vers ne sont pas excellens, mais ils

quelle manière on doit conduire les soldats, on les fera faire des choses étonnantes.

Le mélange de légèreté et de bravoure caractérise les Français. A l'armée de M. le maréchal de Saxe, la veille de la bataille de Fontenoi, le directeur du spectacle de l'armée, vint annoncer : *demain relâche, à cause de la bataille; après demain, le Coq du Village, etc., etc.*



prouvent l'attachement des grenadiers pour leur brave camarade : sur le socle de l'urne était gravé en gros caractères :  
46  $\frac{1}{2}$  BRIGADE.

Une des récompenses qui flattait le plus les militaires, c'était de faire partie de la garde, et surtout de la vieille.

La vieille garde était composée de l'élite de l'armée; presque tous les soldats qui en faisaient partie étaient membres de la Légion-d'Honneur; il fallait avoir dix ans de service et une conduite régulière pour y être admis; aussi a-t-on vu plusieurs fois des sous-officiers et des soldats de ce corps, refuser de passer officiers dans d'autres régimens.

Voilà un article un peu long sur les récompenses militaires; mais, quand des hommes quittent tout pour défendre leur pays, quand ils préfèrent suivre une carrière périlleuse où chaque jour ils risquent leur vie, pour des appointemens modiques, il faut qu'ils soient dédommagés de ce dévouement par la considération et par



des récompenses honorifiques, puisque l'honneur a été le seul mobile qui les a décidés à suivre la carrière militaire.

J'ajoute ici pour terminer, qu'il n'est pas difficile d'avoir des braves dans les armées, cela dépend absolument des chefs; il ne faut que bien diriger le soldat, le punir justement quand il manque à son devoir; mais, il faut le récompenser grandement, quand il se fait remarquer. Un chef qui saura employer ce moyen à propos, fera tout ce qu'il voudra avec des Français.

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.



---

## CONCLUSION.

Observations relatives aux militaires de tous grades.

---


APRÈS avoir terminé le développement de mon plan , sur la manière de faire la guerre de partisan , plan susceptible de beaucoup de modifications ou d'augmentations , suivant des circonstances qu'on ne peut prévoir , et qu'un chef habile doit savoir juger ; il me reste à dire , que pour tirer le plus grand parti possible du soldat que l'on commande , il faut dans toute espèce de corps réguliers ou irréguliers , leur donner de l'émulation , leur laisser l'espoir d'avancement , entretenir leur amour pour la gloire par des récompenses honorifiques , et quelquefois même par l'intérêt , comme une bonne retraite , ou



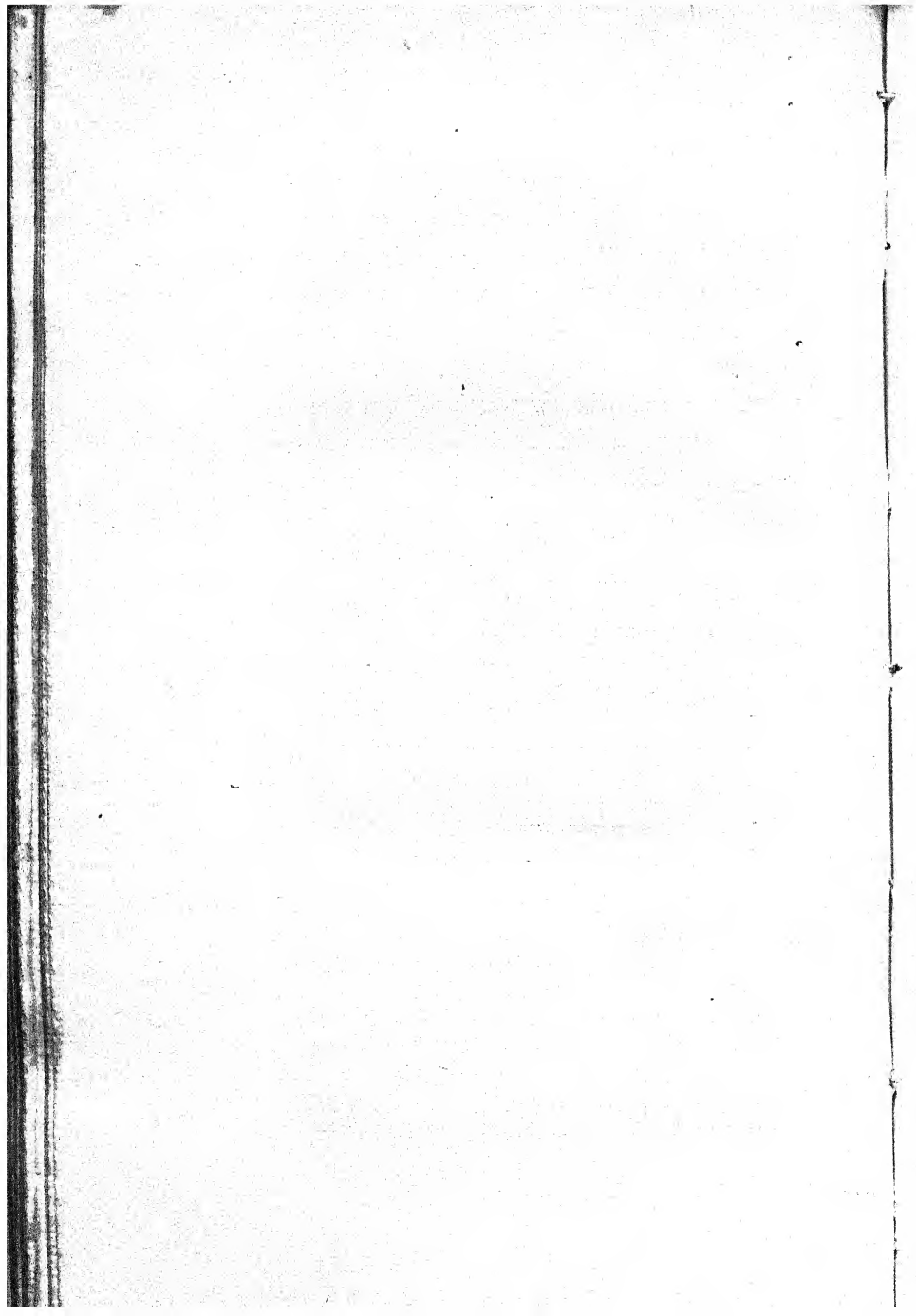
une décoration rapportant des appointemens ; car on n'est pas toujours sous les armes ; et quand il est retiré dans ses foyers , le militaire doit y vivre honorablement et avec aisance , après avoir défendu son pays avec courage. Si cela est ainsi , chaque militaire se portera avec empressement à son devoir , il s'en acquittera avec zèle , toutes les difficultés s'applaniront , rien ne lui paraîtra impossible : la gloire doit environner le militaire , et la récompense ou l'intérêt , premier mobile de toutes les actions ( que l'on peut dans ce moment confondre avec la récompense ) lui fera embrasser toutes les occasions qui se présenteront de se distinguer. Un soldat français défend son drapeau avec courage , uniquement par honneur ; que ne ferait-il pas si on y ajoutait un peu d'intérêt ? Combien n'a-t-on pas vu de soldats , fatigués , mourans de lassitude et de besoin , se réveiller sur une apparence de gloire ou de butin , doubler la dose de fatigue comme s'ils n'en avaient essuyé aucune. Encourageons donc le soldat par tous les mo-



tifs qui lui conviennent le mieux, et nous aurons tout à attendre de son courage. Ce que j'avance-là, est, suivant moi, le meilleur moyen de tirer le plus grand parti possible des militaires; car il présente à chaque instant, une perspective d'honneur et de fortune, une émulation toujours active, un désir renaissant d'acquérir de nouvelles récompenses; ce sont-là, les motifs les plus séduisans pour l'homme d'honneur.









# TABLE

ET

## SOMMAIRE DES CHAPITRES.

---

### PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Grands capitaines cités. — Principaux ouvrages sur la tactique militaire, cités. — Il n'y a plus rien à dire de neuf sur la manière de faire la guerre régulière. — Motifs de l'Auteur, en écrivant ce traité. — Guérillas-Espagnols, cités : développement de leur tactique. — Vendéens, cités : motifs qui ont empêché les Vendéens de réussir dans leurs projets. — Comparaison de la tactique de ces deux peuples. — La guerre pour conserver son indépendance, est presque toujours une guerre de fanatisme. — Conseils sur la manière de traiter les peuples vaincus : note sur les Chinois et sur les Tartares. — Les résultats des guerres de fanatisme sont horribles : note sur Charlemagne et sur sa guerre contre les Saxons. — Observations de l'Auteur sur la guerre des Partisans et des Corps irréguliers. — Proposition de créer un *Conseil-central* toutes les fois que le gouvernement est en danger. — Si ce Conseil-central eut été créé par Louis XVI, en 1791, il eut épargné bien des malheurs à la France. — Des *contro-Chouans*. — Observation sur l'uniforme proposé pour les compagnies de partisans. — Bataillons vêtus de blous, venus



à l'armée pendant la campagne de France, en 1814.  
 — Proposition de faire bronzer les fusils des partisans;  
 l'Auteur en donne la raison. — Sur la manière de dé-  
 fendre une ville non fortifiée, contre une armée régu-  
 lière : cas où cela serait possible ; Paris, cité. — Ré-  
 sultat de toutes ces belles défenses. — Dissertation sur  
 les ordres militaires anciens et modernes. — L'Auteur  
 croit son ouvrage utile, même dans les guerres régu-  
 lières.

## INTRODUCTION.

Page xxvij

Explication du mot, *Corps irrégulier*. — Différence  
 de la tactique de ces corps, avec celle des autres : la  
 localité est pour beaucoup dans l'emploi de ces corps.  
 — La Bretagne, citée; ensuite : les Pyrénées, les Al-  
 pes, les Vosges et les Cévennes. — Pays propres à faire  
 la guerre, cités. — Plan de l'ouvrage. — L'ancien sys-  
 tème est totalement détruit, depuis l'invention de la  
 poudre et l'emploi des armes à feu dans les armées  
 françaises.

## PREMIÈRE PARTIE.

Des Peuples anciens et modernes ; de leur  
 manière de faire la guerre.

CHAP. I<sup>er</sup>. — De la milice des Francs, de leur ar-  
 mure et de leur manière de combattre. Page 1

Enrôlement des premiers Francs, leurs armes ; la  
 francisque, le javelot, l'épée, le bouclier, la capeline,



le jacque, etc.; arbalétriers à pied et à cheval; note sur les *Manelouchs* en 1798. Le *Coin*.—Manière de placer la cavalerie dans les armées sous la première race.

CHAP. II. — Organisation des premières armées françaises : aperçu sur les divers changemens qui s'y sont opérés jusqu'à nos jours et désignation des différens corps qui ont été formés en France, depuis l'établissement de la Monarchie. Page 9

Appointés, *seniores*, ducs, comtes, vicaires, centeniers, thungiens, juges militaires, milice, soudoyers, gens-d'armes.—Cavalerie, infanterie: dissertation sur la force de ces deux armes. Exemple cité sur la bataille de *Lutzen*, en 1813.—Premières troupes étrangères, grandes compagnies nommées *les Malandrins*. Duguesclin, cité pour l'expédition de Castille.—Gendarmerie de Charles VII.—Lanciers, coutilliers, chevau-légers, francs-archers, guisarmiers, francs-taupins, lansquenets, estradiots, cavalerie albanaise, argoulets, légions, bandes.—Dissertation sur les corps moitié infanterie et moitié cavalerie.—Note sur l'artillerie.—Aventuriers, cavalerie légère, dragons, hussards.—Tirage de la milice.—Carabins et mousquetaires.—Reîtres.—Maréchaussée.—Maison du Roi, sa composition: gardes-du-corps, gentilshommes au bec-de-corbin, cheveu-légers de la garde, gendarmes de la garde, mousquetaires, gendarmerie de *Lunéville*, grenadiers à cheval, gardes-françaises, gardes-suisse, cent-suisse.—Premiers uniformes.—Note sur les *Attaquais*.—Compagnies franches, grassins, chasseurs de Bretagne, volontaires de la *Morlière*; note sur le général *la Morlière*.—Enrôlemens volontaires, réquisition, conscription.—Tirailleurs, voltigeurs.—



Désignation de tous les corps formés en France depuis la révolution. — Artillerie légère.

CHAP. III. — Des peuples anciens et modernes qui ont combattu d'une manière irrégulière. Page 35

Barbares, Parthes, Scythes, Numides, Huns, Goths, Gètes, Cimbres, Visigoths, Ostrogoths, Vandales, Suèves, Gépides, Hérules, Marcomans, Quades, Sarmates, Daces, Thraces, Bulgares, Perses, Cantabres, Archers des îles Baléares, Francs, Germains, Arabes-Bédouins, Tartares, Usbecks, Kalmoucks, Baskirs, Nogais, Tartares-du-Jaick : *Gengis-Kan* et *Tamertan*, cités; Cosaques réguliers et irréguliers, Cosaques-du-Jaick, du-Dniepper, du-Don; Cosaques-*Zaporow*; Maures et Sarrazins. — Mort d'*Abdrame*. — Les Normands. — Les Montagnards Ecossais. — Espagnols, Castillans : *Vettones*, don Pélage, cités. — Les Danois, etc.

CHAP. IV. — Des peuples anciens et modernes qui se sont distingués dans l'art de la guerre : leur armure : composition de leurs armées : désignation de quelques corps qui en faisaient partie, et manière dont ils combattaient. 53

Les Grecs. — Les Macédoniens : leur armure, phalange. — Les Helvétiens, la république Suisse. — Les Romains : légions, cohortes, manipules, célères et vélites, férentaires, hastaires, triaires, frumentaires. — Les Carthaginois. — Les Saxons. — Les Prussiens. — Les Anglais. — Les Perses : athanate, kortchis, kurtchis. — Les Turcs : janissaires, agiomoglans, les acauzis; cavalerie turque, spahis, caripi, dellis. — Les Espagnols, les amogabares. — Drabans suédois. — Strélits



russe. — Allemagne : hussards , hollands , croates , banalistes , waradins , licanicns , pandours , *manteaux-rouges* , hussards *de la mort* , chasseurs-tyroliens. — Monténégrins. — Les chevaliers de Malte et les Templiers : note sur les Templiers.

CHAP. V. Désignation des principaux corps irréguliers qui se sont distingués dans différentes parties du monde , par leur manière de combattre ; soit comme corps isolés , soit comme faisant partie d'une armée régulière.

Page 67

Chouans : note contenant le nom des principaux généraux qui se sont fait remarquer dans la guerre des Chouans et dans celle de la Vendée. — Guérillas-Espagnols. — Miquelets. — Barbets. — Mameloucks : leur armure , leur organisation. — Flibustiers : notice sur l'*Olonnais* et sur *Morgan*. — Conclusion de la première partie.

## SECONDE PARTIE.

Contenant le développement du système de l'auteur , et la formation des légions.

CHAP. I<sup>er</sup>. — De l'instruction nécessaire aux soldats et aux officiers pour parvenir dans l'état militaire.

75

Parallèle du soldat sous l'ancien et sous le nouveau régime. — Recrutement ancien et nouveau. — *Chevert*



et *Fabert*, cités.—Qualités indispensables pour faire un bon soldat; dissertation sur la théorie et la pratique.—Officiers non instruits ne peuvent parvenir au-delà d'un certain grade.—Connaissances nécessaires à un officier, à un officier d'état-major, et à un général.

CHAP. II. — Des connaissances nécessaires à un général en chef. Page 84

M. le maréchal de *Saxe*, cité.—Valeur; esprit; intelligence; activité; prudence.—Approvisionnement.—Examen des lieux.—Arrangement des troupes.—Coup-d'œil.—Des retraites.

CHAP. III. — Des partisans, des voltigeurs et des guérillas. 90

Des partisans en général, explication et définition.—Des voltigeurs : le maréchal *Oudinot*, cité.—Organisation primitive de ce corps; décret d'organisation.—Manière d'attaquer et de se retirer.—Guérillas.

CHAP. IV. — Développement du système des corps de partisans et de guérillas. 97

Avantage de la formation des guérillas pour les pays de montagnes et pays coupés; manière de faire cette guerre avec fruit.—*Bloc-houses* à l'armée d'Espagne.—Aperçu de la perte présumée de l'ennemi, pendant un an, en soutenant cette guerre sans avoir d'affaires majeures.—Calcul approximatif de nos pertes en Espagne d'après le système adopté par les guérillas-Espagnols.—On doit toujours faire ce genre de guerre dans son pays : l'armée Vendéenne détruite, pour avoir passé la Loire.—Bons de vivres, (Voyez l'*Errata*.)



CHAP. V. — De la levée en masse en cas d'invasion. — Du conseil-central et de la division militaire du territoire. Page 106

Instruction pour les pays de montagnes. — Levée en masse. — Création d'un conseil-central. — Formation de cercles qui seront composés de tous les départemens des anciennes provinces. — Division des cercles en départemens, et des départemens en sous-préfectures. — Note pour appliquer ce système à tous les pays qui ne sont pas divisés comme la France. — Obligation de faire former tous les cercles dans les anciennes provinces, afin que les Bretons défendent la Bretagne; les Comtois, la Franche-Comté; les Alsaciens, l'Alsace; etc....

CHAP. VI. — Formation des légions, de leur organisation et des commandemens militaires. 113

Formation des légions, une seule par cercle, un bataillon par département, et une compagnie par sous-préfecture. — Ordre de mouvement. — Commandemens établis, subordination réciproque. — Obligation des officiers de chaque grade. — Deux sortes de compagnies : les compagnies ordinaires, et les compagnies de première classe. — Nomination des officiers et des sous-officiers, par qui : adjudans et adjudans-majors. — Ordre pour le butin fait sur l'ennemi. — Manière de porter les ordres : jamais d'ordres écrits. — Réserves en non activité, toujours prêtes à renforcer les compagnies actives. — Volontaires-sédentaires. — Observation pour les pays plats qui ne peuvent avoir de compagnies actives comme dans les pays de montagnes. — Organisation définitive des légions. — Détail



sur la formation de toute espèce de compagnie , quel-  
que soit sa force.

CHAP. VII. — Armement , habillement , et mar-  
ques distinctives des chefs. Page 131

Armement de l'infanterie des partisans , nouvelle  
espèce de baïonnette , manière de porter la giberne ,  
obligations des caporaux : armement des partisans-sé-  
dentaires ; habillement des partisans en activité. —  
Marques distinctives de tous les grades , depuis le gé-  
néral jusqu'au caporal. — Coiffure des partisans. — Ins-  
trument militaire pour indiquer les commandemens :  
le *cornet* préférable à tous. Note sur le *biguoux* des  
*Chouans*. Tous les commandemens doivent se réduire  
à cinq.

CHAP. VIII. — Quelle est l'instruction que doit  
avoir un soldat partisan ? 142

De l'instruction du soldat partisan. — Manière d'at-  
taquer. — Les Vendéens , cités. — Un peu de fanatisme  
est nécessaire pour cette guerre. — Tactique des par-  
tisans. — L'artillerie est inutile pour les partisans , sur-  
tout dans les pays coupés et les pays de montagnes.

CHAP. IX. — Des corps de cavalerie attachés aux  
légions : leur organisation. 149

Organisation des corps de cavalerie. — Point d'armes  
pour les cavaliers chargés de la correspondance. — La  
pique et la faux emmanchés à l'envers , proposées pour  
les partisans à cheval , destinés dans les pays de mon-  
tagnes à poursuivre l'ennemi. — Note sur les faux  
employées avec succès au siège d'Epinal , en 1648 ,  
et depuis , par le général Kosciuszko , pendant les guer-



res de la Pologne contre la Russie. — Organisation de la cavalerie pour les pays de montagnes et de plaines ; différence. — La connaissance du terrain est indispensable. — Nomination des officiers et sous-officiers. — Du commandement. — Dans les pays plats il faut attacher des compagnies de voltigeurs à celles de la cavalerie pour monter en croupe, la soutenir, etc. — L'instrument militaire comme celui de l'infanterie, ne doit employer que cinq airs différens.

CHAP. X. — Manière de transmettre promptement les ordres du chef, lorsque l'on veut réunir de suite un grand nombre de partisans pour intercepter un convoi, ou faire une attaque importante. — Exemple cité.

157

Unité dans le système, hiérarchie établie entre le conseil-central et tous les cercles. — Manière de transmettre de suite les ordres de grade en grade. — Double émissaire pour éviter les surprises. — Ordres verbaux. — Exemple cité pour les cinq départemens de l'ancienne Bretagne, son organisation. — Ordre d'enlever un convoi bien escorté, allant de Rennes à Lorient. — Disposition pour le faire attaquer cinq fois en route par des troupes nouvelles et toujours avec des forces supérieures. — Manière de faire cette attaque avec fruit. — Embuscade dans les forêts et bois qu'il doit traverser. — Retraite. — Comment la faire sans risque en cas de non réussite. — Instruction en cas de succès. — Conduite à tenir si l'ennemi bat la campagne. — Calcul approximatif de la perte présumée de l'ennemi en France d'après cette guerre, sans compter les accidens ordinaires.



CHAP. XI. — De l'attaque et de la défense dans les montagnes.

Pages 174

Manière de défendre les montagnes : manière de reprendre l'offensive si l'ennemi s'est emparé des hauteurs. — Des espions, des traîtres. — D'un projet de défense terrible en France, en s'emparant des trois chaînes de montagnes nommées : les *Alpes*, les *Cévennes* et les *Vosges*, qui se communiquent l'une à l'autre jusqu'aux *Ardennes*; en suivant ce plan, on empêcherait l'ennemi de se maintenir dans les pays qui avoisinent ces trois chaînes de montagnes, surtout, si la *Bretagne* était en même temps levée en masse.

CHAP. XII. — De la défense des pays coupés. — Manière d'attaquer des corps considérables, des convois et des escortes. — Instruction pour forcer l'ennemi au passage d'une rivière.

179

Manière de faire la guerre dans les pays coupés; instruction : un détachement de cinq à six cents partisans arrêtera une armée. — Attaque d'une armée ennemie avec trois ou quatre cents hommes déterminés, dans un pays coupé de bois, de ravins, de fossés, de hayes, etc. — Observation sur la marche en colonne — Preuve que les partisans ont l'avantage. — Manière de conserver les équipages pris à l'ennemi. — Attaque de convoi. — Route coupée par les partisans. — Abattis d'arbres. — Passage de rivière; cas où l'on peut espérer attaquer l'ennemi avec avantage.

CHAP. XIII. — Passage des gués.

180

Manière de *piquer* un gué et de le rendre impra-



licable; manière de *purger* un gué. — Passage du *Granique*; passage du canal de Hollande, en 1708, par Charles XII; passage de la *Sègre*, par César; passage du *Ménandre*, par Louis VII, en 1148.

CHAP. XIV. — De l'embuscade, des surprises, stratagèmes et ruses de guerre. Page 193

De l'embuscade, manière de l'établir; il faut se ménager une retraite. — De l'officier commandant l'embuscade; de la surprise; différentes espèces de surprises; stratagèmes; ruses de guerre; devoir du général ou de l'officier supérieur commandant. — Note sur le seigneur de Chièvremont en 1005.

CHAP. XV. — Des enfans-perdus. 199

Ce que l'on nomme *enfans-perdus*. — Devoir du commandant d'un détachement d'enfans-perdus. — Les Spartiates aux Thermopyles, cités. — Enfans-perdus employés chez toutes les nations. — La bataille de Bouvines; citée. — Ces corps sont inutiles chez les partisans qui doivent tous être des enfans-perdus. — Anecdote sur trois cents enfans-perdus formés en Égypte, lors de l'attaque de Saint-Jean-d'Acre. — Autre anecdote sur le général Kléber. — Autre sur la conduite héroïque d'un capitaine français à Leipsick, dans la campagne de 1813.

CHAP. XVI. — Des grandes armées. 206

Grandes armées nécessaires quand deux peuples se battent suivant les règles de la Stratégie, en opposant de grandes masses à de grandes masses; mais, inconvéniens indiqués dans l'attaque et dans la retraite.



— Xercès, Mithridate et Darius ; cités. — Les Suisses ; cités. — Guerre pour conserver son indépendance ; on ne doit point employer de grandes armées. — Campagne de France, en 1814 ; citée. — Opinion du cardinal de Richelieu, du duc de Rohan et du grand Turenne sur les grandes armées. — Opinion de l'Auteur. — Bataille de Poitiers, en 727. — Bataille de Poitiers, en 1365. — Bataille d'Azincourt, en 1415. — Les Croisades ; citées. — L'indépendance des Suisses, qui ont battu les armées Autrichiennes avec des poignées d'hommes. — Machiavel ; cité. — Plusieurs batailles et combats, cités, dans lesquels de grandes armées ont été battues par des armées bien moindres. — Sur l'impression de frayeur contractée par des corps battus. — Les Grecs ; cités. — *Alexandre-le-Grand* ; cité. — Observations générales. — Indépendance des Suisses, des Hollandais, des États-Unis, et des Nègres de Saint-Domingue ; citées. — Insurrection des Grecs et des Colonies ; citées. — Conclusion de la seconde partie.

---



## TROISIÈME PARTIE.

Contenant : la défense d'une ville ou l'ennemi serait entré, et la défense d'une place contre un coup de main. La manière de former de bons soldats de toute arme; de la cavalerie en campagne; des indices présumables; et les changemens à faire au système proposé par l'Auteur de ce traité, dans le cas où les partisans seraient soutenus par une armée régulière.

CHAP. I<sup>er</sup>. — Manière de se fortifier dans une ville ouverte, pour être à l'abri d'un coup de main; et manière de s'y défendre avec avantage si l'ennemi s'y introduit. Page 219

Fortification ordinaire pour une ville ouverte: barricades, chaînes, retranchemens, banquettes: tirailleurs aux fenêtres et dans les caves. — Défense contre la cavalerie; *Sarragosse*, cité. — *Schiarding*, brûlé en 1809; cité en note. — Causes qui empêchent l'ennemi de brûler une grande ville. — Villes difficiles à défendre, *Bertin*, *Paris*; cités. — Exemple de la défense de *Paris*, elle serait possible si l'on avait quelques troupes en réserve sur les places; cette défense est plus difficile dans le cas contraire, mais on peut l'entreprendre et réussir, si les barricades sont bien défendues et que le chef ait de la tête.

CHAP. II. — Manière de former de bons soldats de toute arme. 231

(Les moyens indiqués dans ce chapitre, sont le



résultat des observations d'un vieil officier; ces moyens sont nécessaires pour toutes les différentes espèces d'armes : je recommande donc ce chapitre à tous les chefs de corps.)

CHAP. III. — De la cavalerie en campagne. Page 235.

Instruction pour les cavaliers-partisans. — Manière de soigner les chevaux. — Formation des compagnies régulières pour faire la guerre en plaine. — Manière de charger en plaine. — Fourrage ; manière de faire un fourrage. — Formation des divers partis de cavalerie, suivant la nature du pays. — Embuscade en rase campagne. — Fantassins en croupe. — Changement de tactique d'après les manœuvres de l'ennemi. — La cavalerie et l'infanterie doivent se soutenir réciproquement dans l'attaque et dans la défense. — Il faut habituer les chevaux à tourner vivement. — La bande de guérillas-à-cheval de *don Juliano* (en Espagne, en 1812), et les gendarmes-lanciers du colonel *Beteille*, cités. — Le général *Foy*, cité pour un fait d'armes qui eut lieu dans l'*Estramadure* (en Espagne, en 1810).

CHAP. IV. — Des indices à l'armée. 254

M. le maréchal de *Saxe* qui a fait, dans ses *Révéries*, un chapitre sur les *indices*, se trompe dans ses conjectures; je cite trois exemples, et je démontre qu'on peut, au lieu d'en tirer parti, en être la dupe. Exemple cité.

CHAP. V. — Changemens à faire dans le système proposé par l'auteur, dans le cas où l'on serait soutenu par une armée régulière. 259

Campagne de France, en 1814; citée. — Les parti-



sans-volontaires et sédentaires non payés. Les partisans-sédentaires étant requis de marcher, doivent être payés pendant le temps qu'ils seront employés. — Obligation des partisans-volontaires de servir une campagne entière. — Formation d'une compagnie franche dans chaque département, soit infanterie ou cavalerie; elle sera soldée et aura un uniforme. — Formation d'une compagnie de cavalerie dans chaque cercle qui sera soldée et aura un uniforme; ce sera une augmentation d'autant de compagnies franches qu'il y aura de départemens, et d'autant de compagnies de cavalerie qu'il y aura de cercles. — Cas prévu pour le commandement, quand il y a un général d'armée. Toute la troupe armée est sous ses ordres. Il ne peut requérir les partisans-sédentaires sans l'autorisation du général commandant le cercle. — Cas où les compagnies peuvent sortir des départemens et des cercles: elles doivent rentrer d'après les ordres du général commandant le cercle. — Uniforme des compagnies nouvellement formées. — Les volontaires ne doivent pas s'enfermer dans une ville assiégée.

## CHAP. VI. — Observations générales.

Page 274

Instruction pour nettoyer les armes. — Mot d'ordre. — Caractère des soldats. — Observations sur l'homme en général, divisé en trois classes. — Examen de chacune. — Moyen de diriger les hommes faibles vers le bien. — Différens caractères dans l'homme. — De la discipline. — Eloge de la discipline. — Manière dont un chef doit punir. — Conclusion de la troisième partie.



## QUATRIÈME PARTIE.

Contenant quelques idées sur la profession des armes, sur la manière d'enlever une troupe avant d'attaquer l'ennemi, et sur les récompenses militaires.

CHAP. I<sup>er</sup>. — Sur la profession des armes. Page 281

Définition de l'art militaire : intrigues de Cour employées quelquefois pour la nomination des généraux. — Anciens généraux marquans; cités. — Noms des Rois de France qui se sont distingués à la tête des armées. — Cause de nos succès dans les guerres de la révolution. — Mort du général *Marceau*. — Belle conduite des Autrichiens à cette époque.

CHAP. II. — Manière d'enlever une troupe avant d'attaquer l'ennemi. — Harangues remarquables. 289

Citations. — Discours d'*Henri iv*, à la bataille d'*Ivry*. — Discours de *Philippe-Auguste*, à la bataille de *Bouvines* : note sur deux évêques. — Discours d'un général français. — Beau mot du maréchal de *Catinat*. — Discours du général *Ménard*, en Italie. — Le 46<sup>e</sup> régiment de ligne à la bataille d'*Esting*, et le colonel *Serusier*; cités. — *Suwarow*, cité à la bataille de *Novi*.

CHAP. III. — Observations sur les retraites. (Supplément au chapitre second de la deuxième partie.) 298

Il faut toujours poursuivre l'ennemi en retraite



après un échec.—Détails sur la bataille de *Ramillies* à l'appui. Cas différent, si la retraite n'est que momentanée.

## CHAP. IV — Haraux.

Page 302

Ce que c'est que donner des *haraux*; explication de ce mot.—Exemple tiré de M. le maréchal de *Saxe*.

## CHAP. V. — Des armes anciennes.

305

Récapitulation des armes citées et décrites dans le courant de cet ouvrage; Noms et Description de plusieurs autres: bourguignotes, armets, morions, corcelets, rondaches, écus, targes, pavois, *clypei*, arbalètes, *matras*, arbalètes-à-jalet, arcs, flèches, dards, javelots, zagayes, la *pelle*, le carquois, armures de chevaux, chevaux *bardés de fer*, brassards, cuissards, gantelets, cuirasses, casques, haches et haches-d'armes, masses-d'armes, fléau, fléau-brisé, faulx, nouvelle espèce de faulx.—Anecdote sur un canonnier à cheval, qui avait amarré deux faulx sur son cheval.—Observation sur les paysans dans un pays envahi.—Le heaume, le haubert, le cangiar, le cric, le poignard, la dague, le poignard nommé *miséricorde*.—Les anciens charriots de guerre, la manière de s'en préserver par la *tortue en muraille* et la *tortue en toit*.—Charriots de bagages, utiles pour se défendre dans une attaque de convois.—Le duc de Parme et Henri IV, cités.

## CHAP. VI. — Sur les récompenses militaires.

317

Manière dont les nations barbares récompensaient les guerriers.—Les premiers Francs, les Grecs, les Romains.—Statues et couronnes.—Sept couronnes à



Rome; détails sur chacune, et traits historiques rapportés.—*M. de la Borde*, cité.—Honneurs du triomphe.—Récompenses en terres.—Les trois manières de récompenser l'officier romain.—Les Français; origine des fiefs.—Chevalier et chevalier-*banneret* sous Philippe-Auguste.—Chevalerie d'*accolade*.—Français 1<sup>er</sup> armé chevalier par Bayard; trait de Louis XI; cité.—La couronne de verdure et l'anneau d'or donné aux soldats; grades.—Origine des corps militaires privilégiés.—Création de l'ordre de Saint-Louis.—L'Hôtel des Invalides.—La Légion-d'Honneur créée par Napoléon; dotations; titres.—Observations sur la Légion-d'Honneur.—Armes d'honneur.—Ordres de chevalerie créés chez les diverses puissances; leur dénomination.—Les ordres de *Saint-Jacques*, d'*Alcantara* et de *Calatrava*, en Espagne; celui du *Christ*, en Portugal.—L'ordre de *Sainte-Anne*, en Russie.—En Allemagne, la *Toison-d'Or*, l'ordre de *Mario-Thérèse*, et celui de *Saint-Léopold*.—En Pologne, l'*Aigle-Blanc*.—En Suède, l'*Epée* et l'*Etoile Polaire*.—En Prusse, l'*Aigle-Rouge*, l'*Aigle-Noir* et le *Mérite-Militaire*.—Ordres créés en France: la *Sainte-Ampoule*, la *Genette*, la *Couronne-Royale*, le *Navire*, le *Croissant*, la *Cosse-de-Genêt*, l'*Etoile*, et la *Ceinture de l'Espérance*; l'ordre de *Saint-Michel*, l'ordre du *Saint-Esprit*, l'ordre *Saint-Louis* et celui du *Mérite-Militaire*; *Saint-Lazare*, le *Mont-Carmel* et le *Saint-Sépulchre*; la *Légion-d'Honneur*, la *Réunion*, la *Couronne-de-Fer* et les *Trois-Toisons*. L'ordre *Teutonique*.—Les *Templiers*.—L'ordre de *Malte*.—L'ordre du *Chardon* ou de *Saint-André*, en Ecosse.—L'ordre de l'*Eléphant*, en Danemarck.—En Angleterre, l'ordre du *Bain* et celui de la *Jarretière*.—Le *Croissant*, en Turquie; le *Soleil*, en



Perse; et l'ordre de *Cincinnatus*, aux États-Unis.—  
Manière dont Napoléon électrisait ses soldats; sur-  
noms de quelques demi-brigades qui s'étaient parti-  
culièrement distinguées.—Noms de batailles don-  
nés en titres d'honneur, aux généraux qui les avaient  
gagnées.—Récompenses, maisons établies pour l'é-  
ducation des filles des membres de la Légion-d'Hon-  
neur.—Notice sur *La-Tour-d'Auvergne*, premier gre-  
nadier de France. Sa mort. Son cœur porté par le  
46<sup>e</sup> régiment. Honneurs qu'on lui rendait. Description  
de son urne.—Note sur le maréchal de Richelieu à la  
prise du Port-Mahon, et sur le maréchal de Saxe.—  
Vieille-garde.

CONCLUSION.

Page 357

TABLE et sommaire des chapitres.

361

TABLE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, des Auteurs et

Personnages cités dans cet ouvrage,

381

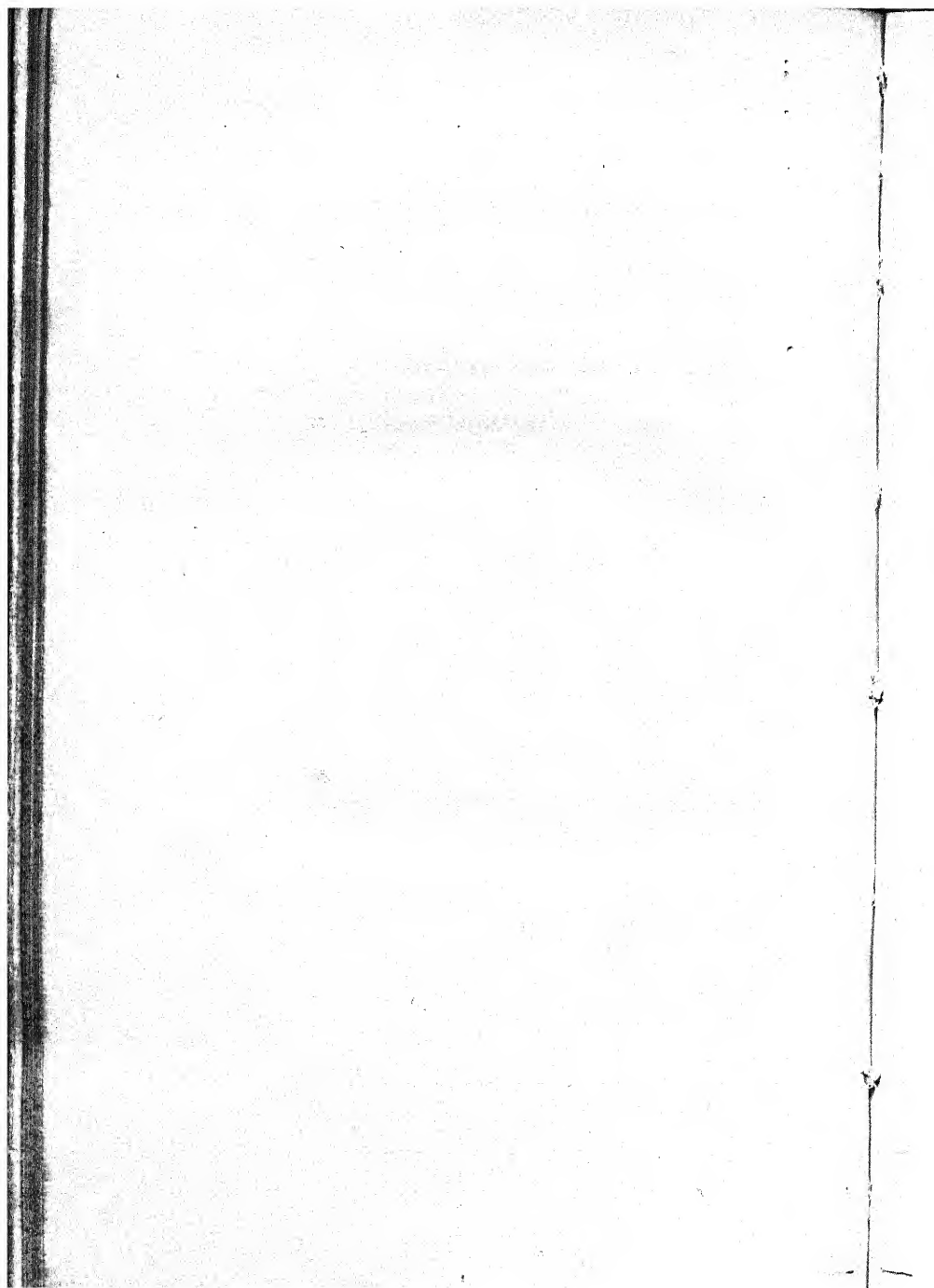
Errata.

391

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.









# TABLE

## PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

Des Auteurs et des Personnages, cités dans cet ouvrage.



ABDÉRAME, pages 49 et 211.

Achaius 1<sup>er</sup>, p. 342.

Aëtius, p. 38.

Aimoin, p. 4.

Albert, (le Duc) p. 339.

Albret, (le Connétable d') p. 215.

Albuféra, (le Duc d') p. 356.

Alexandre-le-Grand, p. 216.

Annibal, p. 44, 196 et 325.

Anquetil, p. 15 et 36 *note*.

Artabane, p. 36.

Athelstan, p. 342.

Attila, p. 38 et 40

Aulugelle, p. 521.

Auvergne, (la Tour d') p. xxiv *préface*, 293, 294,  
347, 348, 351, 352, 353 et 354.



BAJAZET, page 17.

Bathiani, (le Maréchal de) p. 64.

Bazin de Fontenelle, (le Colonel) p. 249.

Bayard, p. i *préface*, 283 et 330.

Bechman, p. 342 *note*.

Beteille, (le Colonel) p. 246.

Bicherodius, (James) p. 342 *note*.

Bonaparte, (le Général) p. 4 *note* et 341.

Bonneville, (de) p. ij *préface*.

Borde, (de la) p. 325.

Bouillon, (le Prince de) p. 350.

Brantôme, p. 31 *note*.

Brigand, (le) p. 348.

Brigand fils, (le) p. 349.

CADOUAL, (Georges) pages 68 *note*.

Calixte II, p. 340.

Cambronne, (le Général) p. 349.

Camille, p. 326.

Canut VI, p. 343.

Castiglione, (le Duc de) p. 346.

Catiline, p. 324.

Catinat, (le Maréchal de) p. j *préface*, 283 et 292.

Caton, p. 324.

César, p. 191.

Chandos, (Jean) p. 212.

Charlemagne, p. viij *note de la préface*, 12, 39,  
49, 59, 282, 285, 337 et 342.



- Charles-le-Chauve, p. 49.  
Charles-le-Simple, p. 50.  
Charles-Martel, p. 49, 211 et 337.  
Charles v, p. 14.  
Charles vi, p. 212 et 338.  
Charles vii, p. 17, 20, 27, 29, 285, 331, et 342.  
Charles viii, p. 19 et 285.  
Charles ix, p. 30 et 331.  
Charles xii, p. j *préface* et 191.  
Charles-Quint, p. 338 et 341.  
Charette, p. 68 *note*.  
Chevert, p. 78 et 283.  
Christiern 1<sup>er</sup>, p. 343.  
Christiern iv, p. 343.  
Chiévremont, (le Seigneur de) p. 196 *note*.  
Cicéron, p. 324.  
Clodion, p. 318.  
Clotaire, p. 39.  
Clovis, p. 3, 282 et 337.  
Coligny, p. j *préface*.  
Coëhorn, p. ij *préface*.  
Condé, (le Grand) p. j *préface* et 293.  
Consul, (le premier) p. 349.  
Crassus, p. 321 et 322.

- DANIEL, (le père) page 4.  
Dantzick, (le Duc de) p. 346.  
Darius, p. 207.



D'Auvergne, (la Tour) *voyez* Auvergne.

David, p. 72.

Dessolles, (le Général) p. 351.

Duguesclin, p. j *préface* et 15.

ECKMUHL, (le Prince d') page 346.

Edouard III, p. 343.

Emile, (Paul) p. 326.

Enguerrand VII, p. 337

Esling, (le Prince d') p. 346.

Espagnac, (le Baron d') p. ij *préface*.

Etienne, p. 43.

Eudes, p. 211.

Eugène, (le Prince) p. j *préface*.

FABERT, page j *préface*, 78 et 283.

Fabius *Cunctator*, (ou Quintus-Fabius-Maximus,  
surnommé *le temporisateur*,) p. 322,  
323 et 326.

Fayette, (le Général la) p. 63 *note*.

Ferret, (le Général) p. 345.

Ferté, (le Maréchal de la) p. 151 *note*.

Feuquières, p. ij *préface*.

Folard, (le Chevalier) p. ij *préface*.

Foy, (le Général) p. 248, 249 et 253.

François I<sup>er</sup>, p. 19, 20, 21, 23, 28, 201, 285, 329,  
330 et 338.

Frédéric, (le Grand) p. j *préface* et 59.

Fulvius Nubilius, p. 325.



GAIA, page 25 *note*.

Galles, (le Prince de) p. 211.

Gallius, (Lucius) p. 324.

Gengis-Kan, p. 47.

Gentil, (le Chef d'escadron) p. 249.

Grégoire ix, p. 339.

Granicus. p. 321.

Guérin, (frère) p. 291 *note*.

Guibert, p. ij *préface*.

Guillaume-le-Conquérant, p. 52.

HARALD, page 52.

Henri II, p. 20, 21, 23 et 24.

Henri III, p. 26, 285 et 338.

Henri IV, p. j *préface*, 19, 24, 25 *note*, 26, 28,  
29, 213, 285, 289, 316 et 331.

Hochery, p. 49.

Hocpengius, p. 342 *note*.

Hugues-Capet, p. 282 et 285.

Hungus ou Hungo, p. 342.

IMHOR, page 342 *note*.

Istrie, (le Duc d') p. 246.

JACQUES IV, page. 342.

Jean, (Le Roi) p. 14, 211, 285 et 337.

Jomini, (le Général) p. iij *préface*.



Joubert, (le Général) p. 296.

Joyeuse, (le Duc de) p. 19.

Justiniani, (l'abbé) p. 342.

KERSAUSIE, page 353 *note*.

Kléber, (le Général) p. 203 et 204.

Kosciusko, (le Général) p. 151 *note*

LAUNOY-MORVILLIER, p. 330.

Legrand, (le général) p. 222 *note*.

Le Miere de Corvey, p. 256, 257 *note*, 293 et 294.

Léonidas, p. 200.

Léopold, (l'Archiduc) p. 214.

Leti, (Grégoire) p. 342 *note*.

Louis-*le-Gros*, p. 285.

Louis VII, p. 191 et 285.

Louis VIII, p. 285.

Louis IX (*ou* Saint-Louis), p. 6, 285 et 337.

Louis XI, p. 18, 27, 30, 214, 307, 330 et 338.

Louis XII, p. 201 et 285.

Louis XIII, p. 24, 25 *note*, 26, 29 et 30.

Louis XIV, p. 17, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 285,  
331, 332 et 338.

Louis XV, p. 24, 29, 30, 32, 285 et 338.

Louis XVI, p. xiiij *préface*, et 326.

Lusignan, (Guy de) p. 339.

Luxembourg, (le Duc de) p. 283.



- MACHIAVEL, page 214.  
Malborough, p. 299.  
Manlius Capitolinus, p. 323.  
Marceau, (le Général) p. 287.  
Marguerite de Provence, p. 337.  
Masséna, (le Maréchal) p. 294.  
Mauwelt, (le Corsaire) p. 74.  
Mazarin, (le Cardinal) p. 29.  
Ménard, (le Général) p. 292.  
Mennenius, p. 342 *note*.  
Mérovée, p. 38.  
Mithridate, p. 207.  
Montécuculli, p. ij *préface*, et 243.  
Montesquieu, (le Président de) p. 12.  
Montluc, (Blaise de) p. ij *préface*, et 331.  
Morgan, p. 72 et 73.  
Morlière, (le Général la) p. 32 et 33 *note*.  
Moskowa, (le Prince de la) p. 346.
- NAPOLÉON, pages 13 *note*, 201, 208, 231, 295,  
328, 332, 334, 344 et 347.
- Noir, (le Prince) p. 211.  
Notgère (évêque), p. 196 et 197 *note*.
- OLONNAIS (l'), page 72 et 73.  
Othon iv, p. 290.  
Oudinot, (le Maréchal) p. 93 *note*.



- PARME, (Alexandre-Farnèse Duc de) page 316.  
Pélage, (Don) p. 51.  
Pépin, p. 12, 49 et 285.  
Pétréius, p. 191.  
Peyrouse, (de la) p. 326.  
Pharamond, p. 318.  
Philippe 1<sup>er</sup>, p. 26.  
Philippe-Auguste, p. 6, 11, 201, 283, 290, 328  
et 331.  
Philippe-de-Dreux (Evêque), p. 291 *note*.  
Philippe-de-Valois, p. 14.  
Philippe-le-Bel, p. 14, 66 et 340.  
Philippe-le-Bon, p. 336.  
Pierre-le-Cruel, p. 14 et 16.  
Pierre-le-Grand, p. 63.  
Polybe, p. ij *préface*.  
Pompée, p. 44.  
Puisaye, (le Marquis de) p. 68 *note*.  
Puy, (Raymond du) p. 340.  
Puységur, (le Maréchal de) p. ij *préface*.  
  
QUINTUS-FABIUS-MAXIMUS. *Voyez* Fabius.  
  
RAMBAUT, (le Général) p. 203.  
Raymond-du-Puy. *Voyez* Puy.  
Rebolledus, (Bernard) p. 342 *note*.  
Regnier, (le Général) p. 248.  
Remismond, p. 40.



- Richard, (le Colonel) p. 295.  
Richard II, p. 343.  
Richelieu, (le Cardinal de) p. 209.  
Richelieu, (le Maréchal de) p. 353 *note*.  
Rivoli, (le Duc de) p. 346.  
Roc, p. 72.  
Rochefoucauld, (la) p. ij *préface* et 22.  
Roche-Jaueelin, (la) p. 68 *note*.  
Rohan, (le Duc de) p. 210.  
Rogniat, (le Général) p. iij *préface*.  
Rollon, p. 50.  
Roquefort, (de) p. 32 *note*.  
  
SAPINEAU, p. 68 *note*.  
Saxe, (le maréchal de) p. ij *préface*, 84, 254,  
255, 283, 302, 304 et 354 *note*.  
Sçepeaux, (de) p. 68 *note*.  
Scipion, p. 326.  
Selden, p. 342 *note*.  
Serusier, (le Colonel) p. 295 et 311.  
Silius-Italicus, p. 44.  
Soliman, p. 340.  
Spartacus, p. 321.  
Stofflet, p. 68 *note*.  
Suwarow, (le Général) p. 291, 295 et 296.  
  
TALMON, (le Prince de) p. 68 *note*.  
Tamerlan, p. 47.  
Tarente, (le Duc de) p. 346.



Théodoric, p. 38 et 39.

Tite-Live, p. 323.

Tour-d'Auvergne, (la) *Voyez* Auvergne.

Trajan, p. 42.

Transtamarc, (Henri de) p. 14.

Turenne, (le Maréchal de) p. i *préface*, 210,  
285 et 347.

Valmi, (le Duc de) page 346.

Vauban, (le Maréchal de) p. ij *préface*.

Végèce, p. 215.

Villars, (le Maréchal de) p. i *préface*.

Villeroi, (le Maréchal de) p. 299.

Villiers de l'Île-Adam, p. 65.

Wagram, (le Prince de) page 346.

Waisselms, p. 340.

Xercès, pages 200 et 207.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



---

## ADDITION.

PAGE 105, AJOUTEZ A LA NOTE :

. Pour éviter les abus ; il faut que chaque chef de détachement qui sera obligé de requérir des vivres pour sa troupe, remette au Maire ou chef-civil de la ville ou village qui les auront fournis, un *Bon* signé de lui, constatant les quantités prises et le grade du signataire : ces *Bons* seront régularisés tous les trois mois au plus tard, par le Colonel-commandant le corps dont ce détachement fait partie ; le Général-commandant le cercle, légalisera la signature du Colonel, et lorsque l'invasion aura été repoussée, il sera tenu compte aux villes ou villages, de ces *Bons* sur leurs contributions.

---

*Il s'est glissé quelques fautes que le lecteur est prié de corriger ainsi qu'il suit :*

Pages. Lignes.

- 1, 4, (du sommaire), *Le Coin*, manière  
*tisez : Le Coin. Manière*
- 23, 6, (note 1), il vaut beaucoup mieux  
*tisez : il vaut mieux*
- 27, 9 et 10, chevaux-légers, *tisez : cheveu-*  
*légers,*
- 34, 2 et 3, des guides à pied, *tisez : des*  
*guides, des flanqueurs,*



- Idem*, 6, après marins, ajoutez : une légion  
nautique,
- Idem*, 15, après mameloucks, ajoutez : une  
compagnie de dromadaires,
- 79, 3, après conscription ; *il ne faut qu'une*  
virgule,
- 90, 5, de ces corps ; *tisez* : de ce corps ;
- 93, 15, fallait-il faire *tisez* : fallait-il pousser
- 119, 14, d'armes. Et *tisez* : d'armes ; et
- 149, 5, emmanchés *tisez* : emmanchée
- 165, 11, cents *tisez* : cent
- 170, 23, après avantage : ôtez les deux points  
et placez-les après cela :
- 190, 3, purger. *tisez* : enlever.
- 203, 15, Tiffange *tisez* : Tiffauge
- 208, 1, multitude *tisez* : multitude d'hom-  
mes
- 218, 16, les *tisez* : le
- 220, 2, cités. *tisez* : citées.
- 254, 6 et 7. effacez les deux mots en note.
- 259, 12, qui sera *tisez* : elle sera
- 278, 10, décide, *tisez* : décident,
- 302, 7, après haraux. ôtez le point et met-  
tez une virgule,
- 354, 6 et 7, d'imminens *tisez* d'éminens
- 344, 1 et 2, anciens *tisez* : ancien



*On vient de mettre en vente :*

**LES DÉLASSEMENS DU BRAVE,**

- Collection d'anecdotes militaires et de beaux faits d'armes, dédiée aux défenseurs de la patrie; avec 11 gravures.

Un vol. in-12, papier fin. 3. fr.

**LE LIVRE DES JEUNES BRAVES,**

Ou ETRENNES MILITAIRES, dédiées aux Enfans des héros français.

Un vol. in-8° oblong, cartonné, avec 11 gravures.  
Prix 5 fr.

Avec les gravures coloriées. Prix 6 fr. 50 c.

C'est le même ouvrage que le premier, imprimé dans un autre format.

**LES QUATRE AGES,**

Comédie en vers, en cinq actes, par M. Merville;  
deuxième édition, imprimée par Firmin Didot, avec  
un frontispice gravé et orné d'une jolie vignette.  
Deuxième édition.

In-8°. Prix 3 fr.

**DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA RUSSIE,**

Ou OBSERVATIONS SUR SES MOEURS, son Influence  
politique et sa Littérature; par M. Chopin.

In-8°. Prix 3 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage curieux a séjourné dix ans  
en Russie.



### OEUVRES DE MALFILATRE.

Nouvelle édition, avec une notice par M. Merville,  
quatre vignettes et un beau portrait.

In-18, beau papier. Prix 3 fr.

Papier grand-raisin fin. 4 fr.

### MÉMOIRES TURCS,

OU AVENTURES D'UN JEUNE TURC, avec l'histoire  
de son séjour en France; par Godard d'Aucourt.

In-18, avec quatre vignettes. Prix 3 fr.

En deux volumes, 3 fr. 50 c.

### LE GUIDE DES ÉTRANGERS ET DES CURIEUX DANS PARIS,

OU VOYAGES ANECDOTIQUES ET PITTORESQUE DANS  
LA CAPITALE, offrant le tableau de tout ce qu'on peut  
remarquer dans Paris d'aujourd'hui, comparé à Paris  
d'autrefois; avec une petite histoire de Paris, un plan  
colorié et 19 gravures.

Un fort volume in-18, d'environ 700 pages. Prix 5 fr.

### ESSAI SUR L'ORDRE DANS L'ADMINISTRATION PUBLIQUE ET DANS LES SCIENCES,

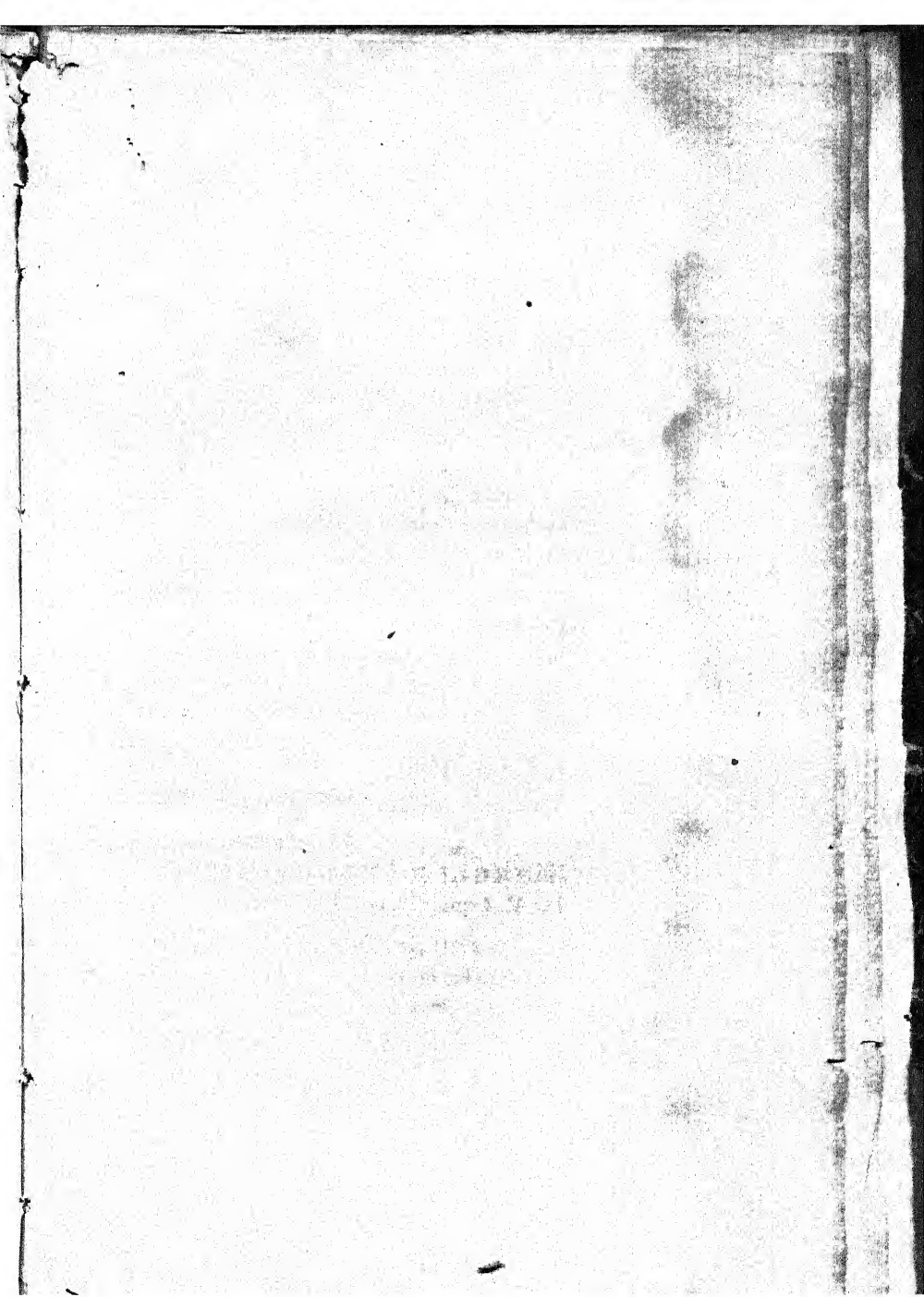
Par M. Auguste Jullien. In-8°. Prix 2 fr.

### ANECDOTES DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE.

Par M. Collin de Plançy.

2 vol. in-8°. Prix 10 fr.







**Books must be returned within one month of date of issue. Per Regd. Post**

[illegible]

13966

USI-LIBRARY





Call No.  
355.0944

Cor

~~662P~~

Accession No.

13966

Title Partisans et Des Corps  
Irreguliers 1823.

Author Corvey, M.le Miere, de

| BORROWER'S<br>NO. | DATE<br>LOANED | BORROWER'S<br>NO. | DATE<br>LOANED |
|-------------------|----------------|-------------------|----------------|
|                   |                |                   |                |
|                   |                |                   |                |

FOR CONSULTATION  
ONLY